




ANNALES

*Æquatoria*

CENTRE ÆQUATORIA

3 (1982)

MBANDAKA - ZAIRE



ANNALES

*Aequatoria*

---

CENTRE ÆQUATORIA

3 (1982)

MBANDAKA - ZAIRE

*Annales Aequatoria* 3(1982) 7-106  
HULSTAERT G

**PETITE MONOGRAPHIE DES BONDOMBE**  
**Région de l'Equateur - Zaïre**

## I. INTRODUCTION

Le présent article traite d'un petit groupement qui occupe la rive droite de la haute Jwafa (Tshuapa) dans l'actuelle zone d' Ikela ( Région de l'Equateur en République du Zaïre), un peu en aval du confluent Jwafa - Bokombe, vers 23° E. et 1° S.

Les cartes géographiques mentionnent Mondombe comme (ancien) territoire, bureau de poste auxiliaire, et les missions catholique (à l'aval) et protestante (en amont).

Le groupement Bondombe est peu connu dans la littérature spécialisée. De fait tout se limite à ce qu'en dit G. Van der Kerken, dans L'Ethnie Mongo, I.R.C.B., Bruxelles, 1944:

"Il existe des groupements de Batshwa au Nord de la Tshuapa...notamment à Mondombe (les Bondombe)"-p.729

Dans cette phrase il n'appert pas si la parenthèse concerne l'ensemble des "Mondombe" ou si l'auteur pense à des groupes de souche pygmée "Batshwa" qui s'y trouvent. Son idée est plus claire dans le texte suivant:

"Les Bondombe (Batshwa) de Bondombe... désignent les Batshwa encore aujourd'hui sous le nom de Tokomekome" p. 487

"En 1922, nous avons eu l'occasion d'entendre exposer les migrations des Bakutu...par le vieux patriarche Igotefa ... les Ekuku... allèrent camper dans les marais de la Yele, en face du confluent Mokombe-Tshuapa". p.361

Pour comprendre la raison de cette dernière citation il faut se rapporter à l'exposé suivant, où il est question de ce patriarche et de ce déplacement. On peut se demander pourquoi l'auteur, si prolixe par ailleurs pour citer les chefferies, n'a pas un mot pour celle de Mondombe.

Malgré la petitesse du groupement tant pour l'étendue que par le nombre de ses membres, nous estimons

utile d'y consacrer ces lignes. D'une part pour combler les lacunes dans la littérature et rectifier le peu qui s'y trouve (voir ci-devant), d'autre part parce qu'il offre un bel exemple de la composition réelle de certains groupements m'Óngó, obnubilée par une uniformité superficielle surtout dans la culture et la langue et donc généralement ignorée des ethnographes.

L'étude présentée ici est basée sur un nombre important de renseignements divers réunis par Bakásá Bosékónsombo. Après avoir été soumis à une discussion continue par correspondance durant les années 1970 à 1981, le moment semble venu d'y donner une forme définitive. Mais il est bien entendu que toute la matière, fond et détails, est l'oeuvre de Bakásá. Je me suis seulement permis d'ajouter quelques remarques en notes, rarement dans le texte (dans ce cas, clairement marquées), qui donc tombent sous ma seule responsabilité. C'est d'ailleurs sur la demande expresse de l'informateur que j'ai pris sur moi la rédaction définitive.

L'informateur Bakásá Bosékónsombo est natif de Bondombe où il est membre de la famille Bonsombo incorporée au lignage Lifeké (cf. IV.A.d). Fils de Bakásá Jean et de Mbúkó Cathérine (d'Itéslá Bokoné) il est né le 15.10.1933 et baptisé le même jour sous le nom de Pierre à la mission catholique locale. Il y a été élève à l'école primaire de 1942 à 1947, puis du petit séminaire de Bokuma de 1948 à 1951, pour terminer diplômé agent agricole de la Cadulac à Kisantu en 1955.

-----  
Dans la suite nous tiendrons à la graphie Bondombe conformément à la phonétique du lom'Óngó commun, excepté dans les citations, où la graphie de l'auteur est respectée.

Engagé à la Busira-Lomami (ancienne S.A.B.) il y a parcouru tous les grades jusque chef-de-zone dans les plantations de Bokutola, Yalosaka, Bokonji, Boseska, Bomputu, Busira. Depuis sa retraite en 1977 il s'occupe d'une plantation de caféiers sur<sup>sa</sup> propriété foncière traditionnelle.

A côté de cette introduction je suis encore pleinement responsable du chapitre suivant. Toutefois j'y ai inclut quelques détails de nature proprement locale communiqués par l'informateur.

Enfin j'ai cru bon d'ajouter quelques remarques personnelles à titre de conclusion.

## II. Les NOMS.

Certains noms reviennent si fréquemment dans ces lignes qu'il paraît utile de leur consacrer quelques considérations de nature générale.

### 1. BONDOMBE.

Le nom du groupement dont traite la présente étude, Bondombe, se prononce localement Bonome, selon la phonétique commune de la région (cf. G. HULSTAERT; Grammaire du Loungö I p. 69 note). Officiellement il est écrit Mondombe et appliqué ainsi au poste administratif, au bureau de poste auxiliaire, aux deux missions religieuses, catholique et DCZ.

Il est probable que c'est à cause de cette application que le nom de Bondombe est employé pour désigner l'ensemble du groupement étudié ici.

Dans la pratique il sert aussi à désigner deux sections du groupement, distinguées alors par l'épithète moké (petit, en lingala) ou mpaka (vieux, donc principal), le premier comprenant les familles

établies à l'Ouest du ruisseau Nkéma (mais parfois on en exclut Yaánga qui se trouve en aval de la mission), le second entre le poste administratif et la mission protestante (cf. III.B).

Ainsi Bondombe désigne tantôt le groupement en entier tantôt une section seulement en opposition aux autres sections qui ont chacune leur propre nom.

Selon une tradition locale le nom serait venu de l'aval avec les Balíngá Lokombe (cf. III. 1) et aurait donc été primitivement réservé à ce village.

Le nom Bondombe se trouve encore chez les Mbóle pour un village du groupement Ngélé (Ngélé). D'après Bakásá, les membres du groupe qui font l'objet de la présente étude y sont traités comme parents, et vice versa; certaines personnes pensent qu'il s'agit de retardataires restés en arrière pendant les migrations. Mais on n'explique pas leur transformation en Terriens ni leur voie de migration de la rivière à l'intérieur (cf. V.A).

Le nom Bosánombe est parfois interprété comme une sorte de translittération de Bas'ónombe = gens de Bondombe. Il est encore expliqué comme une contraction de bosó wá nombe avant de Nombe, précurseur de Nombe. 1)

Quant à Bondombe (Bonombe) Bakásá propose comme origine le mot inombe, une herbe aquatique qui se présente comme une sorte de mousse flottant sur l'eau et nommée en lingala imana. 2) Et l'informateur ajoute la phrase explicative : bonanga bôtefé nd'ási ng'inombe la tribu qui flotte sur l'eau comme cette herbe.

Une autre étymologie <sup>peut</sup> être soumise, à l'instar

de nombreux noms ethniques Môngo, munis du préfixe bo- suivi d'un nom de personne, tels que Bombóyó, Bombomba, Bonjoli, Bomputú. Le nom ainsi formé indique le groupe comme tel, tout comme on dit bongsombo pour un troupeau de sangliers, bonkéma pour une bande de singes, etc. Mais l'application à Bondombe devrait être prouvée par l'identité de ce Nombe qui demeure inconnu, quoique ce nom soit commun p. ex. chez les Mbóle.

## 2. BOMBÓLE.

Ce nom (prononcé localement Bombóe ou Bombé) est parfois donné à la totalité de la population étudiée ici, grâce à son emploi par l'administration coloniale pour désigner la chefferie.

L'origine du nom demeure obscure, tout comme son étymologie. Selon une tradition le nom Bombé ou Bokonji Bombé appartient en propre aux Ilomba (cf. ci-après III.A.4). On raconte aussi qu'un certain Bekóma de ce groupe l'aurait suggéré à un agent territorial. Certains y voient une affinité avec le nom Bambóle d'une tribu du Lomami dont ce groupe serait originaire d'après une certaine tradition (voir plus loin IV.D).3)

Hormis l'homonymie parfaite du thème substantif je ne vois aucune indication en faveur d'un rapport étymologique avec la grande tribu Mbóle.

## 3. BAKUTU-BOYELA.

Dans ces lignes le nom Boyela est employé de préférence à Bskutu usité dans le groupement de Bondombe, à côté de Mbalá. Le nom Boyela provient de la haute Jwafa, où il est appliqué d'une manière



spéciale aux groupes qui descendent de Mpstsi (cf. généalogie) immigrés avant les Mbalá, tels que les Bokétsi.

Cette grande tribu Môngo est appelée Bakéla par les Batéla. C'est probablement à cause de cela que les sections occidentales vivant dans les bassins des hautes Lomela et Salonga sont souvent appelées ainsi même par des autochtones (cf. G. FORGES : Le Kéla, Sela, Paris 1977).

Le terme Mbalá se rapporte proprement à une subdivision groupant (au Nord) Bakanja avec Boténdé et Boké, (au Sud) Bakanja, Bosâmbé, Ekúkú, Eféfsta et Ikosó, appelés aussi Mbalá ená Lokotóngo, aîné de tous les Boyela de la Lómela (selon Bakásá). Cependant il est appliqué à tous les Boyela par les Bolandá et les Ngéléwá qui les considèrent comme leurs frères issus du même ancêtre Ikwá. 4)

Les Boyela de Bondombé se nomment Bakutu, tout comme le font les Ekúkú de la Lómela. Ce même emploi se trouve chez les Balíngá locaux qui l'appliquent pareillement à tous les Boyela. Eux-mêmes aiment s'appeler aussi Bokutu'Olingá, à cause de leur mode de vie actuel. 5)

Les Lokaló et les Ikóngó préfèrent le nom Boéndé, qui désigne authentiquement une seule section Bakutu.

La préférence donnée ici à Boyela se base sur l'utilité pratique d'une distinction nette avec les Bakutu d'entre Jwafa et Lómela.

Le nom Bakutu est encore donné à d'autres sections de l'ethnie Môngo, telle que les Bakutu Nkíle, dans le bassin de la Lokényé, voisins des Ndengésé. L'origine de la détermination Nkíle de-

meure inconnue. 6)

#### 4. BALINGÁ.

Ceci est le nom donné dans toute la région Jwafa-Lömela aux populations dont la vie se passe sur les rivières et leurs bords. Traditionnellement leurs activités sont tournées exclusivement vers la pêche et, pour les femmes, vers la fabrication des poteries et l'extraction du sel de plantes aquatiques.

Dans les parages de la Jwafa ces groupes sont subsidiairement connus sous les noms de Bonyányáé (nom collectif par redoublement de nyáé = nyálé = njálé, rivière, et signifiant donc : groupe de riverains). Bakásá ajoute : Basímányáé (dont l'étymologie n'est pas claire mais qui est parfois donnée comme basí má nyáé = gens sur la rivière) et Bosangányáé (Bosanga de la rivière). De tous ces noms, avec les variétés phonétiques locales, c'est le premier qui est le plus répandu. 7)

Plus au nord, aux bords de la Lolóngó (officiellement Lulonga) et ses affluents, on emploie le nom Baénga et Baéngé. 8)

#### 5. NGOMBE;

Ce nom prononcé localement Ngoms (cf. ci-dessus) est donné par les Bosaka et les Boyela aux Lokaló, aux Ikóngó, aux Ntómá Bosámba et Bokoné.

Ce nom est donc naturellement étendu aux Lokaló et Ilombo de Bondombe, où les anciens Boyela les traitaient de Ngombe y'âkau = Ngombe des lianes palmacées, pour se moquer de leur origine

forestière. Dans le même sens le côté du hameau Ilombo où habitaient les Jǒfǐ était appelé Ilombo y'âkau. 9)

Une autre origine est parfois proposée par les historiens Lokaló : extension du nom Ingombɛ, petite famille du village Bǔléá (Bankanda, Lokaló de la Lǒmela-Lǒmbo).

On dit aussi des Lokaló qu'ils sont nommés Ngamɛ parce qu'ils ont adopté la langue losikóngó.

Ceux de Bondombe sont encore appelés lilóme já ngomɛ (sperme de Ngombɛ) pour bien marquer leur parenté avec les sections plus méridionales.

Le nom d'Elongolongo qui leur est parfois donné rappelle leur parenté avec Longolongo, groupe de Lokaló de la haute Salonga (cf. plus loin IV.C).

## 6. BAKWÁLA

Les Boyela de Bondombe (et autres) appliquent ce terme aux Lokaló et Ilombo vivant près d'eux, ainsi qu'aux groupes homonymes et apparentés qui habitent plus au Sud, vers la Lǒmela et dans les parages de la haute Salonga. Ils ne le comprennent pas comme un sobriquet injurieux, malgré l'étymologie : esclaves. D'ailleurs il est donné aussi aux autres non-Boyela, tels que Bambóls, Bonga-ndó (nommés Engima par les Boyela), voire Bosaka autres que Bolandá et Ngeléwá (cf. ci-devant 3), mais jamais aux Jǒfǐ (cf. III. 5). 10)

Les Boólf désignent pareillement leurs voisins Lokaló, Elɛmbɛ, Ndombá, Liseleka sous le nom de Bakwála. Selon la tradition des Boyela de Bondombe

les Lokaló et Ilombo étaient anciennement une population non-Móngo asservie par les conquérants Boyela et autres. C'est sans doute à cause de cette situation que le mariage était défendu entre Mbalá et Bakwála, selon Bakásá.

Depuis lors une évolution s'est produite vers une libéralisation progressive des relations intertribales pacifiques.

Le nom de Bakwála est réputé antérieur à celui de Lokaló, car ce dernier se réfère précisément aux changements intervenus dans leur statut et leur comportements.

## 7. NOMS DE CLANS

Dans cette population on entend couramment deux façons linguistiques de désigner les subdivisions (lignages, familles, clans). Ces noms, souvent homonymes des noms des fondateurs ou des ancêtres, peuvent avoir simplement leur préfixe classificatoire propre comme tout autre substantif, ou bien être pourvus d'un élément supplémentaire devant le préfixe.

Il existe ici deux éléments pareils : ya et ka. Ils s'ajoutent à tout nom indistinctement de son préfixe, mais en s'ajustant éventuellement par l'élosion selon les règles générales. Ainsi est produit un substantif dérivé qui régit la concordance conformément à sa propre classe. On dit donc indifféremment : Lokombe et Yalokombe, Etúká et Yetúká, Lilongo et Yailongo, Bofúki et Yofúki.11)

De même on entend Nama et Kanama, Ndekóli et Kandekóli, Lokumo et Kaekumo. 12)

### III. LES COMPOSANTES

#### A. LES GROUPES ETHNIQUES

Ce qu'on entend communément sous le nom de Bondombe ou Bombôle est constitué de plusieurs groupes d'origine variée, portant des noms distinctifs propres, occupant des emplacements distincts sur des domaines fonciers délimités. C'est ce qui est détaillé dans les lignes qui suivent.

##### 1. BALINGA

a. Le clan principal, le noyau des Balíngá de Bondombe, est formé du clan Loléke, très diminué mais dont un reste demeure avec Esanganya qui fonctionne comme leur héritier et hôte (cf. 2. a 1).

L'autre clan, descendant d'Imóto, Lokombe avec ses deux lignages Eluola et Ngondé, est éteint. Son nom a été hérité par un groupe Boyela (cf. 2. a) et appliqué à l'ensemble de ce groupe plus Loléke, nommés donc Yalokombe.

Loléke est retenu là-dedans à cause de ses pouvoirs magiques à la pêche.

b. A ce groupe considéré comme primordial sont venus s'ajouter d'autres Riverains. Les voici :

- b. 1. Yetúká comprenant les lignages Lwafa, Bafénja et Lokándo.
- b. 2. Lisóku, habitant à côté de Yetúká.
- b. 3. Bolífi, établis à Balokó avec les Yalosáka.

c. On groupe parmi les vrais Balíngá les Losáka ou Yalosáka, bien que leur origine ne soit pas tout-à-fait certaine (cf. plus loin IV.A.3). Ils

comprennent les lignages Engesola, Tokala (t'òlongo) et Ntáka (subdivisé en Lokúmo et Lotóno).

d. Quand aux Boyela devenus pêcheurs, il en est question ci-après en 2.

## 2. BOYELA

On distingue les groupes suivants d'après leur origine et ascendance.

a. Lokombe, nom hérité d'un clan Balíngá éteint (cf. 1.a), comprend les lignages suivants :

a. 1. Nongó (lignée principale) Esanganya;

a. 2. Ewalí divisé en Basángá ou Yatsaá (surnom parce que l'ancêtre avait son franc-parler : besa-kó bená tsaá) et Lokotolya, selon les deux ancêtres éponymes fils de Wémáláká;

a. 3. Yalifeké, composé de quatre lignages : (1) Yólóngó issu de Bólóngó fils du patriarche Lifeké, (2) Bokokó descendant du petit-fils homonyme de Lifeké par sa fille Bolúmbú, (3) Iyamba issu de l'éponyme frère de Lifeké, (4) Yonsombo issu de Bonsombo fils d'Iyolí; les trois premiers sont groupés ensemble sous le nom de Bólóngó ou Yólóngó.

Le surnom de gloire et de guerre de Lokombe est Lofúkya (c.à.d. remueur).

b. Botondó ou Yotondó, dont le nom de gloire est Enyeka (dominateur), comprend les clans Lokonja et Itengú ou Balímófanda (d'après le nom du fils). Lokonja est composé des lignages Liéké (ainé de tous les Botondó), Lokofó, Boyéngé ou Iyombe (le dernier nom se réfère au père, le premier à son fils surnommé Is'òlongo).

c. Bokáké.

- d. Botsúndá, comprenant les lignages Lokumo, Lõmba et Bonsaswá, vit à Bokoto avec les Yaánga (3.c).
- e. Boosowéndé (sections : Bosimba, Botsíliotó et Nkoso), établis à Ilombo. A Bondombe on dit Boosowéndé plutôt que Bowéndé, Booso étant le nom du fondateur.
- f. Elótswá, habitant auprès des Litóó.
- g. Fela ou Nkanga Bowangá fait partie de l'agglomération Ilombo, groupe Nama.
- h. Liánga, établi à Bokándá (de Liánga il ne reste qu'un seul homme avec fils unique; la grand'mère paternelle de l'informateur est du clan Liánga). On leur applique, à eux et à l'emplacement, le nom d'Esilyalokolo.
- i. Loóla, vivant aussi à Bokándá et groupant Bofúki ou Yaisuli, Lokuli et Loóla s.s.
- j. Botúlileka ou Botsíleka, vivant avec Ikólya.
- k. Lwafamela habite à Lowá à côté des Lokaló Botúliankanga, avec lesquels il forme le hameau Etángéá.
- l. Les Ikólya sont habituellement considérés comme faisant partie des Balíngá, parce qu'ils ont été unis avec eux durant toute la migration (cf. ci-après V.B.1). Ils sont composés de deux branches.

La section Bekili ou Bekiliengambí, nommée aussi Mbembe d'après le petit-fils du fondateur Bekili engambí, n'est plus représentée que par le fils Mbembe et sa progéniture. Les autres habitants du hameau se rattachent à des familles Etúká.

La seconde branche d'Ikólya, Bekonjí, a émigré vers l'amont.

Ses membres vivent en partie en face du poste d'Ikela, près des Bokole (Sónjo), en partie chez les Boyongo. Là ils ont abandonné leur vie de pêcheurs pour se mélanger de plus en plus avec leurs voisins terriens, de sorte qu'ils peuvent être considérés comme presque éteints en tant que groupe autonome.

Les 6, 8 et 9 sont nommés globalement Bongelé; on y joint souvent Litóó (Lokaló habitant avec eux).

Note : Esilyalokolo fait allusion à la fertilité du sol où tous aiment s'arrêter pour s'approvisionner.

### 3. LOKALÓ

Les Lokaló sont le groupe ethnique le plus nombreux, mais aussi très hétérogène. La classification qui semble la meilleure pratiquement est basée sur leur habitat actuel. La parenté des constituantes trouve plus loin (IV.3).

Les Lokaló ont abandonné leur nom Elongolongo pour celui de Bosánombe (cf.ci-devant II.1).

On les appelait couramment Bakwála, ensemble avec les Ilombo et d'autres étrangers (cf. II.6), parce qu'ils étaient asservis, maintenant affranchis, comme le rappelle la phrase du gong : banétúngólé, et transformés, devenus Lokaló, et parlant losikóngó, d'où l'appellation de Ngoms.

Les noms des clans englobent quelquefois des lignages d'origine différentes, s'appliquant donc à la fois au groupe Lokaló et à un ou deux groupes voisins d'une origine ethnique différente.

a. Bokándá comprend :

a.1. Litóó (familles Bokombe et Yambé ou Nganyankanga).

a.2. Lowá divisé en Etángéá (qui groupe le lignage Ilombo Botúliankanga et les Boyela Lwafauela cf.ci-



devant 2 k) et Ngilima d'origine 3f6.

a.3. Likemba d'origine Ilombo, apparenté aux Nama.

a.4. Une partie du clan Lilongo comprenant les familles Likungoa et Mbóyóká.

b.1. une partie de Lilongo (cf. a 4) : les lignages Lilong'ă nkúmú, Lífânangi et Balímómbóyó ;

b.2. Likotsí avec Litsimbeo;

b.3. Lwǎnga, au surnom Lokótókoto parce qu'un de leurs notables, nommé Longonda, était très belliqueux : familles Esamenanga et Besokoko.

b.4. Ilángámbúla, groupant Elíngela et Tofaka.

Note : Likotsí, Lwǎnga, Ilángámbúla et Lilongo de Bosánombe sont souvent groupés ensemble sous le nom commun d'Ilángámbúla.

c. Yaánga, reconnu l'aîné de tous les Lokaló de Bondombe, est constitué des clans Lwafa (aîné, dont les familles sont Litsína et Bolímo), Basokó (Líno et Besembé), Liwonde.

d. Avec les Yaánga vit le clan Ndeké dont l'origine est douteuse. Il se prétend originaire de Lokoléfeko (Boténdé-Ekúkú), mais il est généralement considéré comme Lokaló. Il est composé des familles Lofómbó, Ilíkó, Bolénjwá, Límbofikikaa.

Note. Le nom Bosánombe est appliqué à deux sections : Bosánombe wǎ upoma (de l'intérieur : Likotsí, Lilongo, Lwǎnga et Ilángámbúla, donc les "Ngomé") et Bosánombe w'ăsi (de l'eau ou Balíngá : Lokombe, Botondó et Ikólya). On voit le danger de confusion pour l'esprit de l'étranger.

Le nom Yaánga est expliqué comme une contraction de Ya-ă-naánga, du nom d'un notable Itéllá (Bokoné), Nkúmú ōnaánga. On ajoute que les noms actuels des

Lokaló de Bondombe leur ont été imposés par les Boyela ou les Ntómá voisins.

#### 4. ILOMBO

Les Ilombo forment un groupe distinct et occupent un emplacement nettement à part. On y trouve les clans suivants :

a. Nama ou Lokukú avec les familles Nama, Bakáló et Iyékéílé;

b. Lokumo (familles Boféna, Batsína, Liando) ;

c. Lómeli (lignages Bombaé, Liléké, Lokuna, Lwéngolya, Nkweké);

d. Soku (Basangano et Loféna).

Avec les Ilombo vivent les groupes Boyela Fela et Boosowéndé (nommés ci-devant 2 e et g); ainsi qu'un clan d'origine Ntómá : Ndekóli (lignages Bényoma, Bolemókuma, Lúkamea, Mpéngo);

D'autre part il y a des Ilombo ailleurs. Ainsi Likemba à Bokándá (3.a 3).

#### 5. JÓFÉ

Les Jófé de Bondombe sont reconnus universellement comme de souche pygmée ou Batswá. Cependant ils sont acculturés eux aussi. Voici leurs clans : Bembálángá qui habitaient avec Ilombo (cf.4), Ngiima et Isángá (ceux-ci presque éteints) à Bokándá, respectivement avec Lowá et Litóó, Lontáa (appelé aussi Iyengé, du nom de son père resté à Ilombo) vivant avec Ilángámúla des Bosánombe-Lokaló (ci-devant 3 b).

Les Bembálángá fixés dans un hameau séparé de celui d'Ilombo encore en 1945, sur le sentier conduisant aux Bosóndongó, se sont éparpillés depuis, parce qu'ils n'étaient plus assez nombreux. Les survivants ont été incorporés soit à Ilombo soit

chez les Bankanda (Bŭléá ou Lingomo). C'est ainsi que les Ilombo peuvent dire qu'il n'y a plus de Jŏfŏ, tout en sachant bien qu'il y en a qui sont incorporés dans l'un ou l'autre de leurs lignages; tel un certain Bolífi de père Jfŏ et de mère Ndekóli, qui habite maintenant avec ce clan. Le nom de Bembálangá est encore porté par les Lontáa, Isángá, Ngiima. Leur surnom commun est : Lifumba lŷíílákí la nkónyi (fourmi Dorylus consommée par le feu).

## B. LES AGGLOMÉRATIONS

Le groupement Bondombe se compose de plusieurs agglomérations ou villages ou hameaux, localement distincts. Comme les pages précédentes l'indiquent déjà (surtout A. 3) ils ne sont pas ethniquement homogènes. Pourtant la nomenclature habituelle et populaire leur applique des noms propres de nature géographique, déjà mentionnés ci-devant.

Il ne reste qu'à présenter leur situation sur le terrain, le long de la rive droite de la Jwafa, en aval de l'affluent Bokombe, sur les terres élevées plus ou moins proches de la rivière.

Voici l'ordre de ces hameaux d'Ouest en Est.

1. Sur le plateau Bokoto (à l'aval de la mission catholique) habitent par ordre territorial : Yaánga = Lokaló (Basokó, Liwonde, Lwafa, Ndeké), Boyela Botsúndá et Lokombe (comprenant Esanganya, Balíngá Loléke, Bólóngó, Iyamba, Bokokó, Bonsombo, Itengú et Emalí), puis Lokaló-Bosánombe (Lilongo partie et Likotsí).

2. A l'est de la mission catholique (située sur le plateau Nkókóló) se trouve le hameau Bokándá en deux sections : Ouest les Boyela Bofúki, Loóla et Elótswá encadrant les Lokaló Litóó; Est les

Boyela Liánga et Bokáké, puis les Lokaló Lilongo (partie), et (séparés des précédents par le ruisseau Bonkuna) Likemba et Lowá.

L'aïnesse de Bokándá revient à Bokáké, parce qu'il est issu des Boéndé.

3. Au-delà du poste administratif : les Boyela Bontondó (Manga, Lokofó, Liéké, Bonsemí, Bolongo), le groupe Bosánombe (comprenant Lwánga, Ilángámbúla et partie de Lilongo), puis les Boyela-Balíngá Ikólya.

Un autre nom, moins usité et employé surtout par les voisins, est Bómonkoe.

4. Au -delà de la Mission Protestante : (a) le long de la rivière : les Balíngá Lisoku et Yetúká, puis les Yalosaka avec Bolífi au lieu-dit Balokó près de l'embouchure de la rivière Bokombe; (b) vers l'intérieur sur le sentier des Moma : Ilombo avec Boosowéndé (rangés comme suit dans la direction du nord : Nama, Lómeli, Ndekóli, Soku, Lokumo, Boosowéndé).

Les Jófé ont abandonné leurs emplacements sur un embranchement vers les Bosóndongó (cf.A.5). Ils vivent maintenant dispersés dans les clans Ilombo : Nama (Bakáló et Ófáiyékélé) et Ndekóli.

Les clans Yalosáka habitent pêle-mêle tant à Balokó qu'à Ntsungá (près de la plantation Yalosaka entre Bondombe et Ikéla).

Ces données montrent le mélange local des groupes ethniques. Ainsi les Lilongo en 1, 2 et 3; les Yotondó à Bokoto et à Bondombe mpaka. Sans parler des nombreux et divers Boyela éparpillés dans presque tous les villages ou hameaux. 13)

5. Voici les ruisseaux de Bondombe, hormis ceux qui sont cités comme pêcheries (ci-après D), à

partir de l'aval. Sur la rive droite: Falifali (à l'étang Jôwá), Boóngo entre Bokoto et la mission catholique, Nkéma entre cette mission et Bofúki, Ngàngonda et Bonkuna entre Loóla et le poste administratif, puis entre ce dernier et Ilombo : Loléngé, Tokolékolé, Boménga, Befumbo, Toko et Ndeke.

A la rive gauche, hormis les pêcheries, à partir de l'aval : Wánjwá (en amont de Nkoso) et Isokí (en face de Bokoto).

### C. DEMOGRAPHIE

Les statistiques établies sur la base du dernier recensement officiel de Bondombe donnent comme population globale environ 3.500 personnes. Elles se limitent aux individus présents au moment de l'enquête, d'une part; et englobent les résidents originaires d'autres groupements, d'autre part (p. ex. dans les missions, l'administration, le commerce).

L'administration ne tient pas compte de l'origine tribale. Toutefois elle distingue entre population coutumière et extra-coutumière. En soustrayant celle-ci (800) on obtient pour la première section le chiffre de 2.700, ce qui peut être pris pour un minimum.

Voici des chiffres communiqués par l'administration territoriale (la graphie est conservée telle quelle) :

	<u>: H</u>	<u>: F</u>	<u>: G</u>	<u>: F</u>	<u>: Total</u>
Ilombo	: 270	: 220	: 240	: 183	: 913
Yalusaka	: 25	: 38	: 27	: 30	: 120
Yetuka	: 25	: 19	: 18	: 21	: 83
Mondombe	: 106	: 101	: 194	: 139	: 540
Bokanda	: 149	: 182	: 119	: 112	: 562

Yanga	:	50	:	44	:	40	:	32	:	166	:
M. Cth.	:	83	:	68	:	89	:	75	:	315	:
D.C.Z.	:	139	:	141	:	120	:	113	:	513	:
	:	849	:	813	:	847	:	705	:	3212	:

Note : Ici Mondombe doit être entendu comme comprenant les groupements Bondombe mpaka, situé entre les ruisseaux Loléngé et Ndéks, et Bondombe moké, c.à.d. les familles vivant entre la mission catholique et le ruisseau Nkéma.

Yanga se rapporte à Yaánga, composé des groupes qui habitent à l'ouest de la mission catholique.

Pour ce qui est de la composition ethnique l'enquête personnelle donne les chiffres suivants :

BALINGÁ : Etúká 120, Ikólya 10, Loléks 20, total 150.

LOSÁKA : à Balokó 180, à Ntsungá 170; total 350.

BAKUTU : Bokándá 231, Bondombe (Lokombe et Botondó) 280, Ilombo 203, Yaánga 33; total : 747.

NGOMBE divers : Bokándá 300, Bosánowbe 280, Ilombo 770, Yaánga 200; total : 1550.

Ce qui donne une population de 2797 personnes.

Note (G.H.) : Pour avoir le chiffre exact de tout Bondombe il faut retrancher les 170 Losáka de Ntsungá.

Dans les recensements privés l'informateur compte les filles mariées ailleurs, mais pas les épouses (étrangères par définition). Ceci est une remarque générale.

La proportion des éléments "Ngoms" ou Lokaló au sens large ou Bombóle au sens strict, peut être évaluée ainsi : Bokándá 2/3, Bondombe mpaka 1/2, Ilombo 2/3, Yaánga 4/5.

La statistique partielle qui suit provient d'un recensement fait au début de 1980 famille par famille. Elle englobe tous les membres en vie, même émigrés.

	: H	: F	: G	: F	: Total
Yaánga	: 75	: 60	: 59	: 63	: 257
Yalokombe	: 60	: 61	: 82	: 45	: 248
Yalosáka	: 99	: 107	: 52	: 57	: 315
	: 234	: 228	: 193	: 165	: 820

Note : Dans Yalokombe sont inclus les Itengú.

Les Yalokombe sont subdivisés comme suit :

	: H	: F	: G	: F	: Total
Esanganya	: 5	: 7	: 9	: 2	: 23
LolEke	: 7	: 8	: 15	: 6	: 36
Emalí	: 6	: 8	: 2	: 2	: 18
Bólongó	: 7	: 3	: 14	: 7	: 31
Bokokó	: 3	: 3	: 3	: 1	: 10
Iyamba	: 10	: 6	: 2	: 1	: 19
Bonsombo	: 16	: 16	: 29	: 15	: 76
Itengú	: 6	: 10	: 8	: 11	: 35
	: 60	: 61	: 82	: 45	: 248

Quant aux Jófé encore connus à Bondombe en tant que groupes, voici leur situation générale.

Isánga n'est plus représenté que par un seul homme âgé (estimé 70 ans) sans enfants. Il existe des descendants par les femmes d'autres groupes; ils sont encore connus comme tels quoique faisant partie juridiquement de leurs clans paternels.

Les Lontáa, appelés encore Bolikó'ososwa (littéralement : fourré de lianes affaissé), ne sont plus nombreux. Des descendants par les femmes sont connus e.a. chez les Bosánombe et à Yaánga (Basokó, Liwonde, Lwafa).

Ngiuma, descendants de Wéka W'ésako, est le

seul groupe qu'on peut dire florissant.

#### D. PROPRIETES

Les lignages sont très attachés à leurs domaines fonciers, terrestres ou aquatiques. Ces derniers surtout sont particulièrement défendus et délimités avec précision, à cause de leur importance économique. Il est donc intéressant de les détailler ici.

Voici la liste des pêcheries (étangs, ruisseaux, bras de rivière, criques) avec les familles propriétaires. L'alignement est géographique, de l'aval à l'amont (voir carte en annexe).

#### Rive Droite

- |                         |   |                        |
|-------------------------|---|------------------------|
| 1. Lokólǎnkoi Bokokó    | : | 10. Bolengwá Esanganya |
| 2. Nganjáléngé Bokokó   | : | 11. Bombo Botondó      |
| 3. Ngolu Lokombe        | : | 12. Itámá Botondó      |
| 4. Inkoko Esanganya     | : | 13. Ikokáfonda Botondó |
| 5. Jówá Lokombe         | : | 14. Iyánémá Botondó    |
| 6. Ifóngátoku Esanganya | : | 15. Belondó Botondó    |
| 7. Bolomáfanga Loléke   | : | 16. Yǒngó Yetúká       |
| 8. Liné Lóléke          | : | 17. Tokole Botsíleka   |
| 9. Tosenge Esanganya    | : | 18. Iténdo Yalosáka    |

N.B. Par Ngolu on désigne parfois l'ensemble de six étangs 3, 5, 6, 7, 8, 9, reliés par un drain naturel et qui semblent être le résidu d'un ancien bras de la rivière.

#### Rive Gauche

- |                      |   |                      |
|----------------------|---|----------------------|
| 19. Itókó Bonsombo   | : | 24. Bofoké Botondó   |
| 20. Bóngósólo Ewalí  | : | 25. Wúma Ikólya      |
| 21. Boélé Lifeké     | : | 26. Tswéilé Ikólya   |
| 22. Nkoso Bonsombo   | : | 27. Besenge Yalosáka |
| 23. Mbílakéli Itengú | : |                      |

Note : Jówá (5) appartient à l'ensemble des



Yalokombe, mais c'est l'aîné Esanganya qui partage les poissons à tous ceux qui ont été à Boálá inclusivement des Balíngá Loléke.

Les étangs 3, 5, 6, 7, 8, et 9 sont exploités ainsi : Esanganya possède un lotútá (un endroit favorisé à une extrémité de l'étang) à l'entrée de chacun de ces étangs, tandis que Loléke (ex-Ngondé) en possède un à chaque sortie. Les endroits moins privilégiés sont partagés entre les autres familles. Bólóngó et Bonsombo ont aussi leur part des pointes (ntútá).

Les étangs 4 et 10 sont exploités sans la participation des autres familles Lokombe. Ajoutons que les Losáka possèdent aussi Ntsungá, près de la plantation Yalosaka.

Besenge et Iténdo, situées en amont de la Bokombe, sont exploitées collectivement par les Losáka.

Boélé (21), jadis étang Bokónjí, appartient à tous les Lifeké, mais ce sont les Bonsombo qui sont chargés du partage des poissons entre les différentes familles.

Les pêcheries sont normalement exploitées collectivement, appartenant au clan pris globalement, même s'il est composé de familles d'origine diverse. La liste mentionne des propriétés réservées à des familles particulières. Ces exceptions indiquent l'acquisition non par les fondateurs du clan entier, mais par le segment en question, p. ex. par un mariage. Ainsi Nkoso (22) appartient sans partage à Bonsombo, parce que héritée de Bongoi par l'intermédiaire de l'aïeule Ámbá. Aussi peuvent-ils décider de son sort sans consulter qui que soit à Yalokombe.

Quelques ruisseaux ne sont pas vraiment

exploitables. Ainsi (d'Ouest en Est) Ngāngonda dans Loóla, Tokolékólé dans Yotondó, Boménga à l'extrémité de Yotondó, Befumbo au centre, Toko près de Lwānga. Tous débouchent dans le marais Belondó.

Les documents soumis sont muets au sujet de la propriété des nombreux étangs situés dans le marais Yelé sur la rive gauche, en face de l'embouchure de la Bokombe (G.H.).

Les propriétés foncières et les pêcheries ont été acquises soit par héritage, soit par don, soit par force. Ainsi :

A l'émigration des Bokónjí et des Bongoi, leurs biens ont été hérités par leurs parents Lifeké.

Esanganya a hérité de Mpulúoté. Ceux-ci avaient ravi aux Balíngá Lokombe (d'ailleurs éteints à ce jour) leurs pêcheries d'Inkoko en vengeance-dédoumagement pour le meurtre par un homme des Ngondé d'un des leurs qui tentait de voler les poissons dans cette pêcherie.

Les Lokombe avaient invité deux hommes des Boyela à piéger un hippopotame. L'un des deux s'étant cassé le cou en tombant tremblant de peur, par vengeance la famille de l'accidenté leur ravit toutes les pêcheries.

Le groupe aîné Esanganya a incorporé Loléke à cause de sa magie de pêche. Loléke a hérité des pêcheries de Ngondé éteint. De son côté Esanganya occupe celles de Eluola également éteint.

Les autres Yalokombe (Enalí et Lifeké) exploitent leurs anciennes pêcheries de Boálá (sur la rive gauche) et celles de la rive droite (cf. liste).

Un cas de force est connu des Botondó contre

les Ikólya, relaté V.B.3.

Les Boyela ont fait don de propriétés à leurs familles qui faisaient sécession.

Les Yetúká et les Yalosáka exploitent les pêcheries trouvées délaissées par les Ekúkú.

L'étang Limányá situé le plus à l'aval qui appartenait autrefois à Yetúká est maintenant propriété de la famille Ngunda des Bokoné.

#### IV. ORIGINES ET PARENTE

Sans connaissance des généalogies exactes la parenté demeure incertaine.13) En outre, la façon de se conduire les uns avec les autres spécialement pendant les visites (hospitalité, solidarité, cadeaux, etc.) donne de précieuses indications. Ainsi les relations suivies des clans de Bondombe avec diverses sections des Balíngá (Yalofoto, Bolómí, Bolúnga), avec les Boéndé et autres Boyela de Lóto, les Bakanda, Elémbé, Longolongo, etc.

##### A. BALÍNGÁ

Les Balíngá de Bondombe font partie du grand groupe de Riverains vivant sur les bords de la Jwafa et de la Lówela. Les principaux groupes sont (en comptant à partir de l'amont) pour la première rivière : Ikólya, Likusé, Bondombe, Bolómí ou Bolombí, Iwalí, Wema, Bosanga, Esangaonje, Isámbo, Wita, Iongó, Bokonda, Ilémba, Bomputú, Ionje; pour la seconde : Enganda, Nkíle, Ibalí, Ibáá, Ngundalikóó, Bomáliko, Isékila, Lokándo, Wálánkomba, Limóngé, Balíngángoo, Esangilífi, Lisanga ou Iónankásá, Likésc, Tomáá, Bolómí. Actuellement Ngundalikóó sont groupés avec Esangilífi; Limóngé et Lisanga habitent le village de Nkótó; Likésc vit avec Isongú.

Pour les détails la parenté n'est pas totalement claire dans les traditions. On parle facilement de "frères" sans que les liens soient bien précisés. Il semble pourtant qu'on peut admettre le tableau suivant, qui fait état de deux groupes primaires.

1. Le clan Lólèkè ou Yalólèkè, seul survivant de l'ancien groupement Lokombe, est d'origine Bólómí ou Bólómbí. Il descend de Bolokó par son fils Lokongo, son petit-fils Waloli, son arrière-petit-fils Lokaló (homonyme de la tribu, traitée ci-après en C). Ce Lokaló avait deux fils Lifeké et Nkongé, ce dernier connu surtout sous le surnom Nkanga Lólèkè. C'est de ce magicien renommé que le lignage porte le nom Yalólèkè, à côté du synonyme Yalokaló, cf. V.A. 14)

Une fraction de ce clan vit avec les Itéla de Bonkoné sous le nom Yalokongo.

D'autres Bólómí ont un village en aval de Bokungú et Yalofoto. On considère comme Bólómí les riverains de Boéndé (Bomputú et Ionje), ainsi que quelques unités sur la Lómela près du poste de Yé-lé.

2. Le clan Lokombe, éteint comme tel - seul le nom demeure, cf. ci-devant III. A. 1. a - venu de la Lomela sous la conduite d'Imóto, considéré comme l'ancêtre, était apparenté aux Likusé et aux Balíngá de la Lómela, comme il est exposé plus loin en V.A.

Les groupes Likusé encore présents sont Yetúká, Bolífi et Lisóku.

Tous ces groupes sont dits apparentés aux autres Likusé de la région : Liélló et Iwalí vivant tous deux près du poste administratif de Bokungú, ainsi qu'avec Bokángú et Bómankúko qui vivent avec les Bosaka Bókoka (auxquels ils ont enseigné la pêche).

Note : Yalofoto est d'origine Ntómá Bosámba (Mángé Bolokú), mais a des liens de parenté aussi avec Likusé. 15)

3. Selon des traditions de source Bolómí les Yalósáka ou Losáka sont les descendants d'un certain Lobólá ou Lobóá d'origine Balíngá, tout comme eux et comme les Nkóma et les Bolúnga; mais ces deux derniers groupes sont devenus Terriens par leur résidence auprès de leurs oncles maternels Bosaka-Lolingo-Ifombó.

Les Losáka vivant actuellement à Bondombe maintiennent être venus avec les autres Balíngé de "Safala" (cf. plus loin). Ils ajoutent même que certains <sup>enfants</sup> de l'ancêtre Ntáka (cf. III.A.1.c) au lieu d'accompagner leurs frères et remonter l'affluent, ont préféré continuer la navigation vers l'aval.

Une autre partie vit plus à l'amont, près du poste ex-Forescom, qui leur a emprunté son nom et où ils exploitent la crique Ntsungá, cf. ci-devant III.B.

L'origine du nom est racontée ainsi : Un jour le conducteur des Bolúnga trouva les Likusé occupés à arranger une palabre. Comme il leur manquait un anneau de cuivre le visiteur leur en remit un, aux applaudissements (losáka) de l'assemblée. D'où le nom. Ce n'est pas un patronyme; car si le nom est porté par plus d'un membre, aucun d'eux n'est connu comme ayant été assez influent pour que son nom soit appliqué au groupe.

#### B. BOYELA

Les Bakutu vivant à Bondombe tirent leur origine des retardataires de cette grande tribu MÓngó lors de sa migration vers le Sud. Peu à peu

ils se sont habitués à la vie des pêcheurs Balingá avec lesquels ils se sont mélangés et dont ils ont progressivement pris la place et hérité les pêcheries.

1. Ils sont détachés de diverses tribus :

a. de Boéndé ou Bowéndé : Esanganya (descendant de Lokwa lon'Esanganya et aîné des Bakutu balingaisés) séparé de Mpulúoté; Bokáké (Elóm'â Mbomba); Loóla (Bongélé Eóndókó); Boosowéndé du hameau Ilombo.

b. de Bokónjí : Emali et Fela (Mbilíamba par l'ancêtre Wémáláká, donc proches parents), ainsi que Bonsombo (Ilíngá).

c. de Bongoi : Bofúki et Lifeké.

d. de Ekúkú : Botsíleka (Besóngóóló ou Esóngóyóóló), Lwafamela (Boténdé), Botsúndá (Boténdé par l'ancêtre Ekólíoléko);

e. de Eléku Ifándá : Elótswá et Liánga.

f. de Nseká (incorporés aux Ekúkú) : Botondó.

2. Plusieurs lignages sont groupés avec des clans consanguins ou alliés par affinité. Ainsi, Bonsombo avec Lifeké descendants de Lifeké, cousin leur aïeule Ámbá ená Bongoi, épouse de leur ancêtre Iyolí, cf. généalogie.

En guise de corollaire on peut noter qu'une autre partie des descendants d'Iyolí, avec Ámbá et les coépouses venues avec elle, constitue la majorité de Lokoléfeko (les deux sections : septentrionale chez les Bakanja et méridionale chez les Ekúkú) d'où le nom global Lisúngá lin'Ámbá (tissus d'Ámba) et le surnom Lokoléfeko lon'Ámbá.

Les Lokoléfeko ont bien conservé la généalogie

à partir d'Iyolí et Ámbá. Mais la section septentrionale avait oublié où se trouvaient les descendants des jumeaux d'Ámbá jusqu'au jour où le chef de secteur Elímá leur a expliqué qu'ils vivaient à Bondombe.

Avec les descendants des jumeaux Ifóú et Nyama sont demeurées à la Jwafa aussi leurs soeurs Ngóy'efefo (Wefefo) et Ngóy'osanga (Bosanga) mariées à Etúká, ainsi qu'une cousine du côté maternel (Bongoi) nommée Botefa, mariée à Botondó.

Lifeké, frère d'Iyolí, ayant retenu auprès de lui Bolindó, fils de sa fille Mbóká, la descendance de celui-ci est restée à Bondombe, tandis que sa mère avec son mari et ses autres enfants ont rejoint Lokoléfeko.

3. D'autres parentés par alliance sont connues. Ainsi : Botúlileka, fondateur de Yotsíleka, était petit-neveu d'Iyolí ancêtre de Yonso-mbo, par sa mère Bofefo. A cause de son frère Lisuli le clan est appelé aussi Yaisuli. Il est établi avec ses oncles maternels Ikólya.

Bofúki, fils du frère d'Ámbá aïeule de Yonso-mbo, est le fondateur du clan homonyme, vivant avec les Loóla à Bokándá.

Le frère d'Iyolí, Lifeké, était en même temps son parent par alliance par cousinage avec sa belle-soeur Ámbá, car leurs mères respectives avaient la même mère, l'une mariée chez les Bongoi l'autre chez les Ilíngá.

4. Les Ikólya (III.A. 2.1.) venus de Safala (cf. plus loin) en compagnie des Balíngá Lokombe sont considérés comme leur gendre. Cependant ils sont de souche Boyela, mais leur filiation et parenté n'est pas précisée. D'autre part ils se disent des

Balingá Bolomé. Mais ceci ne concorde pas avec la tradition citée en premier lieu. A moins de comprendre le terme parenté comme parenté par alliance et comme cohabitation séculaire.

5. L'appartenance aux Bakutu-Boyela a été reconnue par Van der Kerken (p. 361) qui cite l'exposé du patriarche Isôtefa 16) (1922) et le rapport de Van de Capelle. Mais il commet la grave erreur de ranger les Boyela parmi les MÓngo au sens étendu (p. 679 et 697), alors qu'ils sont manifestement des MÓngo aussi purs que p. ex. les Bosaka, comme le montre la généalogie (cf. annexe).

### C. LOKALÓ

Suite à la victoire des Monje, les Bokándá ont décliné leur véritable identité coutumière en faisant la distinction entre Bán'á MÓngo ou Bakutu-Boyela et Bán'á Jǒfǒ ou Lokaló.

Les Lokaló sont des rameaux séparés de tribus vivant à l'intérieur des terres, plus au Sud, vers la Lómela. Leurs parentés sont variées. Parfois on les met en rapport seulement par grands groupes.

1. Ainsi les Yaánga, aînés des Lokaló, avec les Elémbé, dont l'autre partie demeure vers la haute Salonga. 17)

L'aînesse parmi les Ngómé de Bondombe attribuée sans conteste aux Yaánga est étayée sur leur hutte magique entretenue par nkanga Iyóme, qui les protégeait pendant les guerres.

Il faut éviter de se laisser induire en erreur par les noms de gong. Ainsi celui de ces Yaánga : Elóme ékafaka mbéélé nd'áliko, ená baótsí baná etúngólé, ban'ónombe bon'ésilyalokolo; traduction : le groupe de droite (aîné) qui distribue les fruits



du Canarium en haut, parmi les clans affranchis de Bondombe stabilisateur de la jambe (c.à.d. fixateur des migrants, cf. III.A.2.h). On y voit la calque partielle du nom de gong des Elôme-Boténdé (Ekúkú) : Elôme ékafaka mbéélé nd'âliko ená losókola lósókókákí bengili = groupe de droite (ainé) qui distribue les fruits de Canarium en haut, pourchasseur qui pourchassait les tribus. On y remarque aussi une allusion à une autre famille Boyela, Liánga. Cette imitation jointe au souvenir de l'affranchissement est une preuve indéniable de l'origine des Yaánga, ainsi que de leur état culturel antérieur où le système des messages tambourinés était absent, de sorte qu'ils ont dû se mettre à l'école de leurs maîtres et "instructeurs" Boyela.

D'ailleurs la tradition rappelle que ceux-ci ont passé ce nom comme substitut à un nom plus ancien : lokúlakoko ntákotswáká la mpulú bolongó, botómóló ókí bengili by'ékéng'á tokéngá bék'énkumá, lifeléfélé líkíndáká wplí, baótsí baná etú-ngólé : le oiseau Corythaeola 18) ne s'envole jamais en même temps que les (autres) oiseaux, l'ainé de la tribu aux ramifications nombreuses, le jeune homme rassasié de réprimandes, clans affranchis. La partie finale de ce nom indique clairement l'assujettissement primitif, tout comme l'allusion aux réprimandes.

Le titre d'ainé est reconnu par les autres Lokaló de Bondombe. Le début fait clairement allusion à l'origine variée des lignages.

Un fils de Bolímo, ancêtre du clan ainé des Yaánga, appelé. Tala frère de Lwafa, tomba amoureux d'une fille du noble Língo des Bokoné, lorsqu'ils étaient encore aux bords de la Lolilé des Nkóle. Comme il n'avait pas les valeurs coutumières pour la dot, il demeura dans le clan de

sa femme et donna ainsi naissance au groupe Bewéli de la subdivision Itéla de Bokoné.

2. Le groupe Bosánombe se dit originaire de Longolongo, comme le rappelle le nom de gong : Elongolongo boséká Mpulú'oté, bonanga bólstáki bakúka nkalúólá; traduction : Elongolongo descendant de Mpulú'oté, tribu qui portait les couvre-chefs à l'envers. En effet, les femmes de ces Lokaló de la région de Boóké s'habillent et se coiffent comme les hommes, d'où Lokaló = qui font à l'envers (mais actuellement acculturés aux voisins). Dans ce nom on remarque également la calque du nom d'un clan Boyela appartenant aux Boéndé.

3. D'autres fois on cite la parenté au niveau des lignages. Par exemple, Lilongo de Bokándá se disent séparés : le lignage Likungoa, de Boléka, groupe Bankanda vivant avec les Ntómbá Bosámba; le lignage Mbóyó-Yoká d'Elondá, groupe Elémbé établi avec ces mêmes Ntómbá.

Les Lilongo de Bosánombe se reconnaissent issus de Longolongo, groupe Elémbé de la haute Salonga, tout comme les Likotsí et les Ilángámbúla de Bosánombe.

Sont encore venus des Elémbé, mais sans une plus grande précision : Litóó de Bokándá; à Bokoto avec les Yaánga : Basokó, Iiwonde et lwafa (mais une partie de ceux-ci vient des Elondá précités).

La famille Mpekó qui vit avec Lwá (cf. ci-après D) à Bokándá est sortie des Bankanda.

Lwánga de Bosánombe est une sécession de la famille Kobúá des Ndotsí (Bankanda établis chez les Ntómbá Bokoné).

#### D. ILOMBO

Ils se disent apparentés aux Ilombo-Elémbé de la

Salonga, aux Ndombá de la Lómela, aux Bambóle (que les Bongandó et les Boyela appellent d'eux Ilombo), voire aux Topoké (nommés aussi Ilombo Ingóto).

La parenté va donc dans deux directions : N-E et S-O.

Dans le premier sens les Ilombo de Bondombe se disent séparés du gros de la tribu Bambóle suite à un meurtre (cf. ci-après V.D.) pour émigrer vers la Jwafa rejoindre les Lokaló. Leurs historiens citent comme ancêtre un certain Nkófi, inconnu des travailleurs Bambóle contactés à la plantation de Lokofé.

Dans l'autre sens, le plus communément admis par les habitants de Bondombe, ils sont groupés avec les Lokaló et considérés comme apparentés aux Impété (chez les Bankanda) et aux Ndombámóto (rangés avec les Ikóngó), ainsi qu'avec les Ilombo de la haute Salonga et sur la route Lomela-Dekese.

D'ailleurs, les lignages Botúliankanga du groupe Lowá et Likemba, tous deux établis à Bokándá, sont reconnus originaires de ces Bokála-Ilombo, tout comme leurs frères du hameau Ilombo. Par ailleurs le premier groupe rapporté aussi comme sorti de Lingomo des Bankanda.

Les Ilombo, surtout ceux du hameau mentionné, sont surnommés Ilombo y'ákau, à l'instar des Lokaló en général (cf. ci-dessus II.5).

D'ailleurs ils sont souvent assimilés aux Lokaló par le nom commun Ngomé (cf. II.5). 19)

Parmi les Ilombo habitent des familles étrangères énumérées en III.4. Sur l'une d'elles les Liáló de Yalokúka-Bokoné racontent que le

fondateur était un des leurs exilé. Mais ces Nde-kóli d'Ilobo nient descendre tous de lui. Les précisions manquent.

### E. Jǒfɛ

Les Jǒfɛ vivant avec les Lokaló ont toujours été connus comme originaires de ceux d'Ilobo. Mais à la différence de ces derniers, les premiers sont habituellement équiparés aux Lokaló.

Les Jǒfɛ de Bondombe sont reconnus apparentés aux foyers homonymes vivant épars en haute Jwafa, parmi les Boyela comme parmi les Jǒnga, 20) ainsi qu'en haute Lómela, qui ont la peau claire et sont de type plus ou moins malais. 21) A Bondombe il y a un noircissement remarquable, p. ex. chez les Isángá et les Ngiima (cf. III.A.5), sans doute à cause des métissages avec les voisins (voir ci-après).

En guise de corollaire ajoutons que les Jǒfɛ sont connus aussi sous le sobriquet de Tokomkome. 23)

Chez les Boyela-Bakéla et les Batétéla voisins on parle de Lokokó et chez les Bakutu de Baseto.

Le nom Nkófélé est employé par les tribus Ntómá des Móngo septentrionaux.

De leur côté les Jǒfɛ appellent les Móngo : Baotó, du même nom que donnent les Batswá et Balúmbe à leurs maîtres Nkundó et Ekonda.

Les Jǒfɛ nomades de la haute Jwafa se trouvent entre les Éleku, Boyongo, Mbándáká Ngelo, Yosíla, Watsi, Lokaló, ainsi que chez les Jǒnga. Ceux des hautes Lómela et Salonga se meuvent chez les Bokole-Balángá et Éféféte, ainsi que plus au Sud chez les Ntómá à Nkólé. On cite spécialement un groupe

près du village du chef Lokótóngo à Efefets, aux environs de l'ex-poste Lóto.

Ces Jǒfǐ sont indépendants et fiers. Ils se reconnaissent sans honte Jǒfǐ et s'affirment les aînés de toutes les tribus. Quelle que soit sa taille un Jǒfǐ se dit toujours Jǒfǐ; jamais il n'emprunte un nom authentiquement mǒngo. Si un Lokaló a pour mère une femme Jǒfǐ il le dit tout haut, même au gong : bonyangó ndá bembálangá bé-sómbaka litá a konga (clan maternel chez les Jǒfǐ, en citant le nom au gong de ce groupement, cf. ci-après VI.F.1).

Aussi le nom de Bakwála ne leur est jamais appliqué comme aux Lokaló et aux Bongandó (cf. II.6).

#### F. LOKALÓ BATSWÁ?

Dans le gros ouvrage L'Ethnie Mongo (1944) G. Van der Kerken écrit (p. 395-6) : "On peut considérer comme Batshwa ou Batswaisés, selon Hulstaert et d'après nous... (en résumé) Moma, Bankanda, Eleme-Ilombo, Ndomba. Les Makwala-Lokalo (ancêtre Djofe)"... paraissant apparentés aux Lokalo de la Lomela... semblent comprendre un fond de Batshwa."

Il ajoute : "Moma et Bankanda auraient comme ancêtre Ove ou Byove."

Ce qui suit est une citation presque textuelle de ce qu'en pense l'informateur :

"Les conceptions Boyela sont opposées à cette thèse. Pour eux tous ces groupes sont Ngoms ou Bakwála mais pas Batswá. Les fractions qui habitent sur la Jwafa se donnent bien comme descendants de Jǒfǐ, mais ce nom désigne une personne comme tout ancêtre Mǒngo, malgré l'homonymie avec le nom

du groupe pygmée vivant vers la haute Jwafa (cf. ci-devant E). De toute façon ils nient catégoriquement toute origine pygmée, tandis que leurs voisins Jöfé en sont fiers. D'ailleurs à l'opposé de ces derniers, reconnus de tout temps indépendants sans jamais se fixer, ils étaient traditionnellement assujettis aux tribus voisines. En outre leur type racial les distingue des pygmées Jöfé de la haute Jwafa. Ils n'ont pas la peau claire comme ceux-ci. Enfin, à Bondombe on fait nettement la distinction entre ces groupes Lokaló et Ilombo d'une part et les Jöfé d'autre part. De sorte ni lors de l'esclavage ni dans les villages libres les anciens n'ont jamais considéré les Ngomé comme les Nkundó leurs Batswá, mais comme des asservis, puis affranchis.

Toutefois, si je ne les considère pas comme d'origine pygmée, je ne les prends pas davantage pour des Móngó. A mon avis ils constituent les restes d'une population plus ancienne devenus nomades à cause des invasions successives mais acculturés et affranchis progressivement. Et cela malgré leur vie primitive antérieure.

Quand j'étais petit mon grand-oncle paternel Lifeké Bolima Isâsomba m'interdisait de fréquenter les garçons Bosânombe. Car dans sa jeunesse il leur était défendu de se promener avec ceux qui étaient alors nommés Tónókó (singulier : Iónókó), parce qu'ils étaient haineux envers ceux qui exprimaient quelque dédain à leur endroit.

On les appelait aussi Tontontó t'ákau (petits hommes des lianes, cf. plus haut II.5 et note 23). Ils étaient tenus à l'écart, mais il y avait des mariages dans les deux sens; chose qui ne se faisait pas avec les Jöfé nomades.

A tout bien considéré, suite à nos discussions, je pense maintenant que les Tónókó étaient une population autochtone, dont les Lokaló sont les

descendants transformés. 24) Ils furent disloqués par les envahisseurs Bakutu, Bosaka, Bongandó et Bambóle. Leur territoire s'étendait des hautes Loílaka, Salonga et Lómela à la Jwafa. Une partie a suivi les NdEngEsé; une seconde fraction s'est regroupée avec les Ikóngó; la troisième s'est jointe aux Balíngá de la Jwafa. La première section est appelée aujourd'hui : Nkémbé, nom donné également aux NdEngEsé par les Bakéla. Les autres sont nommés Lokaló Lolo par les Ikóngó et Ngombe par les Bosaka.

Au sujet d'une parenté éventuelle des Lokaló avec des pygmées il convient de verser au dossier encore les traditions suivantes.

Selon les historiens Lokaló, Lóméta des Bonkéli, Itówa des Bankanda, Lompoko Baséle des Yaánga-Bombóle l'ancêtre des Lokaló s'appelait Jfé ou Yónókó. Avant l'arrivée de leurs voisins actuels les Lokaló vivaient isolés par familles, sans villages, et s'adonnaient à la cueillette et à la chasse sans agriculture. Leur nom Lokaló leur est venu de la transformation culturelle par l'imitation des Móngó : Bóólí, Ikóngó, Ntómá, Boyela, Bosaka, Balíngá.

Pour l'histoire, Yónókó était un petit homme sale, vivant isolé en forêt. L'historien Lompoko Baséle prouve l'ancienneté de sa tribu Yaánga sur les Bokoné ainsi : L'enquêteur européen avait fait planter deux palmiers, un pour chacun des groupes. Or celui de Bokoné mourut, et celui de Yaánga vécut. D'ailleurs, continue-t-il, Yaánga est descendant de Yónókó, tandis que Bokoné descend de bonto.

De même selon Itówa précité, leur ancêtre s'appelait Yónókó (autochtone), Ngóilésyé (ainé du groupe), Bámélésyé (maître du groupe ou pays) ou Éófé.

Plusieurs historiens ajoutent que le bonto après avoir lavé et rasé Yónókó et nettoyé son village obtint de lui tous les renseignements sur la région. 25)

En faveur de son opinion sur le rapport Jófé-Lokaló, Bakásá rappelle le fait que certaines femmes de familles authentiquement ngombe portent le nom de Iyófé = iyá JfÉ = (grand) mère JfÉ. Ceci pour invalider l'argument tiré du nom donné à l'ancêtre des Lokaló.

"Un homme des Boyela de la haute Salonga-Lóto, venu en visite à Bondombe, explique que chez eux on ne met pas les Nkémbé (c.à.d. Elémbé, Elongologo, Ekúngá, Bokála-Ilombo) dans le groupe des JófÉ mais dans celui des Ndéngésé, appelés aussi Nkémbé ou Bakwála. Ils se marient tant avec les "Bakéla" qu'avec les Batéélá."

## V. MIGRATIONS ET HISTOIRE

### A. BALINGÁ

Les Balingá purs (Lokombe, Loléks) ont toujours raconté qu'ils étaient venus en pirogues de Safala et des îles voisines, 26) après avoir descendu le Fleuve. Ils ont remonté la Jwafa jusqu'à Boálá. 27)

A côté de cette histoire très générale, il existe plusieurs traditions qui varient notablement dans les détails, sans doute d'après les groupes détenteurs de la tradition.

Selon l'ancien chef coutumier des Ngombe á Múná de la Lómela, Yóndó Jos., les Balingá avaient descendu le Fleuve Tsingitíni ou Tonkonónko, 28) au lieu de le traverser à Basókó avec leurs compagnons Mbalá. Après un séjour à l'île Safala



près de Mbándáká ils remontèrent l'affluent jusque vers Likété sur la Lómela, d'où ils repartirent pour se fixer à Bondombe. Les Bondombe-NgElé (Mbóle) se disent leurs parents et compagnons de migration, mais aucun homme des Balíngá de Bondombe n'en a connaissance (cf. II.1).

La tradition locale relate que les Balíngá sont issus des Lisanga de la Lómela (cf. IV.A.1). Conduits par le patriarche Imóto ils quittèrent leur emplacement près de l'actuel poste de Likété, pour descendre la Lómela puis remonter la Jwafa. Les membres demeurés sur place se regroupèrent avec les Terriens Nkótó des Ngombe á Múná. 29)

Cette tradition se réfère proprement aux groupes issus des Likusé, qui se rattachent à ce même Imóto, soit comme conducteur soit comme ancêtre (dans les récits les deux sont fréquemment confondus). De toute façon s'il n'est pas le patriarche de tous les Balíngá, il est le plus connu dans ces parages.

Sur la Jwafa, ils s'établirent à Ilokó et Esa-nga; ces deux endroits sont toujours cités ensemble : Ilok'Ésanga, bien qu'ils soient nettement distincts : le premier situé sur la rive gauche en amont du ruisseau Wánjwá, le second en face en amont du ruisseau BolEngwá. Là ils s'allièrent aux Bokoné où ils trouvaient aide et protection. Des descendants de Imóto vivent encore avec les Bafénja de Yetúká.

Une tradition tenue par de vieux Bondombe donne les détails suivants.

Fuyant l'invasion Ekonda-Nkundó 30) les Bondombe quittèrent les parages du Fleuve (Zaire) pour remonter l'affluent. Arrivés au confluent Jwafa-Lómela ils y campèrent, se croyant en sécurité. Ensuite ils se séparèrent.

Les Ikólya et les Lokombe (Ngondé, Eluola) re-

montèrent la Jwafa pour se fixer à Boôte, Ilokó et Esanga.

Le groupe d'Imóto, formé des Ionankásá, Bomáliko, Balíngángoo, Likusé etc, remonta la Lómela. Afin de mieux résister aux attaques continuelles des Bakutu ils s'allièrent aux Ngombe á Múná de Likété qui les aidèrent à creuser un canal, pour protéger leur village Lisanga établi sur la rive droite. (Ce canal est par la suite devenu le chenal principal de la rivière emprunté par les bateaux en aval de Likété-Plantation).

Yöndó cité ajoute les détails suivants. Les attaques des Bakutu ne cessant pas, Imóto II, grand-père de Isékila Lokándo (Etúká) conduit la migration vers la Jwafa. Il retrouva une partie des Bondombe demeurée au confluent. Ceux-ci, les Bondombe-NgElé (Mbóle) actuels, refusèrent de se joindre à eux pour continuer la migration, à cause de l'opposition des beaux-parents Nkengo qui ne voulaient pas se séparer de leurs filles épousées par des Bondombe. Le groupe d'Imóto continua donc seul pour rejoindre les Lokombe.

Certaines fractions se fixèrent en chemin : Liéló avec les Yalofoto-Iwalí, Bokángú-Bómankúko chez les Bokoka.

Les Etúká, arrivés en haute Jwafa et y ayant trouvé les Lokombe installés à Ilokó et Esanga, s'établirent à Imómé (l'actuel emplacement de Bokoné-Itéllá), à Limányá (beach de Bokoné-Nongó en amont de la Lofilé des Mpango) et à Bekoto á Nkake (face à l'embouchure de la Lofilé) près du tourbillon Isék'Ásingí (nommé ainsi à cause de la fille qui y fut noyée par son père le notable Basingí des Etúká pour avoir refusé d'épouser le prétendant imposé par lui). En ces temps-là les Bokoné se trouvaient encore sur la rive gauche de la Jwafa, en

face d'Imómé et vers l'aval jusqu'à la rivière Bontólf.

Plus tard le lignage Elongá des Bokoné-Itéllá venu de la rive gauche de la Jwafa par Bafilí entra en conflit avec ses frères du groupe Lúwó, suite à l'assassinat de leur patriarche. Ceux-ci aidés du lignage Lokuli parvinrent à chasser Elongá. Il se refugia auprès de son parent par alliance Yetúká, qui lui abandonna toutes ses pêcheries. C'est ainsi que l'étang Limányá (III.D. fin) passa des Etúká aux Bokoné. Les Yetúká remontèrent la Jwafa jusque Yóló (en face de l'actuel poste d'Iké-la). C'est là qu'ils furent trouvés par les premiers Blancs. Ensuite, laissant la place au colon Buckinx, ils redescendirent se fixer là où se trouve le poste administratif de Bondombe. Contraints par les Européens de quitter cet endroit ils se sont établis à leurs emplacements actuels près de la mission D.C.Z. avec les Lisoku.

Le groupe Bolffi, fixé maintenant avec les Losáka (III.A.b.3) a jadis habité près de l'actuel poste de Bokungú (Note : von François les a rencontrés en 1885 un peu en amont d'une lagune que je crois pouvoir identifier comme Ngolu, cf. plus haut III.D.3; G.H.).

Ajoutons comme une sorte d'annexe des détails concernant les Bokoné voisins. Après avoir guerroyé contre les Boyela jusque vers Lóto, et au retour massacré les Lokaló, mais subi des revers de la part des Ngélléwá, Bokoné décida de s'installer sur les anciens emplacements des Bondombe sur la rive droite de la Jwafa. Itéllá se regroupa à Imómé; Yalokúka le suivit en occupant la rive droite de la Loilé; finalement Nongó se fixa sur la rive gauche de cet affluent en prenant la limite traditionnelle avec Bondombe : Falfalí; tandis que

Bokoka (qui avait été leur auxiliaire) se plaça à l'ouest du ruisseau Fəndú.

Les étangs laissés jadis par Etúká furent partagés entre tous les Bokoné. Ceux qui se trouvent à l'embouchure de la Loilé sont exploités par Itéllá et Yalokúka. Elongá resta maître d'Imómé. Quant à Limányá il fut approprié par Ngunda (devenus Balíngá) grâce à Longóndo fils de Basángá fille de Nkú Lifeké. Car à cette époque les Yalifeké étaient encore Terriens et ils étaient approvisionnés en poissons par les Riverains. Ceux de Ngunda se voyant incapables de satisfaire à cet engagement demandèrent à Lifeké l'aide d'un de ses enfants pour la capture des poissons. L'ancêtre leur délégua son petit-fils Longóndo.

Lokongo, surnommé Itóngáúmo, ancêtre des Yaloké-Yalokaló, est arrivé après les Lokombe. Etabli d'abord à Bokoné, à l'emplacement présent du clan Loilé d'Itéllá, il passa ensuite à Liokó où il fut rejoint par les Likotsí des Lokaló. Brouillé avec ceux-ci il redescendit pour retourner à Itéllá. Mais il fut retenu par nkúm'Esanganya à Ilokó et Esanga. Car il était gardien de la hute magique, nommée, tout comme lui-même, Itóngáúmo, anciennement propriété de son groupe paternel Loilé de Bokoné. Ses pouvoirs magiques exceptionnels lui permettaient de commander aux poissons et de les rassembler en grandes quantités - comme l'indique clairement son surnom. Aussi Esanganya lui céda-t-il la propriété des étangs laissés par les Ngondé à leur extinction. Mais malgré sa richesse et sa puissance il devait payer tribut à Esanganya.

## B. BOYELA

Les Boyela se souviennent de deux itinéraires bien distincts. En effet les Ikólya ont leur propre histoire; d'ailleurs ils sont considérés comme un

groupe bien à part, ainsi qu'il a été dit plus haut III.A.2.1.

1. Les Ikólya sont arrivés les premiers. Selon la tradition Lóleks-Lokombe, Ikólya est leur gendre, venu avec eux de Tsingitíni. Au lieu de traverser le fleuve à (cf. ci-dessus A et note 21) Basokó ils les ont accompagnés par Safala jusque Ilokó et Esanga, où ils se trouvaient lorsque les autres Boyela sont arrivés s'établir à Boálá. La cohabitation a commencé à Lotsúmbé (rive droite en amont du ruisseau BóEngwá).

2. Les autres Boyela sont venus d'outre Lúwó, mais ceux qui se sont établis à Bondombe n'y sont pas tous arrivés en même temps. La majorité de la population a migré plus loin. Ainsi les Boéndé, Bokónjí et Bongoi. Pour certains groupes demeurés en arrière les détails suivent.

Le grand-père de l'informateur racontait que dans l'entre Lopolí-Lúwó leurs ancêtres avaient connu les Nsongó, Ekota, Ekonda, Nkundó. 30)

Comme cause de la migration vers la Jwafa la tradition indique le voisinage des Nsongó et de leurs alliés Lónola. Le comportement de ces deux tribus belliqueuses 31) était insupportable.

Le gros des Bokónjí passait la Jwafa à l'endroit Yúkú, l'actuel Yaloóla, pour migrer vers leurs emplacements actuels. Ceux qui ont passé par Boálá sont partis vers les sources de la Lúfo, sous-affluent de la Lómela, puis vers l'embouchure de la Loflé. Après la traversée de la Lómela et de son affluent de gauche Lonkónyá ils se fixèrent à leurs emplacements actuels où ils ont eu à subir les attaques de leurs frères Ekúkú et des Batsté-lá. Cette tradition est conforme à celle relatée pour les Ekúkú dans l'Ethnie Mongo p. 361.

Le groupe Ilíngá s'installa près des Bombát'Ongói et Bompótó-Elóme. Des retardataires, Emali et Fela, de Mbíliamba, se fixèrent à Bondombe (IV.B.1.b).

3. Le lignage Yonsombo (III.A.2 a 3 et IV.B.1.d) est constitué des descendants de Iyolí (d'Ilíngá, groupement Ekúkú maintenant incorporé aux Bokónjí) et de son épouse Ámbá (des Bongói) par leurs jumeaux Ifóú et Nyama.

C'est dans ces termes que l'origine de ce lignage est communément racontée. L'explication du nom Yonsombo est d'ordinaire absente. Souvent on donne Bonsombo comme un surnom de l'ancêtre Iyolí, nommé aussi Ingolí. 32) Cette dernière prononciation s'entend chez les Mbalá, tandis que les Ekúkú emploient la forme Iyolí. Mais selon une vieille tante paternelle de l'informateur, nommée Itókó Boloki des Bofúki, Bonsombo est le fils d'Iyolí. Il y aurait donc une génération intercalaire; ce qui explique le nom Yonsombo. Il y a donc ici une possibilité de confusion, encore aggravée par le nom Nkúm'ónsombo qui s'entend aussi fréquemment. En réalité il s'applique à Ifóú qui en a hérité après la mort de son père, comme titre honorifique. On le nommait aussi, plus vulgairement, Ifóú Bonsombo. Son surnom était Loliká ántána, parce qu'il était champion au jeu de ballon botófe.

Quoi qu'il en soit de ces détails, habituellement la généalogie et la tradition rattachent le lignage directement à Iyolí et Ámbá; elles traitent les jumeaux comme leurs enfants et nomment Ámbá leur mère, sans mentionner d'intermédiaire.

Voici l'histoire telle qu'elle s'entend habituellement, sans tenir compte des variantes pourtant importantes exposées dans l'alinéa précédent.

L'ancêtre Iyolí était né au-delà du Fleuve Tsingitíni (cf. ci-devant A).

Il le traversa encore jeune. Il grandit sur la rive droite de la Lopori. Passé sur l'autre rive il épousa Ambá et d'autres femmes. Ses premiers enfants migrèrent aux sources des Lopoli et Lüwó pour y fonder Ilóngó Esanga origine des Lokoléfeko et Mbalá.

Plus tard Bonsombo, fils d'Iyolí ou Iyolí lui-même, celà dépend des traditions, se mit à la tête de la coalition Ilíngá - Ekúkú. Il la fit passer la Lüwó par le gué d'Iala et occupa la rive droite de la Lolaká. C'est là que naquirent les jumeaux Ifóú et Nyama.

Arrivée à la Jwafa la migration la traversa pour se fixer à Boálá. C'est là qu'on place le mariage de Bompáka, frère de Bonsombo, avec une fille des Etúká, dont naquit Mbóyó Is'áloka, reconnu comme membre de la famille Yonsombo, où un jour il succéda à Ifóú et hérita de son nom qu'il joignit au sien propre et à celui de son père Bompáka.

Entretiens leurs aînés continuaient vers la Lómela, où ils fondèrent Ilíngá-Nkofo parmi les Bokónjí, après avoir séjourné un certain temps entre la Bokombe et son affluent Lofômé ou Lofômbé.

A propos de la traversée des rivières la tradition fait encore mention de ikaka y'ólóngó, littéralement arbre Symphonia couché, donc arbre servant de passerelle entre les deux rives. Mais on ne sait pas de quelle rivière il s'agit précisément : Lopoli ou Lüwó; on sait seulement que la traversée s'est faite "vers les sources".

Après le décès de leur père - donné selon les historiens soit près de la Lolaká soit, plutôt, outre Lüwó - les jumeaux partirent avec leur mère

ou, selon d'autres sources, grand'mère Auba rejoindre leur "mère masculine" Lifeké des Bongoi (cf. généalogie). Dès lors leur descendance Yonsombo est connue comme incorporée à Yalifeké et par là à Yalokombe (III.A.2.a).

Il n'est pas clair si les Bonsombo ont rejoint les Yalifeké à Boálá-Lokongó ou déjà pendant la migration même avant de se fixer.

Devenu vieux Lifeké ne voulut pas poursuivre la migration, préférant demeurer dans la même région que sa fille Basángá, mariée à Ngunda-Bokoné. Il retint avec lui aussi Bolindó et Bokokó, fils respectivement de ses filles Mbóká mariée à Lokoléfeko et Bolúmbú mariée à Lwenda.

Les Balíngá pressés par les Boyela leur abandonnèrent Boálá pour se retirer à Ilokó Esanga, tout en cherchant à s'entendre avec eux. Cela réussit à Nkú Lifeké, qui au lieu de les chasser visitait les villages comme juriste écouté. Il refusa donc de continuer la migration. Après lui la profession d'arbitre fut continuée par Ifoú, puis par Bokokó, Batángó, Esanganya.

Plus tard tous repassèrent la rivière pour s'installer en compagnie des Balíngá qu'ils remplaçaient au fur et à mesure de leur extinction, tant pour la résidence que pour la propriété des pêcheries.

"A cette époque il fallait une protection familiale. Ainsi les grands-pères de mon père avaient deux soeurs mariées chez les Balíngá Yetúká et Lisóku; ils devaient donc rester dans la proximité pour les protéger".

Après l'émigration de Boéndé, Bokónjí et Bongoi, les occupants de Boálá avaient connu le passage de clans Ekúkú; Nyangósamba (incorporé aux Boténdé),



Bolila (parents des Boténdé mais groupés avec les Boóli'a Ngombé), Bompótó-Elóme (vivant maintenant avec les Boténdé).

Concernant les autres descendants d'Iyolí et Ámbá par leurs enfants plus âgés et qui sont groupés sous le nom d'Ilóngó Esanga, on les trouve au village de Lokoléfeko. Ce sont les lignages Iyamba, Baasáfé et Sisó 33). La famille wyangásisó descend de ce dernier en ligne féminine. Le reste de Lokoléfeko se rattache à Iyolí par d'autres épouses.

La scission a été causée sur la rive droite de la Jwafa par la poussée des Lónola et des Bongandó. Plus tard le patriarche Bondómbá, surnommé Mánj'á Komba, a réuni les Lokoléfeko du nord avec les différents groupes Bakanja.

4. Les familles de Botondó venues de la Lúwó en compagnie des autres Nseká et des Lokole d'Ekúkú, s'établirent à Boálá, mais migrèrent ensuite près du ruisseau Wánjwá, puis passèrent sur la rive droite à Tokumbo entre Lotsúmbé et Bokoto, sous la conduite du patriarche Iyombe, père de Boyéngé Is'Ólongo.

Là, peu de temps avant la venue des Blancs, un homme des Ikólya ayant assassiné Bosilama, fils d'une fille de Liéké (famille aînée des Botondó) nommée Bomoké, les Botondó chassèrent le clan coupable et s'approprièrent leurs domaines. Ainsi ils devinrent propriétaires des étangs Bofoke, Bombo, Itámbá et Belondó (crique de la rivière Loléngé). Cela causa le déplacement des Lokonja à Botúna (poste administratif) actuel, où Jespersen les trouva avec leur patriarche Is'Ólongo, père d'Is'Ótefa, du lignage Iyombe. 34)

5. Les groupes Boyela de Bokándá (Bokáké, Elótswá,

Liánga, Loóla) sont restés en arrière lors de la migration vers le sud, s'établissant à Mpoma, contrée située vers les sources de la Loilé, affluent de la Lómela (cf. ci-après C.). Là ils ont été rejoints par diverses familles Lokaló, avec lesquelles ils fondèrent le village Bokándá.

Plus tard, suite à la guerre des Monje, ils ont émigré ensemble sur les bords de la Jwafa, peu avant l'arrivée des Européens.

Un des enfants de Liánga fixé sur un des anciens emplacements de son village Elsku avec Elótswá avait accueilli Loóla et son frère Bokáké.

Leur village, riche en vivres et spécialement en viande grâce aux filets à grandes mailles (bo-mpóndá), attira les Bakwála appelés alors Bân'á ŃfÉ : Litóó avec Isángá, Lowá avec Ngiuma, Likeмба, Lilongo.

Bofúki (cf. III.A.2.i. et IV.B.1 c) vaincu dans une bataille et ayant payé l'indemnité fut contraint de s'établir près de Loóla. De ce fait il est considéré comme incorporé à ce clan.

6. Fela (III.A.2.g) s'est séparé de ses frères Emalí suite à l'assassinat d'une fille chérie de l'ancêtre par un inconnu lors d'une danse nocturne pendant leur séjour à Boálá.

Il a rejoint Ilombo aux sources de la Loilé (cf. ci-après F).

7. Botsúndá (III.A.2.d) s'est détaché de Boténdé lorsqu'ils étaient de passage entre la Jwafa et la Lómela.

## C. LOKALÓ

Les Lokaló sont arrivés à Bondombe à une époque

relativement récente et par vagues successives.

La majorité est venue de Mpoma, appellation générale pour "l'intérieur" mais appliquée spécialement à la forêt entre les Bosaka Nkóle et Mbélo, sur la crête de partage entre Jwafa et Lómela, vers les sources de la Lóilé, affluent de cette dernière, et du sous-affluent Lúfo.

C'est à cela que fait allusion l'appellation Bosánombe wá mpoma ou Bas'ónombe boná mpoma (cf. III.A.3).

Les Lokaló se trouvant dans l'entre Jwafa-Lómela, aux sources de la Lóilé et dans le bassin de son tributaire Lúfo, n'ont pas été trop bousculés par le passage des Boyela. Par contre, à leur suite, les Iténdé et Ngonda les ont éparpillés avec l'aide des Mbélo, Ngéléwá et autres Bosak'á Mpéngu. Les Moma (Lokaló) ont fui dès la première attaque. Lingomé, Boléke, Ilombo ont été durement battus aux sources de la Lóilé.

Il semble bien que les Élémbé et autres Lokaló de Lóto et de Boóké n'y sont arrivés que pourchassés par les Bosaka.

Par la suite les Boyela retardataires les ont groupés pour les entraîner avec eux vers la Jwafa. Ils y sont arrivés par Besáú (en face de la mission catholique), suivis des Bokándá et Yaánga par Boóte (légèrement en amont). Etablis d'abord à Bonkuna, là où habitent maintenant Lowá et Likemba, et où ils se trouvaient encore à l'arrivée des Européens, ils furent chassés en 1924 par Isótefa qui voulait les refouler vers la Lóilé parce qu'ils perturbaient les pêcheries de son groupe Botondó. Mais ils furent retenus par les Lokombe du patriarche Esanganya qui leur offrirent des terrains entre eux et

les Bokoné et leur permettaient la pêche dans les étangs intérieurs Ifóngátoku, Bolomifonga et Liné.

La tradition relate que les Yańga ne pouvant résister aux assaillants Bosaka se sont scindés en se réfugiant les uns chez les Ntombá Bosámba, les autres chez les Balńgá de Bondombe. Les Bosaka ne voulaient pas les poursuivre en se heurtant aux Balńgá qui les avaient passé la rivière.

Il en a été de même pour des clans incorporés chez les Ntombá Bosámba, p. ex. les Bńndńflanga et les Elondá (dont les groupes Ntńnji et Boskí sont constitués partiellement de Ntombá et d'Elmbé et apparentés aux Yańga).

La tradition a retenu encore divers détails. Ainsi : L'ensemble des Yańga a débouché à Bondombe par Bońte, face à l'emplacement actuel de Litńń (cf. croquis). Encore : Likotsí de Bosánombe ayant été accueilli par Waloli père de Lokalń des Yalńlńke fut suivi par ses parents-par-alliance Lwńnga. Ensuite ils furent rejoints par Ilńngńmbńla.

Ainsi qu'il a été exposé ci-devant (III.A.3) quelques familles ont une origine différente de celle de la majorité et ont donc pu suivre une autre voie migratoire. On cite la famille Lwńnga qui demeure avec les Ilńngńmbńla des Bosánombe et séparée du clan Kńmbń des Ndotsí (Bankanda) suite à une dispute sanglante à la chasse aux singes. Les deux frères blessés, Besokńko et Esamenanga, se réfugièrent auprès de leur soeur mariée à Lilonńo d'Ilńngńmbńla, où ils ont fait souche.

La branche Lokalń formée de Yańga-Ilombo, Bosánombe, Elondá, suivis des Ntombá-Bosámba qui les ont rejoints (Lifńkí, Bokńa, Bńndńflanga) et assistés parfois soit par Yokombo soit par Bokoné, luttèrent souvent contre la seconde branche constituée de Lingńmbń, Ndotsí (y compris Bolńke), Bńlńń, Bolamba,

Basamba, etc.

On a retenu la mémoire d'une bataille livrée à Nkókóló (emplacement de la mission catholique). Les groupes des Itálé-Liondo (Lalyá) : Yalokuli, Mbílí, Lofete, établis en ces temps-là au voisinage des Mpango Yosámbá et Yalokelé, trouvèrent un éléphant qui avait été blessé dans un de leurs pièges, depecé par les Lilongo, Lwǎnga, Likotsí et Ilángámbúla. Ils se sont battus avec ceux-ci, mais eurent le dessous et émigrèrent sur la rive gauche de la Jwafa.

Avant la pénétration européenne les Lokaló étaient en grande partie serfs des Mǒngǒ de la Jwafa et le réservoir de leurs esclaves. Ils disent : áf'ondéllé atáyé seki tǒsila : si le Blanc n'était venu nous serions éteints.

On peut ajouter ici que le temps écoulé entre l'invasion des Mǒngǒ et la pénétration européenne n'a pu suffire à l'acculturation des Lokaló. Il est donc possible qu'ils aient suivi les Ndéngsé et alliés dans leurs migrations et se soient fixés entre Jwafa et Lǒmela après l'exode des Ndéngsé.

#### D. ILOMBO

Les Ilombo racontent qu'ils se sont séparés des autres Bambóle à cause de l'assassinat de leur héros Ikulálóóla. Dans leur fuite ils se sont joints aux Lokaló. Ils se disent arrivés dans les parages de la Jwafa avant les Balíngá, Bosaka, Boyela, Lalyá et Ntómbá, à partir des sources Lúwó et Lopolí en passant par les sources de la Bokombe. Comme argument ils citent le fait qu'ils n'ont pas passé la Jwafa avec l'aide des Balíngá. Mais de tout cela les Bambóle rencontrés à la plantation de Lokófé ont affirmé tout ignorer,

comme aussi de leur parenté avec les Ilombo de Bondombe et de Lóto.

La tradition des Ilombo poursuit : Continuant vers la haute Loflé ils en sont revenus après la guerre subie avec leurs alliés Boléka et Lingomo, contre les Bokánja Ngólé. De sorte qu'ils sont finalement arrivés à Bondombe les derniers.

Le souvenir du héros assassiné demeure dans l'exclamation des femmes menacées de la pluie : Iku-lálólá ífalúwé!

#### E. JÓFÉ

Ces Jófé sont venus de la forêt entre les Liendo et les Eúlá. Leurs parents se trouvent dans la forêt entre les Boyela Éléku et Boyongo d'un côté et les Lokaló-Ilombo de la Jwafa de l'autre côté, dans les environs du village Isaká. On signale d'autres groupes dans les mêmes parages avec les Bongandó Mbongi, les Boyela Boéndó et Nsámbanda, 35) les Jónga. Une autre fraction vit aux sources de la Lóto-Salonga où ils sont nommés Lokokó par les Batstéllá.

#### F. LA COLONISATION

La tradition se souvient de la venue d'une grande pirogue en fer marchant sans pagaies. Des hommes s'y activaient autour d'un feu comme des forgerons. De là elle fut appelée ikéngo y'átúli.

Plus tard on apprit l'arrivée d'hommes blancs sur la Lúwó; on les nommait Bokukulu, hommes féroces et belliqueux. Certains récits attribuent à la venue de ces étrangers et leurs exactions l'exode des populations vers la Jwafa.

Les bâteliers accostés à Bondombe cherchaient des mbólé. Les autochtones ignorent dans quel but. Ils assimilent ces premiers Européens à des commerçants qu'ils ont mieux connus plus tard, surtout agents de la S.A.B. 36) On cite e.a. un certain Bóselé.

On se rappelle fort bien les incursions de bandes munies d'armes à feu venant du nord par l'intérieur. C'étaient des indigènes envoyés de Bompónó-Bolamba par Bokukulu pour récolter du caoutchouc. Poussant jusqu'en Jwafa ils furent battus à Botúna, résidence d'Is'ólongo (Botondó). Leur chef Itófe y laissa la vie et plusieurs furent faits prisonniers. Ces derniers furent libérés en échange d'Ekil'olongo, fille de Boyéngé Is'ólongo, qui avait été capturée lors d'une expédition des récolteurs de caoutchouc contre les Bokoné d'Imómé.

Parmi les Bompónó vivent encore quelques esclaves considérés comme d'origine Bondombe. Ils sont en majorité de souche Lokaló vendus pour des verroteries. Mais il y a aussi des Bokoné et des descendants de quelques filles Yotondó, concubines d'hommes Bolamba-Bompónó.

Par crainte de la vengeance des Bompónó-Bolamba, les Riverains se refugiaient vers l'amont, à Isangelo, à la courbe de la Jwafa près de Yangolé, contre les villages Liondo Bitongo et Yalokuli, situés entre la rivière Bokombe et son tributaire Lofómé, en face de Yalosáka.

Ensuite une expédition partie de Mbándáká mena à l'occupation définitive de Bondombe par un soldat nommé Esóngókaka, qui avait l'ordre d'empêcher tout déplacement du patriarche Is'ólongo.

Sur l'établissement du poste de l'Etat Indé-

pendant par Jespersen 1902 on connaît plus de détails. Il en a déjà été parlé ci-devant en B. D'autres suivent. Mais la source la plus riche pour l'histoire de cette époque est l'ouvrage consacré à Jespersen par K.Larsen, cf. G.HULSTAERT dans Enquêtes et Documents d'Histoire Africaine(Louvain)<sup>4</sup> (1980), 1-100 spécialement p. 45 ss.

Au début à l'arrivée des Européens les Riverains (d'origine ou d'acculturation tels que les Ekúkú) se tinrent à l'écart, de sorte que la rencontre se faisait surtout avec les Lokaló. Lorsque, comme partout, les agents de l'Etat cherchaient des aides autochtones et imposaient diverses corvées (routes, constructions, caoutchouc, vivres) les Lokaló étant les plus nombreux et habitués aux déboisements et à l'agriculture se soumirent assez facilement.

Mais les groupements pêcheurs étaient moins accommodants. Ils invoquaient leur vie sur l'eau, tout en se déclarant disposés à livrer du poisson et à servir de payeurs. C'est ainsi que l'Etat donna l'autorité politique aux Lokaló, et parmi ceux-ci à Yaánga. Les Riverains ne protestaient pas, préférant la tranquillité de leur vie de pêcheurs à l'écart des Européens. Ils ont même laissé les Lokaló usurper le rang d'ilóme, comme le montre le nom de gong cité ci-devant (IV.C.1), se rangeant eux-mêmes parmi les ialí (cf. VI.D). Ainsi un excès de noblesse avait conduit à la perte des droits traditionnels aux yeux de l'étranger!

Pour les apaiser les Boyela et Balíngá ont donné aux Lokaló et particulièrement aux Lilongo le titre honorifique de nsómi aîné. Les Européens de l'administration, ignorants de la situation véritable compliquée à leurs yeux unificateurs et férus des théories du pouvoir basé sur l'aïnesse, l'ont compris comme correspondant à la vérité historique et ont remis le pouvoir de chef investi aux "Ngóms".



## G. CHRONOLOGIE

Pour ce point il y a peu de certitude, en dehors de quelques détails dans la chronologie relative.

Selon la tradition l'arrivée des Boyela a coïncidé plus ou moins avec celle des Balíngá. La rencontre eut lieu à Boálá.

Cette tradition est à mettre en rapport avec le fait que les Balíngá mentionnent comme leurs voisins seulement les Ekúkú-Bokónjí-Boéndé, c'est-à-dire les arrière-gardes, à l'exclusion des autres Boyela. Ceux-ci semblent donc avoir passé avant eux la Jwafa, en se servant de radeaux faciles à fabriquer sur place (ceci est clairement raconté par les tribus de la haute Lómela et confirmé par le témoignage des premiers Européens au sujet de certains Bosaka).

Les fils d'Ifoú et de Nyama sont nés pendant que les arrière-gardes Ekúkú se trouvaient à Bondombe, après le départ des Bokónjí et Bongoi.

La guerre de Lokúlola, 37) antérieure aux incursions des Topoké, provoqua l'exode des Boyela et de tous les Móngó vers la Jwafa. Suite à cela les Bongoi et Bokónjí quittèrent la Lolaká, et passèrent la Jwafa par Boálá. En ce temps Ifoú Bonsombo pouvait avoir 10 ans.

Lorsqu'ils avaient entendu les rumeurs de l'approche des Blancs, les Boyela remontèrent la rivière avec les Balíngá pour se fixer à Ifofoto (plus tard : Maboká) près d'IkEla. A l'approche des Batámbátamba ils redescendirent sur Nkókóló. Avec la venue de Jespersen 38) ils migrèrent vers le poste de l'Etat, mais en 1924 retournèrent

à Nkókóló qu'ils abandonnèrent en 1925 à la mission catholique pour s'établir à côté, à Bokoto.

La tradition fait état d'une épidémie de variole qui a sévi à Bondombe entre l'émigration du gros des Boyela et l'arrivée des Européens. Elle était appelée isási y'ólongo (rayon de lumière du firmament). Il était interdit de citer son nom qui est expliqué par la similitude de la fièvre mortelle avec la chaleur solaire. D'autres noms étaient en usage : totsúkútsúkú (allusion aux éruptions cutanées) et kolokóto (nom conservé ensuite pour la vaccination).

L'épidémie est dite avoir éclaté chez les Balíngá établis à Ilokó et Esanga, et de là communiquée aux Boyela à Boálá.

C'est là que les morts étaient inhumés à cause de la terre ferme, tandis que Ilokó et Esanga se trouvent en terrain marécageux.

Il est possible que la variole ait été importée par les Arabisés qui rôdaient dans cette contrée peu avant la venue des Européens. Selon la tradition des bandes d'esclavagistes (Batstéllá alliés des Arabisés de l'Est) envahirent les îles de la Jwafa au confluent de la Bokombe au moyen de pirogues trouvées dans le marais Yelé. Mais ils se noyèrent en grand nombre sous l'effet de la magie des Balíngá. On raconte aussi qu'une partie des envahisseurs ont établi un camp à Batéle, l'actuel Balokó.

Note : La variole peut donc être venue des Arabes. Toutefois l'exploration du Peace ne les mentionne pas (1885). Jespersen en 1892 a appris leurs incursions en face de Bokungu et chez les Liondo en face de Bondombe (p.62-63). Il signale leur poste d'occupation de Mbéle (p.84) et les

rencontra dans leur station d'Ikela (p. 91). Au sujet de l'établissement à Itela - Balokó je ne trouve rien dans les publications. Peut-être avait-il été abandonné avant l'arrivée des Européens.

Stanley avait bien connu des esclavagistes arabisés en aval des Stanley Falls en 1882-83; mais on ne trouve là aucun argument pour leur imputer l'épidémie de Bondombe : la distance semble bien trop grande.

Cette épidémie pourrait se placer vers 1890, à Boálá-Lokongó, d'où départ pour Lotsúmbé sur l'autre rive.

Quand les Botondó habitaient Lotsúmbé et que Enalí-Lifeké (Lokombe) se trouvaient à Boálá, les Lokaló-Bosánombe vinrent se faire clients des Bondombe-Balíngá. Ensuite arrivèrent Bokándá et Yaánga. Les Ilombo arrivèrent en dernier lieu. Une partie de ceux-ci rejoignirent Bokándá en 1933.

Les Lontáa, venus d'Ilombo, vivaient avec Ilángámbúla avant l'arrivée à Bondombe du gros des Ilombo.

Les Ilombo sont venus à Bondombe après les Lokaló, qu'ils avaient d'abord rejoints, accompagnés des Jófó, dans la forêt Mpoma entre l'habitat actuel des Nkóle et des Mbélo.

L'informateur présente une chronologie approximative, basée sur les générations, dont l'unité est estimée à trente ans. Il prend comme point de départ sa propre génération, vers 1925, et celle des enfants de sa génération, 1955. Ainsi il remonte à l'ancêtre fondateur Iyolí et obtient l'estimation suivante pour les années de naissance ; Iyolí 1775, Bonsombo 1805, Ifóú et Nyama

1835, Bokumbó et Lifeké Bolima 1865, Botámbá et Bakásá 1895, Bakásá II 1925, ses enfants à partir de 1955, son premier petit-fils 1978. Ce qui donne comme date de l'exode de la Lúwó vers Jwafa provoqué par "Lokúlola" (ci-devant) aux environs de 1845, puisque l'âge des jumeaux d'Iyolí à cette époque est estimé 10 ans.39)

## H. ANCIENS EMPLACEMENTS

Voici la liste des anciens emplacements des groupes de Bondombe (cf. croquis en annexe), à partir de l'aval, rive gauche, puis rive droite, le nom du lignage entre parenthèses.

A. Boálá ou Lokongó (Yalokombe)

B. Ilokó (Balíngá Ngondé)

C. Besáú (Lilongo)

D. Liokó (Likotsí)

E. Boóto (Ikólya)

F. Esanga (Balíngá Eluola)

G. Lotsúmbé (Lifeké)

H. Tokumbo (Yotondó)

Jadis les Etúká occupaient trois emplacements; les uns : Imómé (au port actuel d'Itéllá-Bokoné), les seconds : Bekoto 'á Nkake (en face de l'embouchure de la Loilé des Mpango), les autres : près de l'étang Limányá (cf. croquis).

A Boálá Lifeké et Emalí ont voisiné avec les Iténdé-Ngonda, venus de la Lúwó à la suite des Boyela. Les Botondó vivaient à proximité, vers l'intérieur.

## VI. CULTURE

Malgré les origines variées les divers groupements de Bondombe ont maintenant la même culture générale, sans pourtant exclure certaines

particularités pour la vie économique.

#### A. VIE ECONOMIQUE

On distingue encore les Balíngá, d'origine ou acculturés (cf. III.A.1 et 2), et les Terriens (I.c.3 à 5).

Jusqu'aux années 40 les Balíngá et les Bakutu acculturés ne s'adonnaient qu'à la pêche. L'agriculture était réservée à leurs voisins, avec qui ils troquaient poissons, poteries, sel d'extraction végétale, contre manioc, légumes, fruits de palme, viande de chasse, objets forgés, etc.

##### 1. Balíngá

Les Riverains d'origine ne sont ni guerriers ni révolutionnaires. Industriels ils organisent les marchés.

Encore actuellement que les Balíngá sont fortement réduits en nombre et que beaucoup de leurs pêcheries ont passé aux Boyela, c'est toujours Loléka - où sont groupés les survivants - qui détient la magie de la pêche, grâce à laquelle il peut vider les étangs des étrangers et en transférer les poissons ailleurs.

Les Balíngá étaient considérés par leurs voisins Bokoné comme moins combattifs. Ils les traitaient de poules (nkóké y'álimato). Ou ils les comparaient à des hachettes en métal mou (tofemba), tandis qu'eux-mêmes se disaient baswá (haches en métal dur).

Par contre les Balíngá considéraient les Bokoné comme baóngé (terriens) inférieurs. Ils leur fai-

saient front et repoussaient leurs attaques, les traitant de grands parleurs mais peu dangereux dans leurs faits.

Face aux Bosaka et aux Lalyá les Bokoné s'alliaient aux Bondombe. Ensemble ils ont fait guerre aux Mpango et aux Liondo.

## 2. Boyela

Les Boyela Mbalá étaient des terriens. Ils s'adonnaient à l'agriculture, à la chasse, accessoirement à la pêche dans les cours d'eau secondaires aux saisons favorables. Ils avaient parmi eux des forgerons, des sculpteurs et autres artisans.

Ils obéissaient au patriarche, substitut des ancêtres et possesseur des fétiches. La désobéissance était punie magiquement.

En s'établissant à leurs emplacements actuels au voisinage des Bondombe, ils abandonnèrent leur genre de vie traditionnel pour s'assimiler aux Riverains dont ils acquirent une grande partie des domaines de pêche (cf. III.D). Ils perdirent leur rigueur guerrière. Toutefois ils conservaient la hutte magique du pouvoir ancestral.

Encore actuellement les Boosowéndé d'Ilobo ont des forgerons réputés.

## 3. Ngombe

Les Ngombe, Lokaló et Ilobo, en se fixant avec leurs conquérants Môngo abandonnèrent le nomadisme, s'adonnèrent à la vie régulière des agriculteurs, perdirent la dépendance ancienne de clients, s'acculturèrent avec leurs voisins.

Bien que traités fréquemment de Bakwála par les

autres populations, il n'y a plus de trace d'esclavage, sinon individuellement. Il y a bien encore quelques familles dépendantes, mais cela ne s'étend pas au groupe entier.

La pêche n'est pratiquée que par les femmes aux eaux basses, non dans les étangs propriétés des Balíngá et Boyela, mais dans les marais et les ruisseaux par écopement. Ainsi depuis qu'ils habitaient à Besáú et à Lioké respectivement, les Lilo et les Likotsí écopent librement les marais voisins de ces emplacements ainsi que les embouchures des ruisseaux; particulièrement les Lilongo dans le ruisseau Isokí.

Quant à l'arrière-pays, à l'intérieur de la terre ferme, les clans en disposent librement et totalement.

#### 4. Jǫfǫ

Les Jǫfǫ établis à Bondombe ont été acculturés eux aussi, de sorte qu'ils peuvent se distinguer difficilement de leurs voisins Lokaló et Ilombo, tant pour la langue que pour la culture générale. Ils ont totalement abandonné la vie forestière des leurs homonymes de la haute Jwafa. Mais ils sont demeurés comme eux totalement indépendants. Ils sont conscients de leur origine distincte et en sont fiers, sans le moindre sentiment d'infériorité comme les Ngombe (cf. IV.E).

L'acculturation est poussée au point de ne plus pouvoir distinguer p. ex. un Lontáa d'un Ilángámbúla (Bosánombe), excepté par le fait qu'il se déclare d'origine Jǫfǫ.

#### 5. Evolution

Aux temps anciens les Balíngá et les Boyela

acculturés s'adonnaient exclusivement à la pêche. Les Lokaló de Yaánga commençaient à la pratiquer. Ceux de Bokándá et de Bondombe mpaka ainsi que les Ilombo étaient chasseurs.

L'agriculture était l'occupation des Lokaló et Ilombo, à l'exclusion des Balíngá et Boyela acculturés. Actuellement, vu le manque de forêts appropriées, tous les groupes cherchent à se faire pêcheurs, même les Lalyá voisins.

## B. MARIAGE

Jadis les Balíngá n'aimaient pas marier leurs filles aux Terriens, sinon exceptionnellement à ceux qui avaient prouvé être en mesure de les défendre contre un ennemi éventuel. Mais bien vite le voisinage amenait le mariage entre Balíngá et Boyela. Puis avec la paix apportée par les Blancs la même situation est devenue normale pour les Lokaló et Ilombo dans les deux directions. De sorte que maintenant les mariages se pratiquent couramment entre les diverses sections de Bondombe.

Il en est de même pour les autres Boyela, et les voisins : Lalyá, Boólí, Ikóngó, Ntómbá, Bosaka. Mais les mariages avec les Jófé sont rares. L'écart est trop grand, même entre Lokaló et Jófé.

Anciennement les Balíngá ne se mariaient qu'entre eux. Leurs filles ne se plaisaient pas parmi les Terriens en mouvement continu grâce aux rotations des champs et au déplacement des villages lors des guerres de migrations.

De leur côté les filles des Terriens ne voulaient pas se marier avec des Riverains par crainte de l'eau. Mais peu à peu certaines préféraient pareil mariage parce qu'il leur promettait plus d'aisance et une meilleure alimentation.



De toute façon la tradition a conservé le souvenir d'exceptions, comme celles dont l'exposé suit.

On cite le cas historique d'un notable du clan Lilongo sorti de forêt tout récemment, qui parvint à épouser la fille d'un noble des Ekúkú, nommé Tongonga, et qui de ce fait se donna le nom de gong : Iáta mbála, bokiló óki Tongonga, batsína b'ânkondó bákondóláki mangá (chasseur de gousses du Pentaclethra, gendre de Tongonga, souches de bananiers qui produisent des drageons). Le début rappelle l'origine forestière et primitive de celui qui se nourrit de fruits sauvages ramassés et normalement détestés; en opposition à la vie sédentaire alimentée par des cultures nobles.

Voici un cas encore plus ancien : Une fille de Lokombe, nommée Botúli, ayant perdu le nez parlait difficilement. Ses jambes étaient gonflées de sorte qu'à sa mort on a cru qu'elle était métamorphosée en hippopotame et qu'ainsi elle était apparue en rêve. Malgré ces infirmités elle fut épousée par un immigrant Lokaló, nkúmu Lilongo. De ce mariage est issu le groupement Lilongo de Bosánombe par ses fils Ilumbe et Lifânangi, et ses petits-fils Nkélé, Bondélé atayé, Longangola, etc.

Cette descendance s'est scindée en Lilongo'á nkúmu (formé de Lilongo, Nkékó et Loikya) et Lifânangi (constitué de Tóláki, Lifânangi et Bolímbóyó). Parfois on explique cet événement d'une façon différente : il s'agirait d'un cas strictement individuel, qui aurait entraîné la migration de tout le clan Lilongo. Ce simple fait aurait évolué en histoire de l'origine du groupe.

Autrefois les Bakutu ne voulaient pas épouser des femmes Jǒfǒ et celles-ci n'aimaient pas s'approcher des hommes Baotó. En même temps les Bakutu épousaient des femmes Bakwála, sans

pourtant céder leurs filles aux Bakwála. Peu à peu les Bakutu permettait à des hommes Bakwála d'épouser leurs filles, mais à condition qu'ils s'établissent dans l'agglomération de la femme.

A la suite ces individus ont été rejoints par leurs clans en entier. Ainsi Likotsí a rejoint Waloli père de Lokaló et fils de père bolinga et de mère ngombé.

Des mariages avaient été conclus aussi entre les Boyela et les Iténdé et Ngonda à Boálá. Un des descendants, Bolongó Intóí, fut chef du secteur de Bondombe.

Le voisinage intime des lignages non apparentés ont amené un changement dans les règles de l'exogamie.

Ainsi certains lignages Boyela hétérogènes ne se marient pas entre eux à cause de la proximité des résidences. Cependant en principe le mariage est permis parce qu'ils sont sortis de parentèles éloignées. On explique cela par une certaine honte ou timidité qui provient des relations journalières. Il y a aussi une question de pouvoirs magiques, comme pour les cas suivants.

Les lignages Fela (d'origine Boyela) et Nama (Ilombo) vivent côte à côte dans le groupement Kanama d'Ilombo. Le premier détient le pouvoir magique. Entre les membres de ces deux groupes les mariages sont exclus.

Le groupe actuel Yalokombe composé d'un lignage Balíngá (Lolóké) et de 3 groupes Boyela (III.A.2) se considérant comme frères ne s'épousent pas. Là aussi Lolóké détient la magie de pêche, tout en payant tribut à Esanganya. Toutefois à présent les jeunes des groupes Esanganya et Emalí ont commencé à se

marier avec des filles Lólèkè.

Voici encore des cas d'espèce.

Emali épouse les filles des Riverains Lokombe, parce qu'ils ne sont pas apparentés et que, en outre, ils habitaient les uns à Boálá, les autres à Ilokó et Esanga. Au contraire Lifeké les considère comme adoptives et donc ne les épouse pas.

Entre les familles Botsíleka (III.A.2.j) et Yonsombo (III.A.2.a 3) le mariage est interdit, parce qu'elles descendent du même ancêtre Iyolí Bonsombo, la première par sa fille Bofefo, la seconde par ses fils jumeaux Ifóú et Nyama (cf. IV.B.3 et l.d). Tout cela est très normal.

D'autre part, la famille Yofúki, vivant avec Loóla à Bokéndá (IV.B.1.3), ne peut se marier avec Yonsombo, parce que son fondateur était le frère de l'aïeule Ámbá de Yonsombo. Mais le mariage n'est pas interdit avec le clan Botsíleka (cf. ci-dessus), non apparenté. Cependant on a vu empêcher un mariage entre membre de ces deux clans en invoquant la consanguinité.

Les Jófè ont diminué, voire disparu en tant que clans autonomes, à Bondombe à la faveur des mariages mixtes. Ceux-ci ont commencé en sens unique, puis se sont développés dans les deux sens, d'abord chez les Ilombo, ensuite chez les Lokaló. Les unions en sens unique sont pratiquées pareillement chez les Boyela des hautes Jwafa et Lómela, ainsi que chez les Jónga.

Des individus Ilombo déshérités ont épousé des femmes Jófè. Ensuite des Jófè chasseurs renommés ont épousé des femmes Ilombo et Lokaló de rang inférieur. Peu à peu les clans Jófè se sont éteints et les survivants ont rejoint les lignages Lokaló

ou Ilombo apparentés.

Un exemple des mariages entre les tribus voisines est donné par l'informateur. Sa grand'mère maternelle, du lignage Itengú des Boyela Botondó et du clan maternel Liáló-Lokúka (Bokoné), fut mariée chez les Bosaka Bokoka. Libérée de la servitude Monje elle fut épousée à Itéllá (Bokoné) où elle donna naissance en 1907 à la mère de l'informateur.

### C. DROIT

Les Ngámé donnent l'aînesse à la tribu qui est la plus ancienne dans la région. Par contre les Móngó ne tiennent pas compte de cette ancienneté; ils ne reconnaissent l'aînesse qu'aux conquérants dominateurs. C'est pourquoi ils rejettent les prétentions à l'aînesse des Yaánga-Lokaló.

Pour illustrer l'état d'asservissement des groupements étrangers par les Boyela, on peut rappeler l'histoire suivante. Une femme Jfó, nommée Bakwaá, fut épousée par un membre de Litóó, nommé Isótú-liánkamba. Dès que le cas fut connu, elle fut égoragée par un homme des Bofúki, cousin du mari. Selon la règle la famille de la victime devait être indemnisée, mais l'affaire fut étouffée par Isôtefa. Ceci se passa dans les années 30.

### D. GUERRE

L'assimilation culturelle s'est étendue également à l'organisation stratégique pour la guerre. Ainsi l'agglomération Bokándá marchait comme un seul groupe, décomposé selon le système coutumier boyela en ilóme (groupe masculin ou de droite, c.à.d. de choc) et ialí (groupe féminin ou de gauche, c.à.d. d'attaque). Le premier comprenait les lignages Ngii-ma, Lowá, Likemba, Lilongo, Bokáké, Liánga. Le se-

cond comprenait Isángá, Litóó, Elótswá, Bofúki, Loóla. Chaque section groupait donc des familles Boyela, Lokaló et Jǒfǐ. Mais à l'intérieur des sections l'ordre hiérarchique était observé : 1° Jǒfǐ, 2° Lokaló, 3° Boyela. 40)

## E. LANGUE

Les divers groupes composant Bondombe évoluent rapidement vers l'unification linguistique avec la prédominance marquée du losíkóngó, où cependant l'hétérogénéité originelle n'a pas disparu.

Jadis leurs parlars étaient différents. Les anciens Balíngá parlaient comme les Balíngá de la Lómela. Les Boyela parlaient lomóngo comme les autres Bakutu - Bakéla. 41) Lorsque l'informateur, étudiant au petit séminaire de Bokuma en 1948-51, parlait lonkundó, son grand-père disait que c'était là la langue de ses pères à lui.

Entre beaucoup d'autres détails Bakásá a appris de son grand-oncle Bolima que la génération d'Ifoú et Nyama parlaient encore leur dialecte ancestral lokutu, tandis que sa génération l'avait remplacé par le losíkóngó. Et aussi que Ilumbe et Lifânangi, fils de Botúli des Lokombe Riverains et de Likongo d'origine Elémbé, parlaient ítsanfí olomo, c'est-à-dire lombéle-lolombo. La langue des Lokaló était comme celle des Lokaló du Sud.

La langue des Ilombo ressemblait fort à celle des Bambóle. 42) De tout vieux parlent encore, à côté du longombe-lokaló, le lolombo apparenté au lolombo des Bambóle et des Lokaló de la haute Jwafa. 43) Mais, ajoute Bakásá, "je ne l'ai jamais entendu dans la bouche d'un Ilombo né à Bondombe. D'ailleurs les seuls mots que j'ai entendus sont olomo (homme), ítsanfí (comment?), likemba (feuille

de manioc),

En même temps on dit que les Ilombo âgés de 60 à 75 emploient le lolombo comme langue cryptique en présence de Riverains."

La situation linguistique actuelle est résumée par l'informateur comme suit. "Entre nous il y a quatre dialectes.

- (1) le parler Losáka semblable à celui des Bokoka,
- (2) celui de Lokombe, Botondó, Ikólya, Etúká, Yaánga, Bosánombe,
- (3) Bokándá se rapproche des Lokata et Bolíkó, avec Likongo qui a des relents de Liseleka,
- (4) Ilombo ressemble aux Bankanda. 44)

"A l'intérieur de ces groupes on observe encore des différences minimales. Ainsi les Yaánga se nomment eux-mêmes Yánga, tandis que nous (Lokombe-Bosombo) disons Iyaánga.

Différences lexicales entre nous (2 et 3) et Ilombo (4) :

bouche	: bonwa	: boómbó
champ	: lisála	: eéli 45)
dent	: líno	: likotsi
feu	: tsǎ	: tɛyá 46)
lune	: nsóngé	: ngondo 47)
maison	: botsúmá	: lowóngá 48)
terre	: lomótsi	: bolímo
tissu	: etóo	: eséndá 49)

Toutefois la différence entre nos deux groupes s'amincit progressivement, mais entretemps nous continuons à sentir certaines différences".50)

#### F. LANGAGE TAMBOURINE

Quoique les Boyela de Bondombe aient adopté la

langue des voisins Ngombé plus nombreux, toutes les familles formant l'actuel groupement Bondombe ou Bombóle emploient le même parler lokutu pour le langage tambouriné.

Le nom tambouriné des ancien Balingá Lokombe (cf. III.A.1.a) est actuellement utilisé par plusieurs autres groupes : (1) les héritiers directs Yalokombe, (2) les Boyela Botondó, (3) les Ngombé Ilángámúla de Bokándá comprenant les lignages Likotsí, Lilongo, Lwánga et Ilángámúla s.s. : bonome bon'ésilyalokolo, búna nkondó y'énanga l'enanga : Bondombe stabiliseur de la jambe, briseur des hanches de toutes sortes de tribus.

Un autre nom est encore cité pour les anciens Balingá : Lokék'elombo boséká Lomótsi lómsláká mbúla : entraîneur de migrations gens de Terre qui engloutit la pluie (c.à.d. qui incorpore les étrangers arrivant chez eux).

Les Yetúká battent : botóndo w'áliko wáfémélákí baótsí : la poutre supérieure qui se trouvait au-dessus des lignages.

Le nom d'Ikólya est : bonóngó Ikólya ókíndaka tswaka : maître Ikólya rassasié de batailles (attaques).

Le nom de tam-tam de l'aïeul Bonsombo bon'Iyolí (fils d'Iyolí) était : bolík'ónéne bósosóláká mpumbú, elongi á njoku ntáfengóláká nkaká, (ndá) baséká nkóko Lomótsi lómslaka mbúla, lolému á nkondé ómslaka mbómbóli : le grand fourré qui répand les poussières (en tombant), le front d'éléphant ne contourne jamais les obstacles, descendants de l'aïeul Terre qui engloutit la pluie, langue de crocodile qui avale les papillons. Terre qui... et langue qui ... sont des figures pour : groupe qui incorpore les groupes immigrés. La seconde partie de ce nom de gloire rappelle celui du clan adoptif

Lokombe des Balingá (cf. ci-devant).

Le nom de la famille Yonsombo est : bonsombo böndí-kolaka baíka (troupeau de sangliers qui emporte les arbres suspendus aux pièges).

Ilombo est battu comme suit : Lokusamela mbóka mbóka, likundú á njóku lísosólákí benéngé : accapareurs de tout-venant, ventre d'éléphant qui a fait dégringoler des fruits d'Annonidium (c.à.d. avalés en quantité énorme).

Pour les Jófé le nom au tam-tam est hérité de leur clan principal (éteint) : Bembálangá básómbaka litá a konga (Bembalanga qui achètent la guerre avec des cuivres, c.à.d. qui préfèrent payer à se battre). Préférer payer est un signe de faiblesse et de couardise méprisable. Les Yaánga et Elondá aussi offraient chèvres et cuivres aux Bokoné qui les attaquaient. Ce même nom est usité par les émigrés auprès de Lo-wá et Litóó de Bokándá.

Pour les Yaánga les noms tambourinés (actuel et anciens) ont été donnés plus haut en IV.C.1. Et pour les Bosánombe en IV.C.2.

## CONCLUSION

La présente étude pourrait servir d'exemple pour des monographies à consacrer à d'autres groupements plus grands ou plus petits. Les études générales sur les peuples africains se multiplient. Mais en même temps le danger croît de généralisations prématurées. Car on a l'impression très nette que ce sont les volumes consacrés à de grands ensembles, voire à l'Afrique en entier, qui jouissent de la faveur des spécialistes comme du public. On en arrive ainsi à attribuer à disons l'Afrique noire indistinctement, des phénomènes observés dans l'une ou l'autre tribu, aussitôt présentée comme représentante de la globalité. Le besoin est donc devenu urgent de monographies



approfondies.

Les données présentées ici montrent sur le vif la constitution d'une communauté culturelle à partir d'éléments ethniques hétérogènes. Nous sommes loin de l'unité d'origine et de l'uniformité chères aux écrits politiques, même habillés d'ethnologie. Sur la composition hétérogène de certaines communautés, même petites, l'attention a déjà été attirée p. ex. G. HULSTAERT, La société politique Nkundo dans Etudes Zaïroises, 1974 vol 2, p. 87 - 90, où le cas du village Bokála est détaillé (à cette époque une vingtaine de chefs de famille) un village voisin de Bamanya, dont la vingtaine de maisonnées se répartit entre trois groupes principaux et 10 individus d'origine "étrangère". Si c'est là un cas extrême, le nombre de "villages" m'ngo ethniquement hétérogènes est passablement élevé.

Les genèses qui se développent à nos yeux ou dont l'évolution est encore assez proche de notre temps pour pouvoir être taxée de contemporaine permettent de conclure à une origine semblable de plus d'un groupement qui se présente actuellement comme une unité ethnique. Là où les traditions n'en ont pas conservé la mémoire, des éléments culturels ou linguistiques pourraient offrir des arguments plausibles. La théorie de spécialistes généralisateurs y trouvera des confirmations pour l'hétérogénéité d'autres tribus ou ethnies.

#### NOTES

1. Cette étymologie n'est pas impossible mais la base linguistique n'apparaît pas. En outre, elle est difficilement acceptable historiquement, car les Balinga de Bondombe sont arrivés à leur emplacement actuel bien avant les Lokaló.

2. Je préfère traduire imana simplement par "herbe". Ce diminutif rappelle bomana = herbe, en losikóngó, langue parlée par les Bondombe, cf. VI.E.

3. Ici il faudrait avancer des arguments pour expliquer l'alternance o-e avec o-s; ce qui ne sera pas facile dans le domaine m'ngó.

Au sujet de l'emploi de ce nom rappelons qu'en 1927 les Bolamba (Bankanda-Lokaló) me parlaient des Ilombo de la haute Salonga sous le nom de Bomóe.

Concernant l'étymologie, j'ai noté en 1927, chez les Mbóle : à Nkónyongo (123) : móe synonyme de loo (amont); à Isókó (122) : móe synonyme de ngéé (aval); à Ikómo (131) : bomóe = bongéngéé tous ceux qui habitent plus en aval; chez les Bakutu - Bssóngóté (156) : le village Bofembo est composé de deux hameaux : Móeyofembo et Loofembo, le premier situé au nord (vers l'aval), le second au sud (vers l'amont) de la rivière Lómela. C'est le sens d'aval qui me semble le plus probable. De toute façon ces indications suggèrent un sens territorial pour l'origine du nom Mbóle = Móe, donc aussi de Bombóle ou Bomóe. Reste à déterminer vis-à-vis de qui on se place.

4. Cf. mon étude dans Congo 12, (1931) I p. 40 et la généalogie en annexe.

5. Le singulier à préfixe bo- insiste sur le caractère générique du nom pour désigner la tribu comme telle. Mais je ne connais pas cet usage pour les Bakutu de Boende. A l'inverse je n'ai jamais entendu le préfixe pluriel ba- pour Bosaka, Bongandó, Boyela, etc.

En 1926/27 les Boólf d'entre Lómela-Salonga appelaient les Ekúkú : Bakutu; et leur parler : lo-kutu.

6. Dans la littérature le nom est légèrement altéré en Bankutshu.

7. Son étymologie est indiscutable. Ce qui ne peut se dire du second. Quant au troisième il y a seulement la question de savoir à qui ou à quoi se rapporte Bosanga. Vers l'aval de la Jwafa, à partir du confluent de la Salonga, on dit avec un autre préfixe : Elíngá, ce qui permet un pluriel Bilíngá pour désigner plus d'un groupement de Riverains.

Pareils groupes de Riverains se trouvent un peu partout dans la partie septentrionale de la cuvette centrale zaïroise le long du Fleuve et de ses tributaires Jwafa et Lolóngó (Lulonga) et leurs grands affluents.

8. Dans les régions de la basse Jwafa et ses affluents les tribus de l'intérieur sont appelées Nkundó ou Nkondaka.

9. Bakau ou bekau désigne l'espèce Ancistrophyllum secundiflorum Wendl. On fait allusion à leur habitat original dans l'enchevêtrement de la grosse forêt.

10. En 1927 les Ikóngó se nommaient ainsi eux-mêmes, à côté de leurs noms propres.

L'origine du nom reste douteuse. Peut-être fait-il allusion à l'ethnie voisine des Móngó au Nord, puisque les Ngélwá en 1926 parlaient aussi de Basénkíé, à cause de leurs gros tatouages qui rappellent ceux des Ngómbé septentrionaux.

Il semble bien que localement la dénomination Ngómbé vient des Bosaka, qui l'appliquent à toutes les populations trouvées sur place lors de leurs migrations, les opposant à eux-mêmes ainsi qu'aux

Boyela et aux Bongandó.

11. Les Boólí désignent pareillement leurs voisins Lokaló, Elémbé, Ndombá, Liseleka sous le sobriquet dépréciatif Bakwála. L'administration coloniale a là-dessus créé une chefferie Makwala.

12. Ce dernier provient de l'élision lo-e, décrite dans G. HULSTAERT Grammaire du Lomongo, I Tervuren 1961, p. 156.

La formation avec cet élément préfixé ka- est fréquente chez les Lokaló de la Lómbó et les Ntómá voisine (cf. Annexe). A Bondoube elle n'est pas demeurée réservée aux Ngámé, car on entend également Kaloóla et Kokáké, d'origine Boyela.

Ka- est la variété locale de la préposition de résidence (ailleurs eka, aka, etc. cf. G. HULSTAERT Grammaire du lomongo II, Tervuren, 1965, p. 539).

L'élément préfixé ya- désignant le groupe de descendants d'un ancêtre éponyme (peut-être aussi d'un conducteur de migration ou d'un fondateur) correspond à bo- utilisé par les tribus occidentales et centrales des Móngó.

Dans le domaine móngó ya- est propre aux Bongandó et aux Bambólé, mais il couvre une aire plus vaste vers le nord et l'est, comme on peut le voir sur n'importe quelle carte géographique. Il est employé par des groupes linguistiques nettement différents. Ce phénomène peut s'expliquer par un emprunt à des ethnies plus septentrionales (Mbujá, Mabinja, etc.). Mais on peut penser aussi à un élément de substrat antérieur aux populations actuelles. Cette question déjà soulevée dans *Aequatoria* 2 (1939) p. 131 et 3 (1940) p.21 attend encore une réponse.

J'ai cru utile d'ajouter ce renseignement à

l'intention des lecteurs qui ne connaissent pas parfaitement la situation dialectale de la région.

A remarquer la juxtaposition des deux formations à Bondombe, avec ou sans l'un ou l'autre de ces adjuvants préfixés, qui ne remplacent pas le préfixe, mais s'y ajoutent.

Remarque générale : Bien que les noms propres des groupes désignent fondamentalement la communauté de personnes, ils sont employés aussi dans la pratique pour se référer à l'endroit où le groupe réside. Ainsi Ilombo se dit non seulement du groupe ethnique mais aussi subsidiairement du hameau situé au-delà de la mission protestante. Il en est de même pour Bosánombe.

13. Il convient d'insister sur l'adjectif : exact. Car c'est là que se trouve le problème : comment reconnaître leur authenticité ?

Il est notoire que des généalogies truquées ont été présentées comme vraies à des enquêteurs. On en trouve des trace dans les publications. Et j'en ai eu l'expérience personnellement (Etudes d'Histoire Africaine 3 (1972) p. 32 où se trouvent aussi quelques motifs du fourvoisement). Il est vrai qu'une généalogie indiscutable pour la tradition doit être acceptée sauf de bons arguments contraires. Mais même alors leur historicité ne dépasse pas celle de la tradition en général. Seulement le fait de ranger un groupe dans la généalogie prouve qu'il est considéré comme parent. Ce n'est pas péremptoire mais largement suffisant pour la science au stade actuel.

Quant aux relations amicales entre groupes surtout géographiquement éloignés, elles doivent être interprétées avec prudence. Car elles peuvent se baser uniquement d'une part sur l'homonymie et

d'autre part sur les coutumes d'hospitalité et de solidarité qui y sont appliquées, tout comme entre individus portant le même nom ou appartenant à la même classe d'âge.

14. Les magiciens ont souvent un nom spécial accolé au titre de leur compétence nkanga. Il n'est pas de bon ton de parler abruptement à ou d'une personne importante par son seul nom propre.

De même dans les traditions, les généalogies, etc. le nom propre est normalement précédé d'un titre honorifique : afá (père), ngóya (mère), nkúmú (seigneur, notable). Ex. afá Lokwa, ngóya Mbúkó, nkúmú Lokwa. En abréviation on dit af'iyolí, nkú (devant une consonne) ou nkúm' (devant une voyelle d'origine ou par aphérèse). De façon analogue ngóy (maman) s'abrège ngá ou ngóy' comme expression respectueuse en parlant d'une femme. Dans les deux cas on observe les règles tonales (cf. Grammaire du Loungó, I). Ex. Nkú Lifeké, Nkúm'Onsombo, Nkú-n'imóto, Ngóy'Ambá, Ngóy'Efefe (Wefefo), Ngá Mbúkó.

15. Les liens de parenté entre les différents groupes de Riverains du Fleuve et de ses grands tributaires de la Cuvette Centrale sont encore loin d'être connus avec quelque certitude.

16. que j'ai encore connu en 1927.

17. C'est-à-dire avant les déplacements imposés par l'établissement du parc national de la Salonga.

18. Souvent nommés abusivement : faisans. Notez le singulier. Ailleurs on emploie le pluriel; ces oiseaux ne s'envolent jamais en groupe (G.HULSTAERT, Proverbes Mongo, Tervuren, 1958, n° 1954).

19. La parenté entre Ilombo et Lokaló n'est donc pas claire. Cela vaut tant pour les fractions de

Bondombe que pour les groupes habitant à l'intérieur vers le Sud. En 1927 les Ilombo de la Salonga nommaient les Bankanda : Lokaló. Pour ceux-ci les Ilombo étaient Bomóe. Pour ces gens donc il existait une distinction nette.

Un visiteur de la haute Salonga a raconté à l'informateur que pour laisser place au parc national les populations ont été déplacées : Bokála-Ilombo en collectivité Bakutu (chef-lieu Ikónó, zone Lomela); Ekúngá près des Bongoi en collectivité Bakela (zone Lomela); Elémbé, Longolongo, Iélo etc. près du poste de Boóké (zone Kole).

20. Ce phénomène est rapporté aussi dans les documents administratifs de l'époque coloniale pour les territoires de Moma et d'Iksla.

21. Des photos des Jǒfǐ de la haute Jwafa ont été confiées au Musée de Tervuren.

22. Les individus Jǒfǐ vivant encore à Bondombe ne se distinguent pas nettement, somatiquement, de leurs voisins, du moins à première vue. Il y a donc ici un point à élucider.

23. Ce sobriquet fait probablement allusion à leur vie forestière dans l'enchevêtrement des lianes bokombs (Haumania). Il se trouve fréquemment aussi dans les écrits des premiers colonisateurs.

24. Contrairement à l'informateur j'estime que Yǒnókó pluriel tǒnókó, peut être en rapport étymologique avec l'adverbe qui signifie : ici où je me trouve. Je n'y vois pas d'objection de la part de la variabilité dialectale. Pour la tonalité finale (ǒ/o et ókó/oko) elle se retrouve fréquemment. Pour la syllabe initiale elle est exceptionnelle, mais réelle : éndo/endó, etc. L'alternance e/o ne pose pas de problème. Cf. Grammaire

du Lomongo I p. 147 et II p. 567. J'estime donc légitime la traduction "autochtone".

Toutefois une autre étymologie peut-être trouvée dans le diminutif de lõnökó pluriel nónókó (très vieille personne, en losikóngó). Ceci s'accorderait avec la description donnée plus bas : "un petit homme sale". Le diminutif pourrait comporter la nuance péjorative.

Mais cette explication laisse inexplicée l'étymologie de lõnökó, tout comme celle du parallèle lõ-lóló.

25. A mon avis toutes ces traditions et les divers témoignages, quelle que soit leur valeur historique, ne neutralisent pas les arguments en faveur de l'origine pygmée, tirés tant des documents cités que de mes propres investigations.

(1) L'état primitif nomade et culturellement pauvre, joint à la stature et à la condition corporelle attribuées à Yõnökó.

(2) L'opposition nette entre Yõnökó et bonto (personne humaine) qui rappelle clairement l'attitude des Nkundó envers leurs Batswá et Balámbe ("ce n'est pas un bonto, c'est un bötswá", disent-ils facilement).

(3) Le nom donné à l'ancêtre dans les généalogies : Jõfé ou Ñfé (le premier pouvant être considéré comme pluriel du second, donc descendance des pygmées ou d'un pygmée).

(4) La tradition recueillie en 1927 chez les Boólf au sujet du groupe Ikómo, dont les ancêtres furent trouvés habitant dans des huttes sur des termitières (les hommes) ou dans creux d'arbres (les femmes). cf. Congo 12 (1931) 1 p. 45-46.



(5) La phonétique particulière manifestée dans les noms, cités e.a. par Itówa, identique à la règle observable chez les Batswá des Nkundó et des Ekonda: palatalisation de S et présence du préfixe e devant une voyelle.

Si malgré tout l'informateur a maintenu son opinion dans nos discussions, je crois que c'est parce qu'il veut éviter toute impression de dépréciation envers les éléments "ngoms" acculturés au point d'être socialement égaux, de sorte que par les intermariages les habitants de Bondombe peuvent avoir des liens de parenté dans les diverses sections (cf.VI.B).

26. Le Safala des traditions est assimilé par la génération actuelle à la grande île en face de Mbándáká et qui est nommée Ntsámبالá ou Nsámبالá (la première forme étant la prononciation propre aux Eléku).

Bakásá ajoute que les Boyela résidant dans la ville de Mbándáká font la même assimilation.

On pourrait cependant interpréter Safala comme une application individualisante pour désigner n'importe quelle étendue liquide, à partir de l'idéophone safala (cf. Dictionnaire lomanga- Français p. 1583).

27. Boálá est l'endroit situé sur la rive gauche entre le ruisseau Bongosolo et la crique Boélé, où les Riverains et certains groupes Boyela ont résidé avant de déménager sur l'autre rive. Le nom provient d'un arbre Pentaclethra. Le synonyme Lokongó rappelle le terrain sablonneux (cf.V.G).

28. Dans cette tradition comme dans celles des Bosaka et d'autres tribus du Nord-Est, Tsingitini ou Tsingitsingi désigne le Fleuve Zaïre vers Bumba-

Basoko. Je n'ai entendu nulle part le second nom donné ici.

29. Dans mes notes de 1927 je trouve Imoto comme le nom de la section aînée des Balingangoo, groupant Bekonyi, Bomaliko, Esangilifi et Ionankasa.

30. On peut se demander quand et comment les anciens Bondombe ont connu ces deux tribus Môngo. Ont-ils conservé le souvenir de leur arrivée dans les environs de l'actuelle ville de Mbándáká? Et l'on peut se demander pourquoi ils les ont fui. Car la généralité des traditions relate plutôt que les Riverains ont accueilli les Terriens et les ont aidé à passer les rivières.

31. Une tradition identique est connue de divers groupes Bosaka. Mais ils parlent surtout des Lónola. Les Boyela rangent souvent ceux-ci parmi les Nsongó agresseurs.

32. Cette variante est peu ordinaire et difficilement explicable dans la phonétique générale des Môngo.

La graphie Iyoli est conservée telle qu'elle est donnée par l'informateur comme conforme à sa prononciation dialectale, plutôt que Iolí (cf. Grammaire du Lomôngo I, Tervuren 1961, p. 28).

L'auteur désigne cet ancêtre toujours dans la forme respectueuse af'iyolí et son épouse comme ngóy'Ámbá. L'appellation nkúm'Ámbá paraît se rapporter aussi à elle, bien que nkúmú ne se dise normalement que d'un homme.

33. L'initiale de ce nom est parfois nasalisée. Chez les Boyela il est fréquent d'entendre les mêmes mots avec ou sans nasale : bobé et bombé (mal), Bakanja et Bankanja, Sónjo et Nsónjo. Ce phénomène peut être dû au voisinage des Bongandó où il est plus marqué.

34. Pour Jespersen cf. K. Larsen : En Dansk Officers Kongofaerd (1930) p. 100 et mon étude dans Enquêtes et Documents d'Histoire Africaine 4 (1980) p. 1 à 100. Voir aussi plus loin.

35. Dans les traditions aucune trace n'a été trouvé, ni par Bakásá ni par moi, du passage du bateau Peace avec Grenfell et von François (cf. Die Erforschung des Tschuapa und Lulongo, Leipzig 1888, et mon étude sur cette relation de von François sous presse).

36. Ce nom est souvent donné par les populations de la Jwafa aux migrations et aux bousculades violentes qui s'ensuivirent, quels qu'en soient les auteurs. Dans ces parages on les attribue aux Bosaka, Lónola, Nsongó, etc. cf. F. De Ryck : Les Lalia-Ngolu, 1937, p.19. Les groupes en conflit varient localement.

L'étymologie me semble pouvoir être retracée à partir du verbe -kúlol-, augmentatif de -kúl-, avec le sens de harasser (cf. Dictionnaire Lomongo-Français Tervuren 1957, p. 1062 I).

37. Ces dates sont à comparer avec celles qui se trouvent dans les publications. Van der Kerken situe la traversée de la Lúwo "il y a sept ou huit générations (175 à 200 ans)" (Ethnie Mongo, 1944 p. 355) ou "vers 1825" (Introduction à F. De Ryck: Les Lalia-Ngolu, 1937, p. 13).

Arrivé à Bondombe en 1902, Jespersen (cf. n.34) fut accueilli par Is'ólongo, père d'Is'ôtefa. Ce dernier était encore dans la force de l'âge lorsque je l'ai connu en 1927.

Notons encore que le portrait du grand-oncle paternel de l'informateur : Lifeké Bolima Is'ásómba, publié en frontispice de la revue Etsiko

Coquilhatville, mai 1954, présente un beau vieillard (malheureusement j'ignore la date où le portrait a été fait; c'est probablement une peinture à l'huile par le P.J.Yernaux entre 1927 et 1937).

38. Cet ordre de marche est semblable à celui <sup>qui</sup> existait chez les Nkundó : en avant les Batswá, puis les groupes Baotó selon leur ancienneté.

39. Ce dialecte fait partie du groupe appelé losí-kóngó, parlé avec des différences locales mineures par les Lotoko, Lokaló, Ikóngó, Ntómá (Bosámba et Bokoné). A juger par mes notes d'Ekúngá-Élémbe (n° 141) cette section Lokaló se range dans un autre groupe dialectal.

40. Pour le parler des Boyela, cf. Aequatoria 4 (1941) p.91; 5 (1942) p. 15.41 et G.FORGES : Le Kela, Paris Sela, 1977.

41. La langue des Bambóle est décrite par A.DE ROP dans Orbis 20 (1971) 34-78.

42. Selon les phrases transcrites par le catéchiste Loikya Bakoli dans leur dialecte ces Lokaló (n° 187) sont très proches des Bambóle du Lomami.

43. Subdivision des Lokaló de la Lómela-Lómbo, parlant une variété du losíkóngó (mes numéros 144, 147, 148, 167, 168, 169).

44. Comme chez les Ikóngó, les Lokaló, les Élémbe-Ekúngá.

45. Très répandu dans le domaine móngo à côté de tseá, tsá, et - moins - tué, té, ntsié.

46. Fort connu dans de nombreux dialectes móngo.

47. Malgré les grands écarts lexicaux manifestés

par la petite liste le fond des trois parlers est nettement de nature losikóngó. Pour les Bokoka je ne dispose pas de renseignements directs. Mais selon des informations recueillies à Bondombe en 1937 leur dialecte est très semblable à celui des Bokoné et de ... Bondombe, c.à.d. appartenant au groupe losikóngó (cf. n. 39). Comme chez les Lokalé de la Lómela (144, 147). Les Boyela du haut nomment la maison : bokwelé. Botsúma est emprunté aux Balingá.

48. Esénda (esénya) se retrouve chez les Bongandó, les Ndéngsé et, à l'ouest, les Ekonda, Bolia, Baséngéle.

25.3.1982

G. HULSTAERT, M.S.C.

## ANNEXE 1.

### GROUPEMENTS ETHNIQUES

Il peut être utile de donner ici la liste des divers groupements Boyela, dont il est beaucoup question dans cette étude. Les subdivisions sont rangées alphabétiquement.

Pour la graphie il convient de rappeler les variantes dialectales : chute de l entre deux voyelles, réduction de mb et nd en m et n.

Cette liste est dressée sur les renseignements de Bakásá joints à mes anciennes notes personnelles.

### BOYELA

Les Boyela sont séparés géographiquement : le bloc oriental dans le bassin de la Jwafa, l'autre groupe au Sud-ouest, dans les bassins des hautes Lôwela et Salonga - Lôto.

Ce dernier est aussi appelé Mbalá, nom qui s'applique également aux divisions septentrionales Bakanja, Boténdé et Bòéké.

A ce nom on oppose parfois Boyela pour la fraction orientale. Et la section méridionale est souvent désignée comme Bakéla, nom venu des Batétélá.

Groupe oriental : Balángá, Bokétsi, Bokole, Boóndó, Boyongo, Eéné, Élsku, Íkolówá, Mbándáká, Ngelo, Nkóls, Nsónjo, Sámbanda, Yosila. Plus Mbalá cité ci-devant.

Ils habitent des deux côtés de la Jwafa entre l'affluent Bokombe et le 2° S.

Groupe occidental (Mbalá) : Bakanja, Boéndé, Bokángú, Bokole-Balángá, Bokónjí, Bomanja-Ímbá, Bosâmbé, Bongoi, Bontole, Boólí; Ekúkú, Efefets, Eléku-Ifándá, Ikosó, Ilángá, Lielé-Mpómbo, Losómba-Lintaku, Mpelengé, Mpómbo, Mpulú a Nkéma, Nseká.

Hormis les Ekúkú et Nseká vivant au nord de la Lömela, ces groupes habitent au sud de cette rivière.

L'informateur ajoute les noms des subdivisions (ou villages) des Bokónjí : Bondombá, Ilíngá (sur-nom de précedence : Nkofo), Isambí, Lokoyo, Malanga, Mbíliamba, Mpokéango, Wínjí. Leur ancêtre est Mánjí a Komba.

## LOKALÓ

Rappelons que plusieurs noms s'entendent avec ou sans l'élément préfixé ka, éventuellement élidé, indiquant la résidence d'un personnage historique, ancêtre, fondateur ou conducteur. Ici la préposition est donnée chaque fois qu'elle est employée dans la pratique journalière. En la retranchant on obtient le nom du personnage.

Hormis les groupes 2 (de Bondombe) et 5 les Lokaló sont établis à l'Est de la Lömela dans les bassins des affluents Bungoa, Lömbo et Loilé.

1. Bankanda : Banúmba, Basamba, Bolamba, Bolsés, Búléá, Efekoa, Ibáli, Impété, Kanombá (ou Kandombá), Lingomo, Ndotsí.
2. Bombóle : Bokándá, Bosánombe, Elondá, Ilombo, Yaánga.

3. Liseleka : Bolékamputú, Bolíkó, Bonkéli, Botúnaóló, Bónséfé, Búfa, Efomé, Ikómo, Kantúla, Katutú, Kawo, Kéléngé, Kikuna, Lokata, Lom(b)okó.

N.B. Bonkéli, quoique acculturé Liseleka, est d'origine Moma.

On l'appelle aussi Mom'onkéli ou Iáí ou encore Etsíkoósi. Les groupes Botúanóló, Búfa, Ikómo y'ókongo, Lomaneya et Lomoko sont de même extraction et souvent considérés comme sections de Bonkéli sous le nom générique de Boyáli.

4. Moma : Bekumoankake, Besof, Bésos, Boánda, Kotsimba.

5. Lokaló de Lóto.

Sous ce nom (administrativement aussi Makwála) sont groupés divers villages : Ekúngá (comprenant Bofónge, Bóombo, Ekúngá, Loména), Elémbé, Ilombo, Iyéíó, Longolongo, Tontsíkáké (composé de Lomééíó et de Tontsílé ou Tontswéíé).

Aux Elémbé on rattache Elondá fixé près des Lotúlo des Monje Yafé.

6. Ndombá ou Ndombámbóto : Bómandela, Bóséka, Isakifana, Kansámá, Kélóngó, Nomísúsú.

## IKÓNGÓ

Les Ikóngó sont établis entre la Lómela et son affluent de droite Lwáí, au nord de la mission de Bokéla. Ils sont constitués des groupes suivants.

Efee : Bofame, Bokéa, Ikéa, Likómbé, Likumó, Mángá, Wílíma.



Ikongó : Bobéé, BoloKo, Boóli, Esanga, Iyongé,  
Lootó, Nitá, Tokumó, Wafwankango.

Isáma : Beleko, Elóme, Entóngótó, Elóngó, Lofákátá.  
Plus Bofilí et Nkémbé incorporés aux Lolingo.

Lotoko : Beweé, Likolongonyo.

#### NTÓMBA-BOSÁMBA

Bosámba, Bosanga, Ebamó, Ifake, Lifúki, Mángé,  
Mómá, Yakalí, Yokombo.

Ils habitent le long de la route Boéndé-Bokungú  
entre les Bakutu-Nkwé et les NgEléwá; exc. le der-  
nier sur la Lómela (à l'ancien emplacement de Yafa-  
la) et Lifúki sur la route qui part de ce lieu,  
entre les Bankanda et les Lotúlo (Monje).

#### NTÓMBA-BOKONÉ

Riverains Jwafa : Itéllá, Nongó, Yalokúka.

Terriens : Bóndó (Ifao, Ilanga), Botó, Likumó.

L'habitat des Ntómá Bokoné (terriens) se trou-  
ve entre l'affluent Lwáí et les Ikóngó.

#### BOKONÉ (riverains)

Itéllá : Lisefó : Bewéllí, Bosoí, Esukúlu, Lofilé,  
Lokomó.

Nongó : Lüwó, Elongá, Língo, Bóismé, Lokulí.

Yalokúka : Lisefó : Etswêkéne, Ngólló, Bolongo,  
Liáló.

Nongó : Mbóllókó, Nkókó, Litóó.

Nongó : Lisefó : Lisénjú, Bokómé, Nsangolya, Lúnda,

Ntómaki, Lofásá,

Nongó : Iyámá, Ngunda, Longomə, Bosaki.

L'ordre des familles est celui de la guerre.

Nongó désigne le groupement aîné, qui forme l'arrière-garde. La famille venant en dernier lieu est donc l'aînée (Bosaki). Les cadets sont nommés lisefó ou basefó, ceux qui mènent l'attaque.

Les deux premières sections sont établies à l'ouest de la Lofilé.

#### LOCALISATIONS

Sur la base des croquis présentés par l'informateur la localisation actuelle de ces groupes est comme suit :

Route Boéndé-Bokungú à partir des Bakutu-Nkwé :  
Ikóngó (Entóngótó, Lofákátá, Mánga, Ikəa), Bosám̄ba (Mómá, Bosám̄ba, Ifake, Měnge, Ifake, Ebamó, Bosanga, Yakalí), Bokoné-Bótó, puis Ngeléwá et Nkóle.

Route Bosanga - poste administratif Itoko :

Ikóngó (Likombe, Bóólí, Wafwan-kango, Esanga, Isám'elóngó, Wílíma), Lokaló (Efomí, Bosəka, Bómandela, Nomísúsúú, Ndombá), Ikóngó (Nitá), Lokaló (Búfa), Ikóngó (Ikóngó, Lotoko).

Sentier Efomí-Yansou : Lokaló (Efomí, Bonséfó, Bolíkó), Bokoné (Likumó, Ndotsí, Bóndó).

Route Bosəka - M.C. Bokéla : Lokaló (Kawoo, Katutu, Kíkuna, Kəlěngé, Kantúla, Botúnaóóló, Lomoko,

Ikówo, Isakifana).

Chemin Bokéla M.C. vers ex-Yafala :

Lokaló (Besof, Besofé, Boánda, Bekumóankaké, Kotsimba, Lokata, (riv. Lombo), Bonkéli, Banúmba, Bolamba, Efekoa).

Chemin Lómela (Yafala) - Lotúlo (Monje) :

Yokombo, Lokaló - Bankanda (Ibáli, Basamba, Efekoa, Kanombá, Impété, Búlélé, Lingomo, Boleke), Lifúki, Ikóngó (Boksa), Bokoné (Bóndó), Elondá.

Annexe II

GENEALOGIES

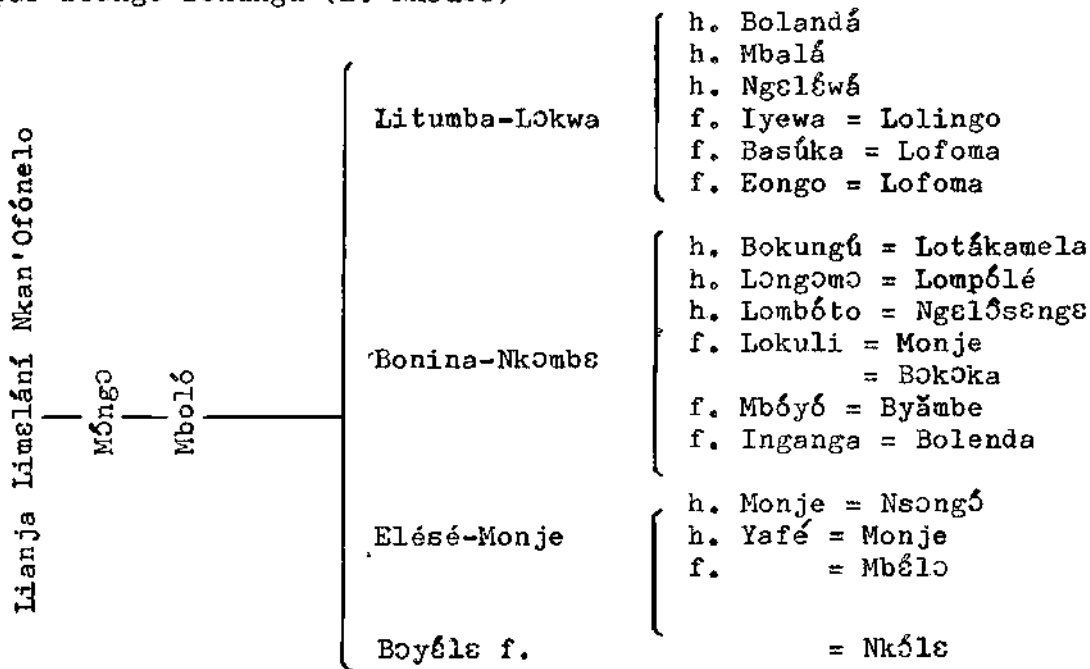
Ces généalogies ont été fournies par l'informateur  
Nous les re prenons telles quelles malgré certaines  
lacunes puisqu'elles donnent une idée des concep-  
tions qu'on s'est fait sur le domaine de la parenté.

h = homme

f = femme

1. Bosaka - Móngo
2. Bakutu - Boyela
3. Loloké
4. Nongó
5. Ewalí
6. Yalifeké
7. Yotondó
8. Iyolí - Ambáena Bongoi

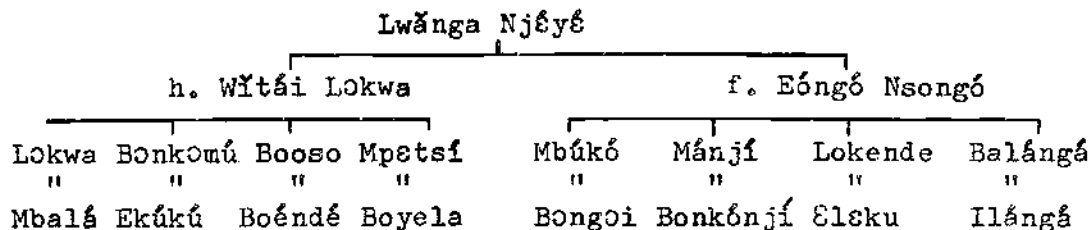
1. Généalogie BOSAKA - MÓNGO  
par Boángó Bokungú (B. Nkómbé)<sup>a</sup>



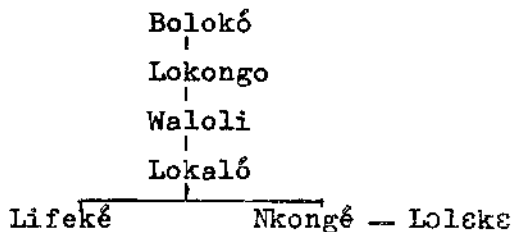
a. Selon lui les Bokánja á Nseká, Ngólé, Eúlá sont des Bongandó rangés parmi les Bosaka.

## 2. Généalogie des BAKUTU - BOYELA

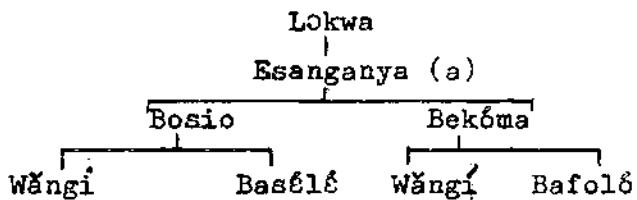
Cette généalogie donnée par Bakásá Bosékônsonbo diffère partiellement de celle que j'avais recueillie chez les Ekúkú en 1927 (Over de volksstammen van de Lowela, dans Congo, 1931, 1, 40-41) et reprise par G. Van der Kerken (Ethnie Mongo, Bruxelles 1944, p. 706). L'informateur traduit le nom du fondateur comme: "Créateur du monde" et Wítái comme "pourschasseur des étrangers". Il assimile les deux ancêtres à Lianja et Nsongó de l'épopée des Nkundó. Mbúkó est une femme; son nom est aussi allongé MbúkóKwa. Mánjí est nommé aussi Mánjí'â Komba. Il s'agit alors de deux personnages, le second ayant assisté le premier comme fondateur par ses grands pouvoirs magiques. Boyela, descendance de Mpétsí, se réfère aux groupes de la haute Jwafa, nommés dans la liste des groupements ethniques. Des éléments de certaines sections se trouvent tant à l'Est qu'à l'Ouest.



3. LOLEKE

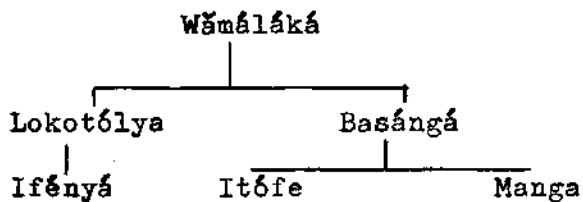


4. NONGÓ



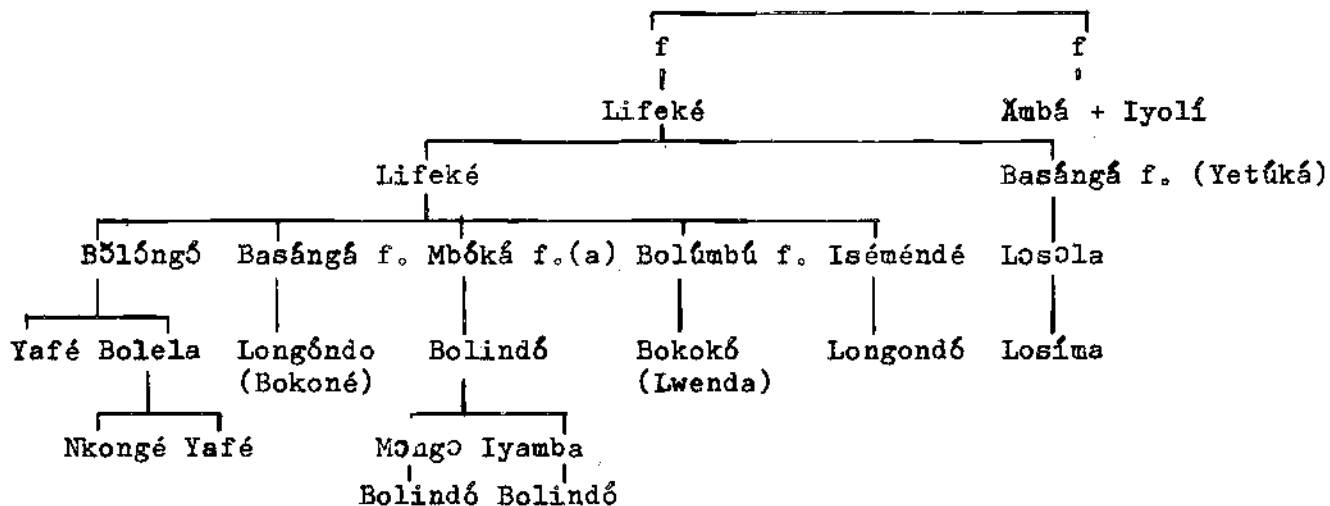
(a) Les deux noms sont parfois attribués à la même personne, le second étant surnom de gloire.

5. EMALI



6. YALIFEKÉ

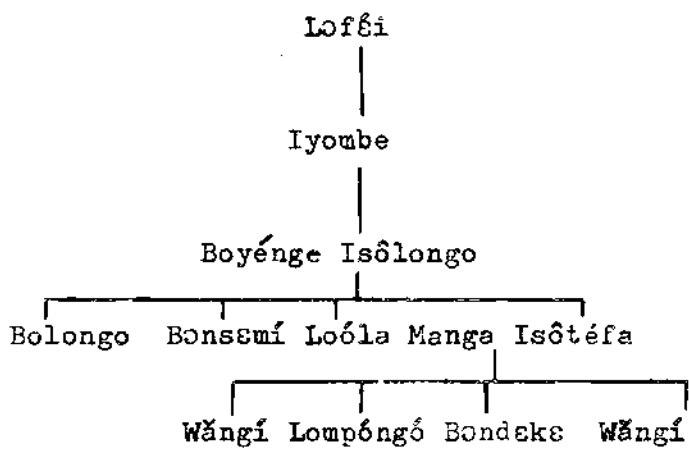
- 101 -



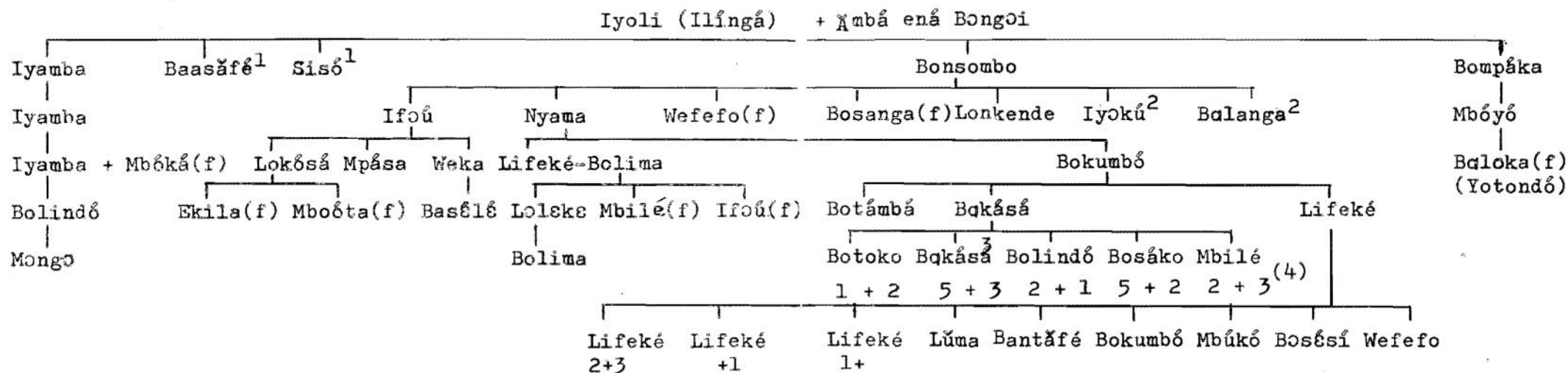
(a) Epousée par Iyamba de Lokoléfeko (Cf. Généalogie Yonsombo)



7. YOTONDÓ



8. Généalogie IYOLÍ + AMBÁ ENÁ BONGOI



1. Leur descendance Ilíngó Esanga habite avec les Lokoléfeko des Bakanja (Mbalá-nord).
2. Leurs descendance ont migré pour s'établir avec les autres Ilíngá à Nkofo des Bokónjí.
3. Le co-auteur.
4. Les chiffres indiquent le nombre des enfants: garçons + filles.

TABLE DES MATIERES

I. Introduction	5 - 11
II Les noms	11 - 18
1. Bondombe	
2. Bombóle	
3. Bakutu - Boyela	
4. Balíngá	
5. Ngombé	
6. Bakwála	
7. Noms de clans	
III. Les composantes	18 - 32
A. Groupes ethniques	
1. Balíngá	
2. Boyela	
3. Lokaló	
4. Ilombo	
5. Jǒfé	
B. Agglomérations	
1 à 5	
C. Démographie	
D. Propriétés	
IV. Origine et parenté	32 - 45
A. Balíngá	
B. Boyela	
C. Lokaló	
D. Ilombo	
E. Jǒfé	
F. Lokaló Batswá ?	
V. Migrations et histoire	45 - 65
A. Balíngá	
B. Boyela	
C. Lokaló	

- D. Ilombo
- E. Joffé
- F. La colonisation
- G. Chronologie
- H. Anciens emplacements

VI. Culture 65 - 77

A. Vie économique

1. Balingá
2. Boyela
3. Ngombe
4. Joffé
5. Evolution

B. Mariage

C. Droit

D. Guerre

E. Langue

F. Langage tambouriné

Conclusions 77 - 78

Notes 78 - 90

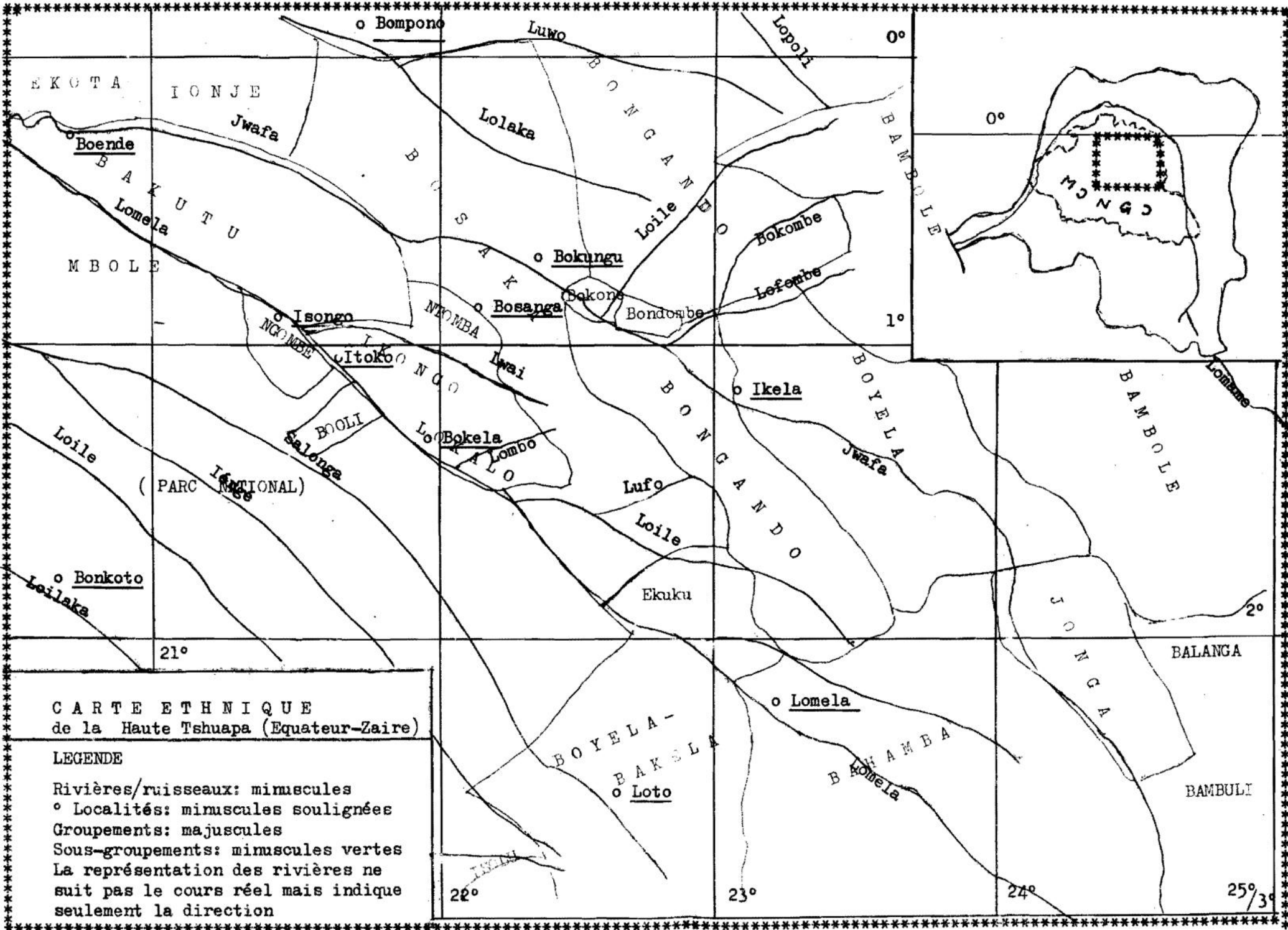
Annexes : I. Groupements ethniques

91 - 96

II. Généalogies 97 - 104

III. Cartes et croquis I - IV

Table des matières 105 - 106



CARTE ETHNIQUE  
de la Haute Tshuapa (Equateur-Zaire)

LEGENDE

Rivières/ruisseaux: minuscules  
 ° Localités: minuscules soulignées  
 Groupements: majuscules  
 Sous-groupements: minuscules vertes  
 La représentation des rivières ne  
 suit pas le cours réel mais indique  
 seulement la direction



**ETUDE COMPAREE DES LANGUES  
NDUNGA et MBA  
( Zaire )**

INTRODUCTION

Les langues ndúngá et mba sont localisées au nord du Zaire et isolées géographiquement l'une de l'autre respectivement dans la Région de l'Equateur et celle du Haut-Zaire. En effet, le ndúngá (ndúngá-  
le dans la langue même) est vulgairement "mondunga", ou "bondunga". Il est parlé aux environs de Lisala dans quelques villages situés le long de la route Lisala/Businga ainsi que sur la route de Modzamboli. Ces villages sont les suivants : Kaneambóna, mombí-  
lónzoku, mombílólipembe, ngaléguga, ngalélibombo, Ngaléwale, Mazálángá et Kaneaengwandá.

La langue mba (mbane est le nom attribué par les autochtones) est couramment désignée par "Kima-  
nga" et est parlée dans de nombreux villages situés

le long des routes Kisangani/Banalia et Bengamisa/ Yangambi ainsi que le long de la rivière Lindi en aval de Bengamisa, Chef-lieu de la Collectivité "Bamanga". Les différents villages mba sont, en ordre alphabétique : Adambila, Adile, Ale, Ajengé, Akángáúlo, Ambacé, Ambolowi, Angbungbe, Anjwádé, Asólombi, Bfle, Bobiti, Bolyámé, Cúce, Dú'i, Gbamolu, Gbané, Gbikomé, Gbugbúze, Gbumé, Humé, Jogé, Kóbo, Kómbile, Kpémé, Léké, Mbas, Mbandé, Mbané, Mbáwa, Mbu, Ndangbe, Ndele, Ngoli, Ngolé, Ngwadé, Ngbángbe, Ngbwá, Njás, Nôé, Súlé, Wi, Wombi, Yakya-du, Yangéne, Yangóna, Yangúme et Yasangi (1).

L'aire géographique occupée par les deux langues est caractérisée par l'enclavement dans le domaine bantu. En effet le mba est entouré de langues bantu suivantes : angba, baali, komo, kele et olo-mbo. Le mondunga se partage ses frontières avec la langue ngombe. (voir carte en annexe)

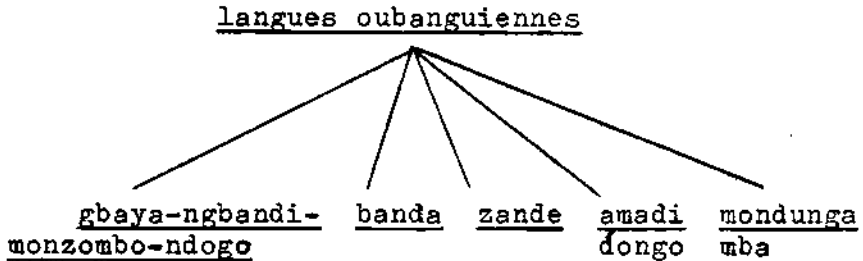
Les classifications linguistiques antérieures (voir par exemple M. DELAFOSSE dans A. MEILLET et M. COHEN, Les langues du monde, Paris, Champion, 1924; D. WESTERMANN dans H. BAUMANN et D. WESTERMANN, Les peuples et les civilisations de l'Afrique, Paris, Payot, 1947) étaient moins précises quant à la présentation et au regroupement de la plupart des langues non bantu du Zaïre en raison de la rareté de la documentation et des travaux permettant d'établir leur parenté généalogique.

Cependant J. GREENBERG (dans la seconde édition de Languages of Africa, 1966) regroupe le mondunga et le mba dans la branche orientale du groupe linguistique étiqueté "Adamawa - oriental" dans la sous-famille "Niger - Congo" de la famille "Congo - Kordofan" (2), comme le montre la dérivation suivante :





Linguistics 7, La Haye-Paris, Mouton, 1971) distingue le "groupe mondunga" qu'il appelle "sud-central" où l'on trouve les langues mba et mondunga, comme le montre l'arbre dérivationnel ci-dessous :



La présente étude porte sur deux langues appartenant au même groupe linguistique parmi d'autres groupes de langues oubangiennes. Elle se veut avant tout descriptivo-comparative et s'assigne comme objectif de dégager, dans une perspective synchronique et structurale, les différences et les correspondances qui révèlent la parenté perceptible des langues ndúngá et mba. Elle se situe en outre dans le prolongement des recherches comparatives sur les langues non-bantu.

Nous remercions tout particulièrement nos deux informateurs principaux (DANGO pour le ndúnga et TONGO pour le mba) ainsi que toutes les personnes qui ont contribué, directement ou indirectement, à la réalisation de cette étude.

On ne s'étonnera pas de constater que nous n'abordons pas tous les aspects des problèmes qui sont au centre des préoccupations de la grammaire comparée. Il reste que d'autres études ultérieures pourront compléter et raffiner les présentes analyses.

x

x

x

## 1. SYSTEME PHONOLOGIQUE

### 1.1 Phonèmes vocaliques et consonantiques

Les langues ndunga et mba possèdent un système phonologique à sept phonèmes vocaliques : i, e, ε, a, ɔ, o, u.

Les phonèmes consonantiques communs aux deux langues sont les suivants : p, b, t, d, k, g, kp, gb, j, c, ʔ

m, n, l, v, s, z, h,

w, y, b, d

Les exemples ci-dessous illustrent l'inventaire de sons évoqués ci-dessus :

	Ndúngá	Mba
"oeil"	vale	lale
"langue"	mile	mine
"cadet"	ngongoo	gbondoge
"ainé"	jigbega	jigbege
"laisser"	ʔage	ʔagé
"peaux"	mbaze	mbaze
"dent"	tse	te
"dos"	hele	hele
"lait"	kame	kame
"chien"	bálaa	biá
"eau"	ngome	ngomé
"ruisseau-rivière"	dée	dé
"hibou"	vúóvúoo	vúo
"médicament"	welee	we
"ventre"	yale	yale
"joue"	ngákpole	ngbákole
"épaule"	kpongboóh	kpongbo
"mordre"	nomoge	nomógé
"esp. de singe"	mopúa	púo
"enfant"	biange	bia
"écrevisse"	dεdεε	adεdε
"doigts"	tese	tese
"pleurer"	coge	cúgé

1.2 En plus de phonèmes inventoriés ci-haut, les phonèmes consonantiques ʒ, f et ɲ sont, quoique rarement, attestés en mba :

ʒugé	"allumer"
ʒugé	"refuser, hair"
fufu	"aile"
ɲagé	"demander"

Enndúngá cependant, nous avons rencontré la consonne nasale palatale ɲ comme allophone libre du phonème ɲ. C'est ainsi qu'on dit librement selon le locuteur :

nals/ ɲals	"demande"
nile/ ɲile	"fruit"
ɲagɛ/ ɲagɛ	"demander"

La consonne fricative labio-dentale f est rencontrée dans les mots d'emprunt comme dans :

fɛlɔɔ	"fer à repasser"
fulelɛɛ	"fleur"

### 1.3 Voyelles nasalisées

Il n'existe pas de voyelles nasalisées en ndunga. Néanmoins, quelques mots du mba comportent des voyelles nasalisées comme l'illustrent les exemples suivants :

	Ndúngá	Mba
"ciseau"	nunge	nuẽ
"animal"	nonge	noẽ
"poule"	ngonge	ngoẽ
"lune"	hɛɛ	hẽ
"fourmi rouge"	kolonge	koẽ
"pou"	kwéngɛ	kwéẽ
"sur"	bái	hã
"voir"	?uge	?ũgé
"donner"	hoge	hõgé

Dans certains cas, la nasalisation de la voyelle e est le résultat de l'amuissement de la consonne nasale intervocalique n. En effet, certains locuteurs mba prononcent indifféremment :

dôé/dôné	"marche"
ngoé/ ngoné	"parole"
teé /tepe	"nid"
njánjaé/ njánjape	"mouche"

#### 1.4 Voyelles longues

Bien qu'il n'existe pas de longueur vocalique à fonction distinctive dans les deux langues, on rencontre des voyelles longues que nous transcrivons par deux voyelles identiques successives et que nous interprétons phonologiquement comme deux unités distinctes.

Très souvent, le ndúngá a une voyelle longue là où le mba a une voyelle brève.

	<u>Ndúngá</u>	<u>Mba</u>
"mâchoire"	ngáa	ngáaga
"orteil"	koole	kyole
"esp.d'arbre"	komboo	kombo
"sentier"	kwaá	kwa
"cet arbre-ci"	galéé	gaále
"cette eau-là"	ngóméé	ngóomi

Signalons que, dans certains cas, les voyelles longues sont les résultats de l'amuissement libre ou non d'une consonne intervocalique. Celle-ci est généralement la consonne latérale l. Ce phénomène est relativement courant en ndúngá. Exemples :

kpong <b>ó</b> l <b>ó</b> ze / kpong <b>óó</b> ze	"épaules"
mémé <b>mb</b> o <b>h</b> o / mémé <b>mb</b> oo	"boue"
ku <b>l</b> uyáa / ku <b>u</b> yáa	"éléphant"
mand <b>ú</b> ngugé / mand <b>ú</b> ugé	"chique"
sosol <b>o</b> ze / sosol <b>oo</b> ze	"salive"

mbɔngɔgɛ / mbɔɔgɛ "esclave"  
 sísíímé / sísíímé "mal"

En mba, le phénomène est observable mais l'amuïssement de la consonne intervocalique s'accompagne d'une représentation de la voyelle identique à celle qui précède la consonne amuïe. Exemples :

ndúfule / Ndúfule "balai"  
 ngbaáge / ngbaáge "cette poitrine-ci"  
 ngoóme / ngoóme "cette eau-ci"  
 ndeéló / ndeéló (gáale) "le sien" (arbre)

### 1.5 Les combinaisons consonantiques

Les combinaisons consonantiques les plus attestées dans les deux langues se font <sup>avec</sup> des consonnes occlusives sonores précédées d'une consonne nasale, soit mb, nd, ng, ngb, nj

	: Ndúngá	: Mba	:
mb	: mbáhe	: mba	: "peau"
nd	: ndengɛ	: ndege	: "miel"
ng	: ngáa	: ngáaga	: "mâchoire"
ngb	: ngbáge	: ngbage	: "poitrine"
nj	: njáa	: nja	: "esp. de serpent"

Notre corpus révèle que les combinaisons consonantiques avec semi-voyelle sont plus fréquentes en mba qu'en ndúngá.

### 1.6 Syllabation

La syllabe peut être soit une voyelle, soit la combinaison d'une consonne s'associant éventuellement une semi-voyelle ou une nasale suivie d'une voyelle. Ainsi qu'on le remarque, toute syllabe mba ou ndúngá est ouverte, c'est-à-dire se termine par une voyelle.

Rappelons que deux voyelles identiques qui se suivent sont traitées comme appartenant à des syllabes distinctes. Exemples :

ndúngá :	"pirogue"	kohe	ko-he
	"graisse"	womoo	wo-mo-o
	"esp. d'arbre "	mbyelee	mbye-le-e
	"sentier"	kwaá	kwa-a

mba :	"coeur"	jwáne	jwá-ne
	"mâchoire"	ngáaga	ngá-a-ga
	"arriver"	bogé	bo-gé
	"crapaud"	akpwa	a-kpwa

### 1.7 Effacement vocalique

Devant une limite phonologique de morphème, <sup>vo-</sup>calique e ou <sup>en</sup>n'est pas représenté devant une voyelle autre.

Cette règle trouve application dans la représentation de la voyelle e ou <sup>e</sup>de l'affixe nominal ou pronominal respectivement en mba et en ndúngá.

ndúngá :

galé-óóá	-->	galóóá	"l'arbre en question"
ngongé ígé-éé		ngóngé ígéé	"voilà la poule"
galé-á ngbolé		galá ngbolé	"dernier arbre"
biangé-áta né		biangáta né	"mon arbre"

mba :

ngomé-á	-->	ngomá	"c'est de l'eau"
gale -óo		galóo	"l'arbre en question"
le-óóó gále		lóóo gále	"ton arbre"

+ le morphonème

## 1.8 Morphonèmes spéciaux

En plus de phonèmes segmentaux, nous avons posé, pour une meilleure présentation de l'analyse, certains morphonèmes asegmentaux symbolisés par W pour le ndúngá et par W, Y et K pour le mba. Ces morphonèmes représentent certains affixes nominaux destinés à s'actualiser éventuellement en leurs segments respectifs w, y et k dans un contexte spécifique.

Les règles suivantes rendent compte de la représentation de différents morphonèmes spéciaux.

### 1.8.1 Fusion d'une voyelle avec le morphonème Y

Lorsque le morphonème Y se trouve devant une limite de mot ou de morphème suivie d'une consonne, la suite d'une voyelle de premier degré i/u et de Y est réalisée en i ; celle de deuxième degré e/o et de Y est réalisée en e tandis que la suite d'une voyelle ouverte ε/o ou a et de Y est réalisée en ε.

Cette règle trouve application en mba et affecte la voyelle finale du thème nominal des noms pluriels de classe 2. Exemples:

ngáaga-Y	-->	ngéags	"mâchoires"
mémé-Y		mémé	"chèvres"
kúko-Y		kúke	"perroquets"
bébe-Y		bébe	"os"
ngongú-Y		ngongí	"cannes à sucre"
áci-Y		áci	"épinés"
angombó-Y		angombé	"coqs"
pú-Y-ye		páye	"ces chapeaux-ci"

### 1.8.2 Représentation du morphonème W en ndúngá

Devant une limite phonologique de mot, le morphonème W n'est représenté que par son ton bas.



C'est ainsi que la voyelle finale du thème nominal est réalisée comme longue.

Cette règle opère sur la voyelle finale du thème des noms singuliers de classe 1. Exemples:

juwa-W	-->	juwaa	"femme"
bebe-W		bebee	"os"
gbégbélé-W		gbégbéléé	"tonnerre"
popó-W		popóó	"épervier"
sukúlu-W		sukúluu	"hibou"
jijó-W		jijóó	"vieillard"
níni-W		nínii	"veine"

### 1.8.3 Phonologisation des morphonèmes W, Y, K

Entre deux limites phonologiques de morphème, les morphonèmes affixes nominaux W, Y et K sont phonologisés en leurs phonèmes correspondants respectivement w, y et k lorsqu'ils se trouvent devant une voyelle. Dans les autres cas, W, Y et K ne sont pas représentés.

Cette règle trouve application dans quelques formes pronominales et se limite en ndúngá au morphonème W.

#### Mba

ngba-W-áwe	-->	ngbawáwe	"voici le bois de chauffage"
ko-K-áke		kokáke	"voici la pirogue"
ngáaga-W-á		ngáagawá	"c'est une mâchoire"
ko-K-óo		kokóo	"la pirogue en question"
pú-Y-á		píyá	"ce sont des chapeaux"

#### Ndúngá

kúwa-W-éé	-->	kúwawéé	"ce perroquet-ci"
kwa-W-éé		kwawéé	"ce sentier-là"
kúmú-W-éé		kúmúwéé	"ce chef-là"

ci-W-ówa	ciwówa ?	"quelle épine" ?
go-W-ólaá	gowólaá	"ce cou-là"(près de toi)
uwo-W-óbaá	uwowóbaá	"le bois en question"

### 1.9 Attraction vocalique

Devant une limite phonologique de morphème affixe nominal, la voyelle finale a du thème nominal est réalisée en ɛ, identique à celle de l'affixe se trouvant devant une limite de mot.

Ce phénomène d'attraction vocalique est courant en ndúngá et affecte les noms pluriels de classe 2 :

singulier

ngá-ye	--> ngéye	"mâchoires"	ngáa
kuluyá-ye	kuluyéye	"éléphants"	kuluyáa
kwa-ye	kweye	"sentiers"	kwa
vá-ye	véye	"jambes"	váa

Dans certains cas, l'attraction vocalique est totale lorsqu'elle affecte aussi la voyelle a de la syllabe précédente :

singulier

kálá-ye	--> kéléye	"côtes"	káláa
mólanga-ye	mólengéye	"esp.d'arbre"	mólangaa
bálá-ye	béléye	"chiens"	báláa

Toutefois, l'attraction vocalique n'affecte pas la voyelle a située loin de l'affixe nominal et dont la syllabe avoisinante comporte une voyelle autre que a comme le montrent les exemples suivants:

"cannes à sucre"	ngángúléye
"aigles"	mátotóliye
"éclaircs"	mokadiikadiye
"papillons"	mákulubéye

Dans les autres cas, la voyelle finale du thème nominal ne subit pas d'attraction vocalique.

Comparons les formes suivantes :

	<u>singulier</u>	<u>pluriel</u>
"menton"	dókúǎǎo	dókúǎǎyɛ
"veine"	nínii	níniyɛ
"larynx"	ngbǎngbǎɛɛ	ngbǎngbǎyɛ
"crapaud"	ǎakpoloo	ǎakpoloyɛ
"fourmi noire"	seseɛ	seseyɛ
"gong"	wongúngúu	wongúngúyɛ

### 1.10 La tonalité

Il nous paraît prématuré de décrire dans le cadre de la présente étude tout le système tonologique du groupe linguistique mba. Nous poursuivons nos enquêtes en vue d'aboutir à une étude extensive se rapportant spécialement à cette question. Il est cependant utile de donner quelques indications sur l'esquisse tonologique de chaque langue.

Il ressort de nos enquêtes que le mba se présente comme une langue à trois tons simples : haut, moyen et bas, tandis que la langue ndúngá ne possède que deux tons simples : haut et bas. Cependant, en mba, la tonalité des mots isolés repose sur deux tons fondamentaux : haut et bas. Le ton moyen, rare dans les mots isolés, est observable surtout dans la chaîne parlée.

Il est à noter que seules les voyelles sont porteuses de tons. Le ton haut est symbolisé sur la voyelle par l'accent aigu, (´) le ton bas par l'absence de signe et le ton moyen par le trait vertical (ˊ)

Les tons sont généralement fixes excepté dans certains cas où ils dépendent du type tonal de l'élément grammatical impliqué dans la phrase.

Quand il y a contraction vocalique en une syllabe unique, il n'y a pas de combinaison de morpho-

nèmes différents en ton complexe (montant ou descendant). En effet, le ton bas n'est pas représenté devant un ton autre. Il est tout aussi évident que deux tons identiques sont représentés par un seul ton.

## 2. SYSTEME MORPHOLOGIQUE

### 2.1 Les classes nominales

Les langues ndúngá et mba sont des langues non bantu à classes nominales dont l'étude comparative montre une parenté étroite. En effet, dans les deux langues, le nom se compose d'une thème (non segmentable et porteur du sens lexical) suivi d'une marque suffixale appelée "affixe nominal" ayant une forme monosyllabique du type CV (consonne-voyelle).

L'étude des affixes nominaux nous a amené à distinguer deux types d'affixes :

- a) les affixes nominaux formels qui apparaissent comme morphèmes monosyllabiques;
- b) les affixes nominaux structuraux que nous posons structurellement par l'initiale majuscule de leurs affixes pronominaux respectifs.

Les noms se répartissent en classes nominales suivantes :

Classe (3) :	Ndúngá	:	Mba
1	-W	:	-W
2	-yɛ	:	-Y
3	-lɛ	:	-le
3n	—	:	-ne
4	-sɛ	:	-se
5	-hɛ	:	-K
6	-zɛ	:	-ze
7	-gɛ	:	-ge

7n	:	-ngɛ	:	-ne / -ē
8	:	-mɛ	:	-me

Il est utile de noter les observations suivantes:

- a) nous considérons comme appartenant à une même classe nominale tous les noms définis par un même schème d'accord sur le plan morpho-syntaxique, notamment dans les formes nominales et pronominales;
- b) nous avons posé deux sous-classes nasales numérotées respectivement 3n et 7n à cause de la forme différente de leur affixe comportant un élément nasal (ne, pe ou ē en mba et ngɛ en ndúngá);
- c) en ndúngá, les suffixes nominaux des noms isolés portent le ton bas alors que la tonalité du suffixe est variable en mba;
- d) Rappelons que l'affixe nominal structural W est représenté en ndúngá par le ton bas alors qu'en mba les affixes W et K ne sont pas phonologisés (voir les règles morphologiques formulées antérieurement).

## 2.2 Appariement de classes

L'opposition de singulier à pluriel se fait au moyen d'affixes nominaux différents suffixés aux mêmes thèmes nominaux. Autrement dit, la fonction essentielle des marques suffixales est d'exprimer l'opposition de nombre.

Le système d'appariement dans les deux langues se définit comme suit :

Classes		:	Ndúngá		:	Mba	
sg	pl	:	sg	pl	:	sg	pl
1	2	:	-W	-yɛ	:	-W	-Y
3	4	:	-lɛ	-sɛ	:	-le	-se
3n	4	:	_____		:	-ne	-se

5	6	:	-hɛ	-zɛ	:	-K	-ze
7	2	:	-gɛ	-yɛ	:	-ge	-Y
7	6	:	-gɛ	-zɛ	:	-ge	-ze
7n	2	:	-ngɛ	-yɛ	:		
7n	6	:	-ngɛ	-zɛ	:	-ɛ	-ze
8		:	-mɛ		:	-me	

Le système d'appariement ci-dessus appelle les observations suivantes :

- les affixes nominaux suffixes se répartissent en deux séries caractérisées par un grand nombre d'affixes (6 à 7) pour le singulier et par un nombre réduit (3 seulement) pour le pluriel;
- l'affixe nominal -me exprimant l'idée de masse n'a pas d'opposition de singulier à pluriel.

### 2.2.1 Classes 1/2

a)

Ndúngá : -W/ -y

sg	pl	
ngóngóo	ngóngóyɛ	"crâne"
ngáa	ngéyɛ	"mâchoire"
súkúlúu	súkúlúyɛ	"hibou"
nínii	níniiyɛ	"veine"
méméɛ	méméyɛ	"chèvre"
jijoo	jijoyɛ	"vieillard"
bébee	bébeyɛ	"os"
uwoo	uwoyɛ	"bois de chauffage"
kwaa	kweyɛ	"sentier"
kólii	kóliyɛ	"crocodile"
hɛɛ	hɛyɛ	"mois"
ngangúlúu	ngangúlúyɛ	"canne à sucre"
sóngóo	sóngóyɛ	"esp. d'arbre"
bakilee	bakileyɛ	"visiteur"

b

Mba : -W / -Y

sg	pl	
ngongó	ngongé	: "crâne"
bebe	bebe	"os"
ngongú	ngongi	"canne à sucre"
vúo	vúe	"hibou"
ngama	ngame	"lance"
meme	meme	"chèvre"
hombó	hombé	"nez"
áci	áci	"épine"

### 2.2.2 Classes 3/4

a

Ndúngá : -le / -se

sg	pl	
vale	vase	"oeil"
hele	hese	"dos"
ngákpole	ngákpóse	"joue"

b

Mba : -le / -se

sg	pl	
lale	lase	"oeil"
hele	hese	"dos"
ngbákole	ngbákóse	"joue"

Quelques noms du mba ont le suffixe nominal -ne au singulier et -se au pluriel avec accord en classes 3/4. Nous posons la classe 3n à cause de la consonne nasale n du suffixe. Exemples :

sg	pl	
cóné	cósé	"cou"
muné	musé	"chair"
jwane	jwase	"coeur"
cénane	cénase	"braise"
acwáane	acwáase	"esp. de fruit"
jené	jesé	"flèche"
nine	nise	"fruit"

### 2.2.3 Polarisation des classes 3/4 en Ndúngá

Par 'polarisation' nous entendons la propriété que présentent certaines classes nominales à faire apparaître à la fois des suffixes et des préfixes. Ce phénomène est attesté en Ndúngá et donne lieu à des classes nominales hybrides produites du croisement des affixes appartenant à des espèces bantu et non bantu comme le montrent les exemples ci-dessous:

sg	pl	
<u>ikápu</u> lɛ	<u>makápu</u> sɛ	"main"
<u>ipopota</u> lɛ	<u>mápopota</u> sɛ	"pigeon sauvage"
<u>ipápu</u> sálɛ	<u>mapápu</u> sásɛ	"aile"
<u>ikɛkuma</u> lɛ	<u>makɛkuma</u> sɛ	"begaiment"
<u>ingéngé</u> lɛ	<u>mangéngé</u> sɛ	"corne"
<u>igbavivi</u> lɛ	<u>mágbavivi</u> sɛ	"scorpion"
<u>imokó</u> lɛ	<u>mamokó</u> sɛ	"nuque"

Signalons que, dans certains cas, le préfixe i est en variation libre avec li. En effet on dit librement ikápulɛ ou likápulɛ; ipápusálɛ ou lipápusálɛ; ikɛkumalɛ ou likɛkumalɛ.



2.2.4 Classes 5/6

a.

Ndúngá : -hɛ/-zɛ

sg	pl	
tɛhɛ	tɛzɛ	"dent"
kɛlɔ́hɛ	kɛlɔ́zɛ	"serpent"
temhɛ	temezɛ	"ongle"
kásáhɛ	káázɛ	"feuille"

b.

Mba : -K / -ze

sg	pl	
tɛ	tɛzɛ	"dent"
kyá	kyázé	"serpent"
teme	temeze	"ongle"
kásá	kálázé	"feuilles"

2.2.5. Classes 7/2

a.

Ndúngá: -gɛ/-yɛ

sg	pl	
ngbáɛ	ngbéyɛ	"poitrine"
kungúɛ	kungúyɛ	"esp. arbre"
jígbeɛ	jígbeyɛ	"ainé"
wbɔ́ngɔ́ɛ	wbɔ́ngoyɛ	"esclave"

b.

Mba : -gɛ/ -Y

sg	pl	
kómbage	kómbɛ(kómba-Y)	"esclave"
jɔ́mbɔ́ge	jɔ́mbɛ(jɔ́mbɔ́-Y)	"oreille"
kópiɛ	kópi(kópi-Y)	"pagaie"
láɓɛge	láɓɛ(láɓɛ-Y)	"main"

2.2.6 Classes 7/6

a.

Ndúngá: -gɛ/-zɛ

sg	pl	
kavogɛ	kavozɛ	"chenille"
njangáɛ	njangázɛ	"esp.chenille"
hólólóɛ	hólólózɛ	"tique"
mandúngugɛ	mandúnguzɛ	"chique"

b.

Mba : -ge/-ze

sg	pl	
kabogɛ	kabozɛ	"chenille"
kábágé	kábázé	"termite"
adyángúgɛ	adyángúzɛ	"chique"
njagɛ	njazɛ	"esp.chenille"

2.2.7 Classes 7n/6

a.

Ndúngá : -ngɛ/-zɛ

sg	pl	
nungɛ	nuzɛ	"oiseau"
ngɔngɛ	ngɔzɛ	"poule"
nɔngɛ	nɔzɛ	"animal"
húwɔngɛ	húwɔzɛ	"abeille"

b.

Mba : -ẽ/-ze

sg	pl	
nuẽ	nuze	"oiseau"
ngɔẽ	ngɔze	"poule"
nɔẽ	nɔze	"animal"
koẽ	koze	"fourmi rouge"

### 2.2.8 Classes 7n/2

L'appariement de classes 7n/2 n'est attesté que dans la langue ndúngá comme le montrent les exemples suivants:

sg	pl	
tengɛ	teyɛ	"nid"
ndengɛ	ndeyɛ	"miel"
ndóángɛ	ndoɛyɛ	"homme, per-
ngangɛ	ngɛyɛ	"piste d'homme"
		animaux"

### 2.2.9 Redoublement thématique

Certains noms redoublent leur thème au pluriel. Ce phénomène est attesté dans la langue mba à l'intérieur de la presque majorité de noms à thèmes monosyllabiques dont le pluriel appartient à la classe 2. Le ton du thème peut se modifier. Exemples:

sg	pl		
ngbage	ngbángbɛ	(ngba-ngba-Y)	"poitrine"
dé	déde	(dé-dé-Y)	"ruisseau"
go	goge	(go-go-Y)	"bataille"
doge	dóde	(do-dó-Y)	"siège en bois"
gboge	gbógbɛ	(gbó-gbó-Y)	"racine"

### 2.2.10 Classe 8

La classe 8 comporte l'affixe nominal -mɛ en ndúngá et -me en mba. Elle n'a pas de pluriel et contient généralement les noms désignant les liquides ou les objets assimilés à des liquides. Exemples:

ndúngá	mba	
kamɛ	káme	"lait"
ngómɛ	ngomé	"eau"
dílámɛ	?yúme	"urine"

tOme	tOme	"sel"
mbéme	mbeme	"cendres"
ngúme	ngumé	"fumée"

On y rencontre aussi des noms abstraits.

ndúnga	mba
--------	-----

---

ngwéme	ngwéme	"chagrin"
béevome	bíééome	"fatigue"

On remarquera que nous considérons le suffixe -me ou -éme comme appartenant à la classe du singulier. Par contre le Père De Boeck dans sa Grammaire du mondunga, p. 14, regroupe le suffixe -me parmi les suffixes nominaux du pluriel. Cette dernière interprétation tend à rapprocher l'affixe -me du préfixe bantu ma- de classe 6 exprimant le pluriel.

. . .

#### NOTES

1. Beaucoup de villages se sont fragmentés pour former d'autres villages portant le même nom et occupant parfois des positions géographiques éloignées. C'est ainsi qu'on rencontre aujourd'hui: Humé I (sur la route de Banalia)  
Humé II et Humé III (le long de la rivière Lindi)  
Adilé I (aux environs du pont Lindi)  
Adilé II (vers Kapalata)  
Sule I et Sule II (sur la route de Banalia)
2. Nous nous conformons ici à la division de GREENBERG qui utilise le nom Congo devenu désormais Zaire. C'est ainsi qu'on dira aujourd'hui: "Niger-Zaire, Zaire-Kordofan"
3. La numérotation des classes présentée ici n'a rien de commun avec le système de classes

résultant des recherches comparatives bantu. Elle se fonde essentiellement sur la répartition proposée à Tervuren par BOKULA dans : Formes nominales et pronominales en mba, dans Africana Linguistica V, M.R.A.C., Tervuren 1971. Signalons qu'aucun autre système de numérotation n'a été proposé jusqu'ici.

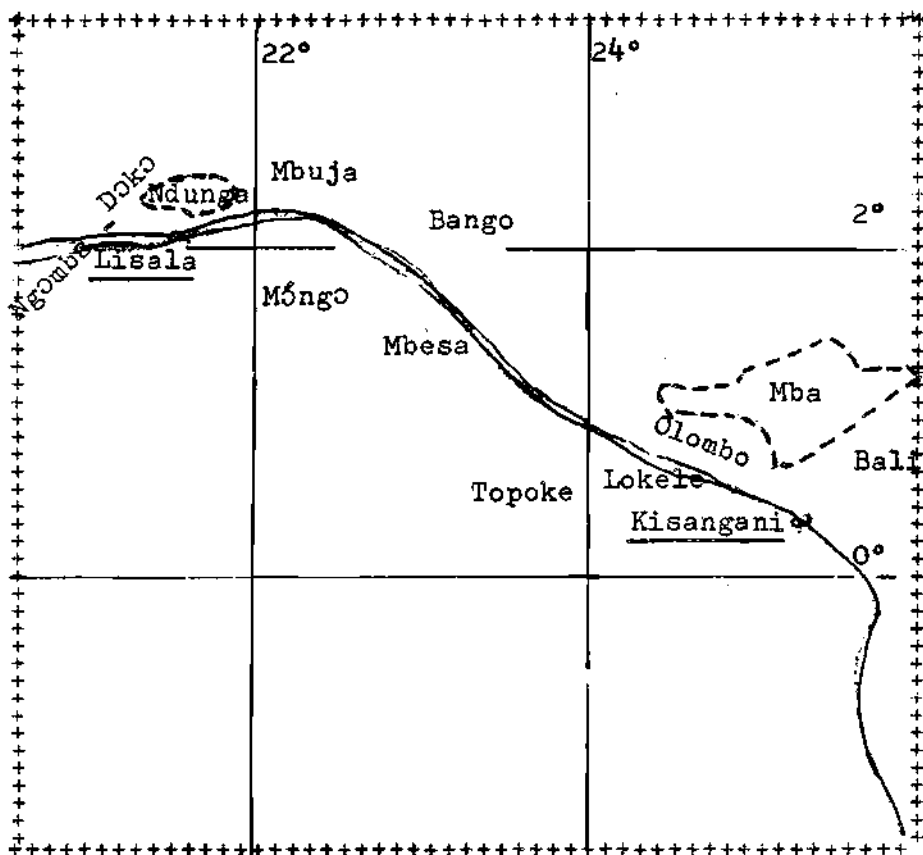
#### BIBLIOGRAPHIE

- BOKULA F.X., Formes nominales et pronominales en mba, dans: Africana Linguistica V, p.41-77 (M.R.A.C., Annales in 8°, Sciences Humaines n° 72) Tervuren 1971.
- CARRINGTON J.F., Esquisse de la langue mba "Kimanga" dans Kongo Overzee 15(1949) 90-107
- DE BOECK L., Grammaire du mondunga, I.R.C.B., Bruxelles 1952

Dr BOKULA MOISO  
Professeur à l'  
Université de  
KISANGANI - ZAIRE

NDUNGA et MBA

+++++



d'après la Carte Linguistique de G. Van Bulck  
Atlas général du Congo n° 522, Bruxelles 1954  
Echelle: 1/5.000.000  
1 cm = 50 km

## DU RITE TRADITIONNEL A L'EPOPEE MODERNE

### Une lecture de Muzang de Mwamb'a Musas Mangol

Muzang (1), poème dramatique en six tableaux, est du Zaïrois Mwamb'a Musas (° 1947), dont la notoriété en tant que poète, conteur et dramaturge n'est plus à démontrer sur l'échiquier national. En effet, outre quelques oeuvres comme La Marche du soleil (1974) et Mwenz et autres contes (1981), l'auteur s'est fait remarquer par sa participation active à l'Union des Ecrivains Zaïrois dont il est actuellement le président.

Sur la pièce qui retient notre attention aujourd'hui, le poids de la tradition orale a été souligné et il s'impose. L'ambition de ce propos est donc des plus modestes. Nous voulons simplement, par une lecture approfondie, donner "un peu plus qu'une idée" sur un texte qui, jusqu'à ce jour, ne semble avoir sérieusement intéressé que les journalistes. Profiter également de l'avantage que nous avons de connaître le contexte original pour montrer à une certaine opinion en passe de s'enraciner, qui ne veut voir dans le poème qu'un document écrit d'un rite traditionnel, comment la source n'a servi que de tremplin pour un dis-

cours personnel sur un problème de l'heure, celui de la libération et la construction nationales.

L'histoire même de la pièce nous en dit déjà long sur l'intention de l'auteur : le peuple Mbal qui grougait sous le joug de l'envahisseur blanc, implore le secours de ses ancêtres. Sur le conseil de l'Esprit du Vent, un fils du pays "sain de corps et d'esprit", est sacrifié et mandaté dans l'au-delà avec mission d'aller et de revenir. Les mânes des ancêtres lui signifient leur volonté et lui recommandent de reprendre le culte oublié de Letel-a-Letel, le Dieu Pourvoyeur. Ce dernier, de nouveau concilié, investit Muzang au trône de ses ancêtres et le nantit du pouvoir de chasser le colonisateur. L'ennemi est de taille, mais le héros a la faveur de toutes les puissances supérieures. La victoire est inéluctable. Et c'est dans la liesse générale que le peuple traduit sa reconnaissance au libérateur.

Le personnage central est donc Muzang, autour duquel gravitent tour à tour Tchimumung (l'épervier, l'incarnation du mal), Cishang-a-hemb (l'initiateur), Kayumbi (le griot), le peuple, la Voix de l'Esprit du Vent, les ancêtres et Letel-a-Letel, le Dieu Tout-Puissant.

Comme l'annonce le prologue de la pièce, le spectacle est tiré du rite kanyok d'invocation des ancêtres-force vitale. Effectivement, dans cette société, pour conjurer un mal qui s'abattait sur la communauté, le conseil des anciens déléguait un homme parmi les plus irréprochables. Au rythme des tam-tams, l'élu entrait en transe, mourait pendant un temps, prenait contact avec les ancêtres qui lui communiquaient les remèdes pour sortir le peuple de l'impasse.

Dans quelle mesure l'auteur reste-t-il fidèle à cette source ? La lecture du rite actualisé nous révèle qu'il garde plutôt une lucide distance à l'égard du modèle. Illustrons ce constat par l'examen de l'organisation spatio-temporelle avant de tirer les conséquences susceptibles de nous éclairer sur l'intention créatrice du poète.

## 1. ORGANISATION SPATIALE

Le rite initial, nous venons de le dire, est une vieille pratique de la chefferie kanyok, une tribu du Zaïre, habi-



tant la zone de Mwene-Ditu au Kasai Oriental. L'espace originel est donc cette société restreinte. Le rituel d'élection et d'immolation se passait presque exclusivement dans les lieux sacrés, inaccessibles aux profanes. Chaque village et même chaque clan pouvait en posséder. Il s'agissait généralement d'une forêt, d'une partie d'un cours d'eau ou d'un étang, un lieu apparemment semblable à tout autre mais que la croyance populaire considérait comme le sanctuaire des ancêtres. Désignés par un locatif mu ou ha, joint à un nom évoquant éventuellement le souvenir d'un ancêtre, ces lieux constituaient pour ainsi dire la charnière entre le monde des vivants et le royaume des ancêtres.

Voilà le point de départ de l'oeuvre. A vrai dire, ces données n'ont qu'un intérêt secondaire. Et s'il est évident qu'elles sont largement représentées dans le drame, il ne reste pas moins vrai qu'elles sont essentiellement artistiques et littéraires. Car, comme le dit Drouzy, "une histoire d'adultère peut aussi bien servir de sujet à une comédie de boulevard qu'à une tragédie de Sophocle. Dans le domaine de l'art, le sujet n'est rien, tout est dans la manière de le traiter" (2).

L'action globale présentée dans cette oeuvre demeure principalement humaine. C'est un problème des vivants qui y est posé. Il s'avère normal que la scène se joue sur terre. L'univers humain constitue donc le cadre dominant de la pièce. Un peu au dessus de cet environnement se situent les lieux sacrés. Ils sont quatre. C'est mu-Malund, mu-Makidy-ma-Kabanz, le croisement des routes Tchoy et Lubanz, et mu-Tchey, la forêt où se fait le culte de Letel-a-Letel. Ces lieux à leur tour sont la porte ouverte sur mu-kalunga-hemb, le royaume kaolin des ancêtres. Trois piliers entre lesquels oscille constamment l'action. Le spectacle de l'esclavage est vécu dans le monde ordinaire, le culte de Letel-a-Letel est rendu dans la forêt sacrée, la Voix de l'Esprit du Vent nous parvient du domaine extra-terrestre. Pour sauver l'en-deça plongé dans la détresse, Mizang doit effectuer un itinéraire d'aller et de retour dans l'au-delà. On se croirait dans un conte Merveilleux !

Dans l'univers humain, un détail s'introduit. C'est qu'il s'agit de l'Afrique et plus précisément de la République du Zaïre. La liste des tribus énumérées en témoigne

largement. Bien plus, les noms de personnes (Ket, Kahemb, Ilung, ...) ainsi que ceux de villages (Mulund, Miseng, Lubunz, ...) nous renvoient sans équivoque au pays initial Kanyok.

Mais si, sur le plan documentaire, nombreux détails peuvent être vérifiés, ils sont pourtant perçus avec un romantisme où nostalgie et fiction se taillent une part égale. Le groupe Mbal sur lequel règne Mizang exerce son hégémonie sur des peuples qui n'ont aucune contiguité géographique avec les Kanyok réels. C'est le cas notamment des Garenganze du Haut-Shaba, des Bushong du Kasai Occidental, des Teke et des Bambala du Bandundu. Autre signe, les Bulaang, les Hong et les Lool qui sont également sujets de Mizang n'existent que dans l'imagination de l'auteur (3). Celui-ci ne s'arrête d'ailleurs pas là, il pousse sa liberté jusqu'à considérer le monde entier comme cadre de son drame. Les quatre points cardinaux auxquels il fait allusion à plusieurs reprises ne sont pas mentionnés de façon aléatoire. Il a certainement voulu universaliser le problème.

La suppression du cadre global Kanyok, sa substitution par le peuple imaginaire Mbal et l'idéalisation des détails spatiaux relatifs au contexte original sont des éléments qui confèrent un cachet spécial au rite actualisé.

## 2. ORGANISATION TEMPORELLE

Par organisation temporelle, nous entendons la façon dont l'auteur arrange le moment et la durée du drame. Mais avant de nous livrer à cette analyse, voyons d'abord quels sont les éléments de ce temps dans le rite initial.

Tel que vécu par les Kanyok, ce rite avait toute sa portée avant la période coloniale, à l'époque où les coutumes, préservées du contact étranger, ne souffraient encore d'aucun discrédit.

Dès que le mal était constaté et que l'office était jugé nécessaire, on procédait à l'invocation des ancêtres-force vitale. Le temps des cérémonies variait selon les circonstances. Les meilleurs moments pour le rituel

étaient cependant les premières heures de la matinée, le soir ou la nuit, instants propices où les esprits sont censés se mêler aux vivants et, dans tous les cas, moments calmes se prêtant à une communication facile avec les ancêtres. Le séjour du sacrifié au pays des morts était aussi élastique. Il pouvait s'étendre de quelques heures à plusieurs jours. Le tout dépendait de l'intervention de l'au-delà. C'est la part des données initiales. Si nous passons au rite actualisé, le premier détail qui frappe notre attention est que l'auteur situe les événements à l'époque coloniale, peu avant l'indépendance du territoire. Le drame commence à un moment précis de l'histoire Mbal. C'est un peuple en détresse qui nous est présenté. Dans ce "vaste pays" où l'on n'entend plus que les hullulements sinistres des hiboux, les êtres et les choses sont projetés dans leur immobilité, pour ne pas dire dans leur décomposition.

"Pourris, pourris les enfants, pourries les cases, pourrie la moisson, pourrie, pourrie, toute la génération est pourrie - disent les ancêtres" (p. 25).

Entre le début de l'enchantement et l'invocation des ancêtres, le temps s'est arrêté. Le présent statique que le poète utilise en produit l'effet. Néanmoins, ce temps doit paraître long, assez long pour que toute une génération se mette à pourrir.

Le moment où l'initiateur procède à l'invocation n'est pas mentionné. En revanche, nous savons que le sacrifice de Muzang a lieu "le soleil pendant", c'est-à-dire le soir tel que cela se déduit du texte. Sa résurrection dure seulement une nuit et non trois jours et trois nuits comme le conclut le Citoyen Kabatantshi Mulamba (4). Deux indices que nous soulignons dans ces passages nous permettent de statuer sur le cas :

- "Que le présent messager rencontre chacun de vous et reçoive ses conseils  
Et que demain, il nous revienne blanc message à ses lèvres " (p. 29)

- "Pas un seul homme ici présent n'a vu le sommeil depuis le crépuscule  
Pas un seul ne t'a quitté un seul instant" (p. 31).

Si, nous basant sur le deuxième indice, nous prenons "demain" dans le sens du "jour suivant immédiatement celui où l'on parle" et non dans celui d' "un avenir plus ou moins proche" (5), nous pouvons établir que Mizang meurt le soir et se réveille le lendemain. Un jour après ce grand événement a lieu son investiture, précédée du culte de Letel-a-Letel. Le moment de ce culte nous est bien connu : c'est le soir.

"Demain déjà, quand à l'horizon disparaîtra la lune treizième  
Nous irons mu-Tchey" (p. 32).

Mais entre l'investiture et les préparatifs de la guerre contre Tchimuung, il y a de nouveau cassure dans le temps. Il nous semble que plusieurs années se soient écoulées entre ces deux pôles, sans quoi la prière de l'initiateur ne se ferait pas sous forme de réminiscence.

"Un soir, quand mourût la lune treizième, nous nous  
rendîmes mu-Tchey" (p. 50).

La bataille contre Tchimuung est livrée le lendemain de cette invocation, mais la durée de la guerre et de la fête qui couronne la victoire de Mizang, se noie de nouveau dans l'imprécision. Cette dernière, intervenant au début, au milieu et à la fin de la pièce, donne une allure subjective au poème. L'affrontement avec Tchimuung, par exemple, peut être agrégé ou dilaté dans la conscience du lecteur selon qu'il considère le statut spécial de Mizang ou la perfection de l'armement de Tchimuung. Mais la dilatation du temps et la distension de l'espace sont liées à d'autres aspects que nous comptons dégager à présent.

### 3. FONCTION DE L'ECART ARTISTIQUE

Pour peu qu'on se mette à décomposer la structure de la pièce, on découvre la technique de l'auteur. Celui-ci, on vient de le remarquer, joue systématiquement sur deux registres, le réel et l'imaginaire, les deux étant tellement imbriqués que le premier facilite la crédibilité du deuxième. Dans le réel s'inscrivent les données vérifiables du contexte Kanyok et dans l'imaginaire réside l'intervention artistique qui colore l'oeuvre de deux dimensions

essentielles : la dimension mythique et la dimension épique.

## LE MYTHIQUE

Sur le plan horizontal, la portée mythique se situe dans la définition même de Muzang en tant que rite, c'est-à-dire en tant que répétition d'un scénario exemplaire ins-tauré à une époque plus ou moins éloignée et dont la visée est de transformer le chaos en cosmos, en vue de rendre possible une existence humaine (6).

"Vous avez dessein de méditer les temps anciens :  
On sacrifiait un homme sain de corps et d'esprit

-----  
Pour redonner la vie aux êtres en perdition" (p. 26).

Vue sous cet angle, l'oeuvre de reconstruction entreprise par le personnage central peut être assimilée à l'acte cosmogonique de la création, à l'actualisation de l'inst-ant primordial, une redistribution de la réalité con-cré-tisée par la prospérité retrouvée du peuple Mbal.

"Ainsi sont venus les mabanz qui ont engendré les mascol  
Et les mascol ont engendré les makeny

-----  
Le grand fleuve s'est divisé en plusieurs bras où  
boivent les poules du Nord, du Sud, de l'Est et de  
l'Ouest" (p. 57) (7).

Sur le plan vertical, on peut également superposer une gamme de symboles dont le caractère commun est d'appar-t-enir au mythe paradigmatique de la régénération.

La mort-résurrection de Muzang, par exemple, peut être sans difficulté homologuée au thème fort connu de la descente aux enfers. Nous savons que ce thème est uni-versel. Que le Citoyen Withakenge nous permette donc de ne pas le rattacher nécessairement au mythe judéo-chré-tien du Messie (8). Dans cette mort, il convient en effet de voir une initiation héroïque et mystique qui permette au futur roi de découvrir une dimension du réel qui échappe aux profanes, en même temps que la résurrection connote un changement de personnalité : on meurt à l'exis-tence humaine ordinaire pour naître à la condition

supérieure des esprits.

Quand on saisit l'importance de ce phénomène, on comprend du même coup pourquoi Muzang est haussé au rang divin. Non seulement il est roi par la volonté céleste, mais aussi il est lui-même Mawaj, c'est-à-dire Dieu, pour avoir bravé l'épreuve de la mort et acquis la connaissance suprême. C'est d'ailleurs à cette seule condition qu'il peut accomplir des exploits que jamais autre roi n'a réussi avant lui et qu'il peut enfin imprimer une orientation décisive au peuple dont il incarne désormais le destin. Voilà également pourquoi le tam-tam acquiert une valeur focale dans le premier tableau. Facteur de ralliement et de prise de conscience, cet instrument joue aussi un rôle commutateur et phatique. C'est lui qui déclenche la transe qui sépare le corps de l'esprit et maintient le contact avec ce dernier dans le monde des ancêtres.

"Ancêtres généreux, Illustres prédécesseurs, Gardiens du trône, Esprits du vent

Je vous salue au nom de tous les hommes rassemblés autour du tam-tam" (p. 32).

De même, le culte de Letel-a-Letel, en plus de la couleur incantatoire qu'on peut hâtivement lui attribuer, doit être intégré dans le processus général figurant la mutation du peuple Mbal.

Ce culte se déroule au terme de "la lune treizième" et se situe ainsi à un moment important du calendrier traditionnel. Le chiffre "treize", dans le cas présent, loin de trahir un emprunt à la magie occidentale comme le dit encore le Citoyen Withakenge dans l'introduction à la pièce, garde toute son authenticité dans la mesure où il marque la fin du cycle saisonnier, basé sur les lunaisons, et le début d'une nouvelle période. Le choix de cette date n'est pas gratuit quand on reconnaît que c'est à ces instants cruciaux que, pour conjurer l'ancien temps considéré comme vicié, on invoque les divinités de la fécondité, de l'opulence et de la plénitude. "Les forces maléfiques neutralisées, la terre deviendra fertile, les moissons seront abondantes, les femmes et les animaux féconds" (9).

Le culte de Letel-a-Letel lève le voile de malédiction de l'ancien temps et permet au peuple Mbal de poser en termes

nouveaux les piliers de la vie future : ban, maluy, yiniam (10) : manger, boire et procréer, expression visible de la prospérité, matérialisée par l'explosion des chenilles et des termites comestibles.

Le symbolisme du renouvellement se retrouve enfin dans la fête qui clôture les hauts faits de Mizang. Loin d'être un simple geste de gratitude d'un peuple envers son libérateur, cette fête simule l'abolition du chaos antérieur, dans le sens où l'agitation collective permet de dissoudre la concentration quotidienne et d'invoquer le temps de la licence créatrice qui précède et engendre l'ordre (11).

C'est dans ce sens, croyons-nous, qu'il convient d'interpréter l'enthousiasme oratoire qui accompagne les louanges des jeunes gens et le chant final du griot. Si le motif sexuel y revient comme un leitmotiv, c'est parce que ces personnages miment la perpétuation, dans toute son acception dynamique, en même temps qu'ils veulent briser les tabous, bouleverser l'ordre ancien et marquer d'une façon solennelle le nouvel ordre conquis. Une caractéristique essentielle des périodes transitoires.

"Toi envié par les femmes aux sexes de miroir  
aux sexes de serpent  
aux sexes de lune  
aux sexes de soleil" (p. 63).

A ce niveau stylistique, puisque nous y sommes, la fonction mythique est également assumée par la répétition des chiffres sacrés (trois, sept, treize), par l'invocation périodique et quasi obsessionnelle des ancêtres qui confère une allure liturgique au poème et par l'emploi des temps verbaux propres à créer la distorsion du rythme quotidien.

Nous avons déjà vu comment le poète utilise le présent statique pour nous livrer le tableau figé de la misère Mbal. Nous avons remarqué que ce présent a pour effet d'estomper la chronologie, à telle enseigne qu'il nous est impossible de deviner à quel moment commence l'asservissement de ce peuple ni combien de temps il dure.

Le bruitage de même ordre s'accomplit par l'usage régulier de l'imparfait et du passé simple. Dans ce labyrinthe, la conscience du lecteur se trouve déconnectée

-au sens électrique comme le dit Wallis (12)- et se perd dans une course sans nom qui n'est même plus liée au rythme des saisons et où tout se dilue et se retrouve dans la seule mémoire collective.

"C'était au siècle d'ivresse et d'amour

A ce lieu sacré sont venus les hommes ivres de vin de palme et les femmes ivres d'énigmes

Ils s'étaient rassemblés autour de Bukas-a-Ilung avec mitev, tuhumbw et midimb (13)

Vous les avez entendus clamer l'absence des pluies

Vous les avez écoutés avec l'oreille bien grande

Et l'année débuta belle avec des pluies fécondes" (p.38)

Dans cette prière de Muzang adressée à Letel-a-Letel, on peut noter au passage le ton des Vents de Saint-John Perse, notamment dans l'évocation du siècle mythique et dans les motifs d'ivresse et d'amour, autres éléments catalyseurs de l'action que le poète marie heureusement avec l'image légendaire de Bukas-a-Ilung, un chef historique Karyok.

Du même coup, le poème bascule sur un autre plan où il acquiert sa deuxième dimension : l'allure épique.

## L'EPIQUE

Si le mythique se trouve dans la suppression du temps et le retour au passé, l'épique, lui, réside dans la référence au présent et l'agrandissement du réel.

Il suffit de se rapporter aux analyses de De Rop et de Lilyan Kesteloot pour se rendre compte que Muzang à l'instar de Chaka, Lianja, Soundjata (14), L'Iliade et L'Odyssée... remplit les conditions essentielles d'une épopée : l'idéalisation de la réalité, l'aventure héroïque, l'entreprise merveilleuse et l'implication d'une vaste communauté sociale (15).

L'idéalisation s'effectue au premier chef autour du grossissement de l'espace original. Nous avons vu comment le poète a supprimé le pays Karyok initial, circonscrit entre latitude et longitude, pour le remplacer par les peuples Mbal, Hong et Lool de son imagination. En y ajoutant les Garenganze, les Teke, les Bambala et les



Batwa, le poète nous offre là un cadre indéfini, susceptible de se dilater à tout instant pour devenir immense.

Ainsi, comme par une sorte de ricochet, le sujet développé dans l'oeuvre engage une vaste communauté humaine. C'est du destin de tout un peuple qu'il s'agit. Et dans ce rite, ce n'est plus la société restreinte Kanyok qui se sent concernée mais tout le Zaïre, toute l'Afrique, tous les peuples opprimés de la terre.

De même que la collectivité concernée est élargie, l'action du scénario originel est magnifiée. Aux petites calamités du rituel initial se substitue un mal universel, la colonisation ou, réduite à sa plus simple expression, la domination de l'homme par l'homme.

L'intrusion de Tchimuung en pays Mbal est un acte contre nature. Elle perturbe l'ordre des choses. C'est parce qu'elle s'oppose aux normes de la création qu'elle provoque la série comme des catastrophes cosmiques.

"C'est que l'ordre naturel continue l'ordre social et le réfléchit. Tous deux sont liés, ce qui trouble l'un dérange l'autre"(16).

"Et voilà que le sud a rougi  
Que le vin a séché dans les palmiers  
Que la moisson se fit rare  
Que le sommeil fut absent  
Que le lion, le buffle, le léopard, le serpent et le  
crocodile s'attaquèrent aux hommes

-----  
Que le vent sept fois une lune a détruit vos cases"  
(p. 409).

C'est donc parce que l'envahisseur vient troubler l'équilibre cosmique qu'il est assimilé à l'épervier, au vautour et aux milel, les criquets migrants, tous conçus ici dans leur appétit rapace et dévastateur.

Aux grands maux, des grands remèdes, dit-on. Mizang, -l'homme ou le rite c'est tout un- est la barrière toute désignée pour contrer le désordre, "comme les digues les inondations".

Mizang, le héros du drame, est le flambeau du peuple Mbal. Il en est à la fois l'âme et le conducteur. Elu prédestiné,

il est le seul homme du peuple qui soit resté "sain de corps et d'esprit", le seul par conséquent à pouvoir entrer en transe lorsque crépitent les tam-tams. Elevé au rang des dieux, il peut se changer en hibou quand il le veut et commander aux guêpes et aux abeilles. Alliant la noblesse spirituelle aux plus hautes qualités morales, il sait que la recherche de l'honneur et de la gloire n'est pas précisément la satisfaction de la vanité personnelle, mais constitue un devoir sacré envers les ancêtres et la postérité (17).

Ce qui le rend encore plus attachant à nos yeux, à l'encontre des Chaka et autres Samory, c'est son sens de respect des vies humaines. Toute sa campagne d'unification se termine dans le contentement général et sans le moindre écoulement de sang. C'est ce qui fait, à l'instar du Lianja, que cette épopée soit moins un récit des hauts faits qu'une apologie de la lignée (18).

X

X

X

Mais reprenons pied sur le réel et faisons le point du chemin parcouru. Le rite qui a servi de prétexte à cette pièce est une ancienne pratique de la société Kanyok. A l'époque où nous parlons, il est déjà presque entièrement tombé dans l'oubli. Qu'on n'aille donc pas croire que Muzang est une épopée populaire léguée comme telle par la mémoire collective. A la question de savoir dans quelle catégorie pouvait se ranger son oeuvre, l'auteur a répondu, nous citons : "Muzang, comme j'ai eu souvent l'occasion de le dire, est un poème d'évocation rituelle élaborée à la façon d'une épopée. C'est son attrait émouvant et l'engagement sans faille des personnages dont la vision de l'humanité et de la société obéit à la pulsation sociale, à la pulsation historique, bref, au drame, qui en font une oeuvre théâtrale" (15).

A quel niveau se situe le passage à l'épopée ? Nous croyons être parvenu à le démontrer. Si chez les Kanyok, le rôle de Muzang s'arrêtait en principe avec la fin des calamités, celui que lui octroie l'auteur va plus loin,

Roi, demi-dieu, il est un héros civilisateur, fondateur de cité. C'est dans ce sens que Mwamb'a Musas fait figure d'un poseur de nouveau mythe. Mythe personnel si on considère le héros comme le sosie du poète lui-même. En effet, pour qui connaît ce dernier, les ancêtres de Mizang (Mwamb Mangol, Musas Muleb, Sekel Mambay, ...) ainsi que les villages sur lesquels il règne (Tchombo, Kayind, Makidy-ma-Kabanz, ...) sont liés de très près à son histoire personnelle. Faut-il comprendre à cela que, par l'art qu'il exerce et la mission qu'il s'arroge dans la société, le poète veut jouer sa propre immortalité ? La cause nous semble soutenable.

Mythe africain dans la mesure où l'oeuvre évoque l'histoire du continent : l'avènement colonial et les indépendances. L'auteur exalte dans ce cadre la dynamique d'un peuple et les qualités d'un bon conducteur d'hommes.

Mythe universel enfin dans la mesure où le drame pose un problème existentiel, au sens étymologique de ex-sistere, "continuer d'être debout dans le temps et dans l'espace". Etre debout, voilà enfin le mot que l'auteur symbolise si bien par l'image de l'arbre. Enracinement. Immortalité. Présent. Passé. Avenir. Autant de cordes qui font l'harmonie de ce poème

+ = + = + = + = + = + = + =

#### NOTES

- (1) Mizang. L'Investi par Letel-a-Letel le Tout-Puissant de la mission sacrée de conduire les hommes, Kinshasa, Ngongi, 1976, texte, présentation, illustrations et témoignages, 78 p. (Coll. Théâtre du Zaïre).
- (2) Maurice DROUZY, "Gertrud", in Etudes, Février 1965, p. 222.

- (3) Nous savons qu'il existe au Shaba une ethnie dite des Baluba Shankadi, couramment appelée Baluba ba Lolo (voir CRINE-MAVAR, "Histoire traditionnelle du Shaba", in Cultures au Zaïre et en Afrique, O.N.R.D., n° 1, 1973, p. 16-108). Mais nous ne trouvons dans cette oeuvre aucun indice qui renvoie à l'ethnie précitée. Surtout si nous considérons qu'un des rois du peuple Mbal s'appelle Yay'a Lool, un nom sorti aussi tout droit de l'imagination de l'auteur.
- (4) Témoignages et critiques, in Muzang, p. 71.
- (5) Voir Paul ROBERT, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Paris, S.N.L., 1978.
- (6) Mircea ELIADE, Mythes, rêves et mystères, p. 16.
- (7) Mascol et mabanz : en kanyok : sortes de chenilles. Makeny : sorte de termites rouges comestibles.
- (8) WITHAKENGE Walukumbu-Bene, Introduction à Muzang, p. 10.
- (9) Mircea ELIADE, op. cit., p. 90.
- (10) Voir Muzang, p. 35. Littéralement : enfants, vin, viande.
- (11) Roger CAILLOIS, L'Homme et le sacré, p. 26.
- (12) Robert WALLIS, Le Temps. Quatrième dimension de l'esprit. Etude de la fonction temporelle de l'homme du point de vue physique, biologique et métaphysique, p. 54.
- (13) Mitov, tuhumbw et midimb : en kanyok : sortes d'instruments de musique.
- (14) Signalons par ailleurs que Muzang emprunte quelques scènes à Soundjata et à La Chronique royale kuba, notamment dans l'échange des injures entre Muzang et Tchimuung avant l'affrontement et dans le bilan tracé par Muzang à la fin de la croisade. Cela dit, notre intention n'est pas de minimiser ici l'originalité de la pièce. Comme le dit Béatrice Didier de Gérard de Nerval, notre auteur "n'est pas lecteur à s'enfermer dans une chambre et à s'y cloîtrer".

- (15) Voir I. KESTELOOT, L'Épopée traditionnelle, 1971,  
et A. DE ROP, Lianja, L'Épopée des Mongo, 1964.
- (16) Roger CAILLOIS, op. cit., p. 26.
- (17) A. DE ROP, op. cit., p. 12.
- (18) Ibidem, p. 12.
- (19) YAMAINA Mandala, Propos sur la littérature et la culture, p. 109.

= + = + = + = + = + =

## BIBLIOGRAPHIE

### CAILLOIS R.

1950 L'Homme et le Sacré, Paris, Gallimard.

### CAZENEUVE J.

1971 Sociologie du rite, Paris, P.U.F.

### DE ROP A.

1964 Lianja. L'Épopée des Mongo, Bruxelles,  
A.R.S.O.M.

### ELIADE M.

1957 Mythes, rêves et mystères, Paris, Gallimard.

1969 Le Mythe de l'éternel retour, Paris,  
Gallimard.

### KADIMA NZUJI MUKALA

1981 La littérature du Zaïre. Un parcours critique.  
dans : Zaïre-Afrique 21, p. 165-166.

KESTELOOT L.

1971 L'Épopée traditionnelle, Paris, Fernand Nathan,  
(Série : Littérature africaine).

WALLIS R.

1966 Le Temps. Quatrième dimension de l'esprit,  
Paris, Flammarion.

YAMAINA MANDALA

1979 Propos sur la littérature et la culture,  
Kinshasa, La Grue couronnée.

MUTOMBU YEMBELANG

Assistant à l' I.S.P.

MBANDAKA

## **INVENTAIRE DES ELEMENTS VOCALIQUES EN LINGOMBE (Zaire)**

Notre propos dans le présent travail est d'inventorier en lingombe les éléments vocaliques qu'on rencontre dans les formes nominales, pronominales et verbales. Il s'agit des éléments tant formels que structurels qui peuvent se dégager de l'analyse des formes susmentionnées.

La présence de ces éléments entraîne parfois une représentation spéciale des éléments constitutifs des formes grammaticales. Nous estimons ainsi qu'une étude mérite d'y être consacrée.

Le lingombe est classé parmi les langues bantou sous le signe numérique C. 41. Son aire linguistique est très vaste. En effet: " Les ngombe sont dispersés dans plusieurs zones de la Région de l'Equateur. Le principal noyau qui est plus ou moins uni, couvre en gros une partie de Businga, Budjala, Lisala dans le bassin de la Mongala; il se prolonge ensuite dans les zones de Bonganganga, Basankusu, Bolomba et Ingende, de la rive gauche du fleuve

aux bassins des rivières Lulonga et Ikelemba"(1). En plus de ce groupe important, existent d'autres fragments de Ngombé dans les zones de Kungu, de Libenge et de Bosobolo.

Le parler sur lequel porte notre étude est celui de la localité Bogbonga dans la collectivité de Boso-Djanao dont le chef-lieu qui porte le même nom est situé à environ 90 km de Lisala sur la rive gauche du fleuve Zaïre.

Nous terminons cette introduction par une présentation assez rapide du système phonologique du lingombé.

VOYELLES : i e e a o o u

SEMI-VOYELLES : y w

CONSONNES : m n ny b p d t g k gb kp  
s h j ts l

COMBINAISONS DES PHONÈMES :

- Combinaisons de nasale avec occlusive ou avec affriquée : mb nd ng ngb nj  
Il n'existe pas de combinaison de nasale avec les consonnes sourdes.
- Combinaisons de consonne avec semi-voyelle.  
Les plus évidentes sont celles réalisées avec w : mw nw bw pw tw kw gw sw  
tsw lw

Avec la semi-voyelle y, il s'agit en réalité de la voyelle i se prononçant avec un léger glissement vers "y" dans un débit rapide lorsqu'il est suivi d'une autre voyelle: /bosiya/ ou/bosya/est /bosia/  
(empêcher)

bo- : préfixe

-si- : radical

-a : finale

- Combinaisons de nasale avec occlusive et la semi-voyelle w : mbw ngw



TONS :

- Deux simples : bas ( ` ) et haut ( ´ )  
Dans l'écriture, l'absence du  
signe indiquera le ton bas.
- Deux doubles : montant ( ˇ ) et descendant ( ^ ).

Les phénomènes morphologiques seront expliqués  
là où ils se manifestent.

1. ELEMENTS VOCALIQUES DANS LES FORMES NOMINALES

CLASSES MORPHOLOGIQUES

1	mo-
1a	ɸ-
1b	ɸ-
2	bə-
2a	ɸ-
3	mo-
4	mi-
5	li-/di- (2)
6	ma-
7	e-
8	bi-
9	n-
10	n-
11	lo-
14	bo-

La plupart des préfixes nominaux (PN) sont du  
type CV (consonne voyelle). Un seul : 7 est du  
type V. L'accord adjectif cependant utilise le  
préfixe e- en classe 9

ndóngó enéne (un gros maïs)  
mbéto epélé (un beau lit)  
mbéto jípélé (de beaux lits)

L'adjectif dans ce cas ne se distingue pas seule-  
ment du nom par son fonctionnement syntaxique,  
mais aussi par les préfixes d'accord utilisés  
dans certaines classes.

## 2. ELEMENTS VOCALIQUES DANS LES FORMES PRONOMINALES

Ces éléments seront examinés à travers les formes pronominales qui les utilisent. Ces formes sont les suivantes:

- (1) Le substitutif des classes
- (2) Le possessif des classes
- (3) Le démonstratif

### PREFIXES PRONOMINAUX EN LINGOMBE (PP)

1, 1a, 1b	o-
2, 2a	ba-
3	mo-
4	mi-
5	li-/di-
6	ma-
7	e-
8	bi-
9	e-
10	ji-
11	lo-
14	bo-

Tous les PP portent un morphotonème haut, sauf: cl 1, 7 et 9 où ils ont un morphotonème bas. A l'intérieur d'une forme, ces derniers ont eux aussi un morphotonème haut. Les PN ont plutôt un morphotonème bas.

#### 2.1. Le substitutif des classes

A côté des formes monomorphéniques mbí (moi), wé (toi), fsó (nous), fnó (vous), qui servent à remplacer les noms des êtres humains à la première et à la deuxième personnes (substitutifs des personnes), il existe des formes qui se composent plutôt d'un élément vocalique °i- qui porte un morphotonème haut, d'un -PP- et d'un autre élément final de forme vocalique °-o portant un morphotonème haut.

Formule : ° f-PP-ó

Exemples: °f-bá-ó íbó báhúfí (eux ils sont revenus)

°f-dí-ó ídó (líkondó) líkpétí (elle - la banane - est mûre)

## 2.2. Le Possessif des classes

Le possessif des classes se compose d'un PP- en rapport avec le premier substantif (la chose possédée), d'un autre -PP- qui renvoie au second substantif (possesseur) et d'un élément final vocalique -ó portant un morphotonème haut.

Formule: °PP<sup>1</sup> -PP<sup>2</sup> -ó

Exemples: njea ejó ° e-jí-ó (gbíyé) (leur chemin/champs)

mako máyó ° má-é-ó (kíti) (ses pieds/chaise)

tína elé ° e-ló-ó (lósó) sa racine (riz)

## 2.3. Le démonstratif

Il s'agit d'un démonstratif de rapprochement et de celui d'éloignement.

### 2.3.1. Le démonstratif de rapprochement

Ce démonstratif comporte un élément vocalique °f et un -PP en rapport avec le substantif désignant la chose indiquée portant un morphotonème bas (schème tonal).

Formule : °f-PP

Exemples: mílémá ímí (ces coeurs-ci)

njáni íjí (ces herbes-ci)

bopélé íbu (3) (cette bonté-ci)

lósó ílú (ce riz-ci)

Il importe de signaler que le démonstratif de rapprochement rattaché à une forme verbale exprime en lingombé le relatif (sujet ou objet).

njáni íjítóí á gbiyé (les herbes qui ont  
poussé au champ)  
njáni íjikáyáké tító (les herbes que l'animal  
a l'habitude de manger)  
bopélé íbónóí (une bonté qui dépasse)

### 2.3.2. Le démonstratif d'éloignement

Le démonstratif d'éloignement en lingOmbe se compose d' l'élément vocalique °í , du -PP- et d'un autre élément vocalique final °-a portant un morphotonème opposé à celui du PP. Les PP de cl 1, 7; 9 qui ne se constituent que d'une voyelle se font plutôt suivre du thème -na à morphotonème bas.

Formule : ° í-PP-a  
          ° í-PP-na (cl 1, 7, 9)

Exemples: moto íóna (cet homme-là)  
          ngando íjía (ces villages-là)

## 3. ELEMENTS VOCALIQUES DANS LES FORMES VERBALES

Parmi les morphèmes verbaux du lingOmbe existent certaines initiales, extensions verbales et finales ayant la forme vocalique. Le tableau général des formes verbales est repris en annexe du présent travail.

### 3.1. Initiales

Elles sont les mêmes que les PP sauf en cl 1 où on a °a-. Les initiales ayant la forme vocalique sont: (1) Le substitut de la deuxième personne

(2) les substituts des classes 1, 7, 9

Le substitut de la deuxième personne au singulier et au pluriel est o-. Seul l'élément post-final -ni est capable de distinguer le singulier est le pluriel.

Les substitutifs des classes sont : a- (cl 1);  
e- (cl 7 et 9).

Exemples : abalí ° z-bal-í (il a dit)  
dua ekókí ° e-kók-í (le fleuve a séché)  
etabe ekpétí ° e-kpét-í (la banne a mûri)  
oyákíni ° o-yák-í-ni (vous avez mangé)

### 3.2. Suffixes dérivationnels

Liste des suffixes en lingOmbé.

Applicatif	°-e-
Causatif	°-ef-
Réciproque	°-an-
Réversif transitif	°-oj-
Réversif intransitif	°-o-
Neutre ou intransitif	°-e-
Statif	°-am-
Passif	°-aw-

Comme on le voit, l'applicatif, le réversif intransitif et le neutre ont en lingOmbé la forme vocalique. On notera par ailleurs que les suffixes sont toujours en harmonie tonale avec la finale.

-kin- (laisser) -kinea ° kin-e-a (laisser pour)  
- bom - (frapper) -bomea ° bom-e-a (frapper pour)  
-bákinéf ° bá-kin-é-í (ils ont laissé pour)  
- sop- (verser) -sopea ° sop-e-a (se verser)  
-dip (fermer) -dipoa ° dip-o-a (s'ouvrir)

### 3.3. FORMATIFS

Le formatif du présent actuel et du futur proche en lingOmbé est : °-a-. Il porte un morphotonème opposé à celui du PV.

Exemples : báyákaka °bá-<sup>x</sup>a-yák-ak-a (ils sont en train de manger)  
wáyaka ° o-<sup>x</sup>a-yák-a ( tu mangeras)  
áyákaka °a-<sup>x</sup>a-yak-ak-a (il est en train de manger)

L'adjonction d'une post-initiale de négation aux formes ci-dessus entraîne l'effacement du formatif.

Exemples: bátayákaka ° bá-ta-yák-ak-a (ils ne sont pas en train de manger)  
 ótayáka ° ó-ta-yák-a (tu ne mangeras pas)

### 3.4. Finales

Toutes les finales en lingombe sont vocaliques. Il faut cependant signaler que seules les voyelles non-arrondies sont attestées : -a, -i, -e. É et ɔ n'apparaissent comme finales que par harmonie vocalique avec la voyelle du radical.

Exemples: bákayáka ( s'ils mangent)  
 báyáké (qu'ils mangent)  
 boyákí ( nous avons mangé)  
 bótahóno (nous ne supporterons pas)  
 bákaseke (s'ils rient)

Dans le tableau ci-après, nous reprenons tous les éléments vocaliques en indiquant la catégorie morphématique à laquelle ils appartiennent.

Elément vocalique	catégorie morphématique	sous-catégorie morphématique
°i	-finale verbale -élément vocalique des formes pronominales	passé récent, passé d'hier et futur éloigné substitutif des classes, possessif des classes et démonstratif
°e	-PN -PP et PV -suffixe -finale verbale	cl 7 cl 7 et 9 applicatif et neutre subjonctif et présent habituel

Elément vocalique	catégorie morphématique	sous-catégorie morphématique
°ɛ	-finale par harmonie vocalique	présent actuel, passée antérieur, futur proche, conditionnel, impératif, infinitif
°a	-PV -formatif  -finale verbale -éléments vocalique des formes -pronominales	cl 1 futur proche et présent actuel comme pour °ɛ démonstratif éloigné
*u	-	-
°o	-PV  -PP -suffixe -élément vocalique des formes pronominales	substitutif de la 2e personne cl 1 reversif intransitif substitutifs et possessifs
°o	-finale verbale (par harmonie vocalique)	comme pour °ɛ et °a

Nous constatons que les éléments vocaliques ayant une plus grande distribution en lingombe sont: i, e, a, et o. Les trois autres voyelles n' apparaissent que rarement (ou jamais) avec la valeur d'un morphème.

On peut en outre se demander pourquoi en lingOmbE où les PP portent un ton haut, les PP de forme vocalique ont un ton opposé.

Le cas des éléments vocaliques qui apparaissent dans les formes pronominales mérite une attention particulière :

- (1) Substitutif des classes: ° í-PP-ó
- (2) Possesif des classes: ° PP<sup>1</sup> -PP<sup>2</sup> -ó
- (3) Démonstratif proche: ° í-PP-a  
-ná

On pourrait en effet être amené à poser °íó-compte tenu de la fréquence de ces deux voyelles - comme étant la structure morphologique de base pour toutes les formes pronominales précitées. Le type VV ne pouvant fonctionner comme tel dans la chaîne parlée, l'accord avec le substantif auquel se rapporte la forme pronominale se fait par l'insertion du PP entre les deux voyelles du thème. Ceci provoque un changement dans la structuration des éléments. Toutes les formules que nous avons découleraient donc de ce phénomène. Ainsi:

- ° PP + íó -----í-PP-ó
- ° PP<sup>1</sup> + PP<sup>2</sup> + ío --PP<sup>1</sup> -PP<sup>2</sup> -ó (la chute du °i étant justifiée par la présence d'un 2e PP)
- ° PP + íó +na ---í-PP-à (lorsque PP est du type CV)
- ° PP +íó + na ---í-PP-nà (lorsque le PP est du type V)
- ° PP +íó -----í-PP (le schème tonal provoquant ici la chute de °o)

En fait , des quelques considérations sur les éléments vocaliques en lingOmbE peuvent être le point de départ d'une étude plus étendue devant s'appliquer sur tout le domaine bantou. L'inventaire des éléments vocaliques nous a permis de nous rendre compte du rôle que ces derniers jouent dans la détermination des règles.



TABLEAU DES FORMES VERBALES EN LINGOMBE (4)

A. FORMES INDICATIVES	STRUCTURE	EXEMPLES
Présent actuel	PV- <sup>x</sup> a-R-ak <sup>~</sup> -á ↓	nâbomaka (je suis en train de frapper)
Présent habituel	PV-ka <sup>~</sup> -R-é	nakabomé (j'ai l'habitude de frapper)
Passé récent perfectif	PV-ø-R-í	nabomí (j'ai frappé)
Passé récent imperfectif	PV-ø-R-ak <sup>~</sup> -í	nabomáki (je frappais)
Passé d'hier perfectif	PV- <sup>`</sup> -H-ab <sup>~</sup> -í(5) PV- <sup>'</sup> -B-ab -í	nabúkábí (j'ai cueilli) nâbomábí (j'ai frappé)
Passé d'hier imperfectif	PV- <sup>'</sup> -H-ak <sup>~</sup> -ab -í PV- <sup>'</sup> -B-ak ab -í	nabúkákábí (je cueillais) nâbomákábí (je frappais)
Passée antérieur	PV- <sup>`</sup> -H-á PV- <sup>'</sup> -B-á	nabúká (j'avais cueilli) nâbomá (j'avais frappé)
Passé antérieur habituel	PV- <sup>`</sup> -H-ak <sup>~</sup> -á PV- <sup>'</sup> -B-ak <sup>~</sup> -á	nabúkáká (j'avais l'habitude de cueillir) nâbomáká (j'avais l'habitude de frapper)
Futur proche	PV- <sup>+</sup> a-R-á ↓	nâboma (je vais frapper)
Futur éloigné	PV-ø-R-ab <sup>~</sup> -í	nabomabí (je frapperai un jour)
Futur éloigné habituel	PV-ø-R-ak <sup>~</sup> -ab <sup>~</sup> -í	nabomakabí (j'aurais l'habitude de frapper)

B. FORMES NON-INDICATIVES	STRUCTURE	EXEMPLES
Subjonctif simple	PV- $\phi$ -R-é	nábomé (que je frappe)
Subjonctif habituel	PV- $\phi$ -R-ak-é	nábomáké (que j'aie l'habitude de frapper)
Conditionnel présent 1 <sup>e</sup> forme	PV- <sup>x</sup> ka-R-á↓	nákaboma (si je frappe)
Conditionnel présent 2 <sup>e</sup> forme	PV-mεkε-R-á↓	namεkεboma (si je frappe)
Conditionnel passé	PV-R-á ↓	náboma (si j'avais frappé)
Impératif simple	R-á	bomá (frappe)
Impératif habituel	R-á-ni	bománi (frappez)
	R-ak <sup>~</sup> -á	bomáká (aie l'habitude de frapper)
	R-ak <sup>~</sup> -á-ni	bomákáni (ayez l'habitude de frapper)
Infinitif simple	PV-R-a	boboma (frapper)
Infinitif habituel	PV-R-ak <sup>~</sup> -a	bobomaka (avoir l'habitude de frapper)

(4) Sigles et abréviations: PV= préfixe verbal; <sup>x</sup> = contraste tonal; R= radical; <sup>~</sup> = harmonie tonale; ↓ = métatonie; H= radical haut; B= radical bas.

(5) La marque verbale est ici un morphotonème flottant dont la nature est en opposition avec le radical.

NOTES

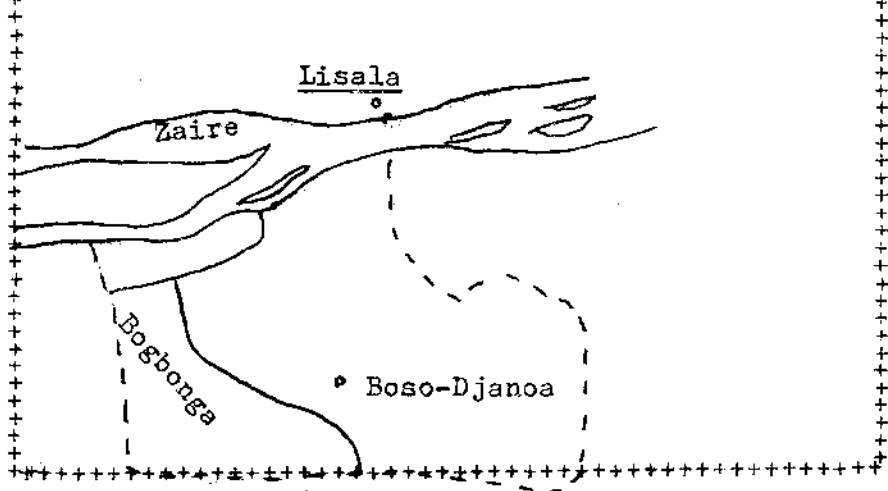
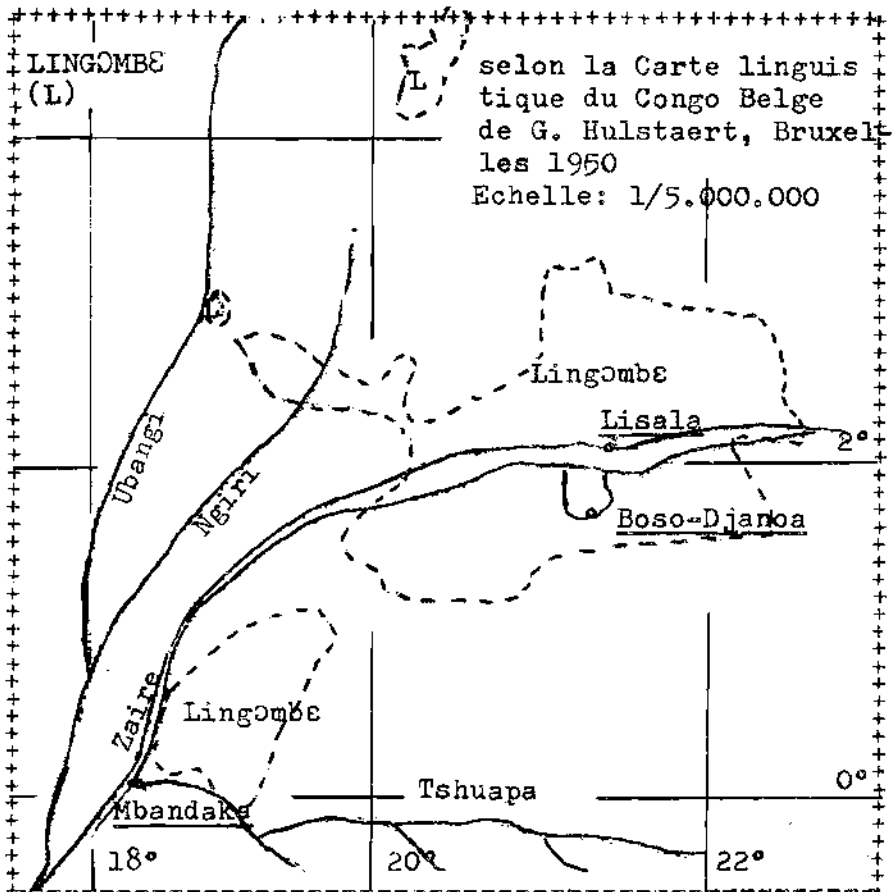
1. MUMBANZA uwa Bawele, Pour une histoire précoloniale des peuples de l'Equateur. Au delà d'une histoire ethnique, in Likundoli, série C 1(1976) 2,43-79 (p. 53).
2. Le préfixe li- apparaît devant consonne et di- devant voyelle, mais ce dernier est soumis à une règle de représentation morphologique:
  - ° di-V /dV/ Ex: ° di-ondó /dondó/(terre rouge)
  - ° di-ala /dala/(poubelle)
  - ° di-eló /déló/ (trace)
3. Pour les PP de cl 3,11 et 14, la voyelle o du PP se réalise /U/ en position finale.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

- BOKONGO-NZANGA, Esquisse phonologique du lingombe. Travail de fin de cycle, Lubumbashi 1979, 24p
- MEEUSSEN A.E., Reconstructions grammaticales du Bantou, Tervuren 1965
- MOTINGEA-MANGULU, La négation en lingombe et en français, Mémoire de licence, I.P.N. - Kinshasa, 1981, 94 p.
- MUMBANZA uwa Bawele, Pour une histoire précoloniale des peuples de l'Equateur, dans Likundoli Série C, 1(1976)2,43-79
- RUSKIN E.A. et L., Notes on the grammar of Lingombe Bongandanga 1937.
- WELE A., Quelques considérations sur les migrations des Ngombe de l'Equateur (1600-1890). Travail de fin de cycle, Lubumbashi 1977, 37 p
- VAN KESTER P., Grammaire lingombe, Mampoko, s.d. Ms.

.....

MOTINGEA - MANGULU  
Département de Français et  
linguistique Africaine  
I.S.P. - MBANDAKA -ZAIRE



## DUREE CONSONANTIQUE EN TETELA (Zaire)

Cet exposé se base sur des données fournies par Okitócúdí — Lokólá (1) et sa nièce Osáko Onówamba, parlant le dialecte de YSngé, localité Ovúngú. Ces données nous obligent à réviser la durée consonantique et tɛtɛla (C 71). A côté des consonnes brèves, il y a des consonnes longues s.str. et consonnes gémínées. Quelle est la différence ?

1. D'abord les faits. Nous ne citons que quelques exemples.

C IC		ICC	IC
òco 19/13 (toto)	petit homme	occo 3/4 ecco	poids
òccá 3/4 eèccá	poison	acco 6 (pl:)	tuber- cule
ojjí 3/4 ejjí	tsé-tsé	tto 5	
ejjá 7	durée	dijji 5/6 ajji	duvet
jjá 19/13(toyá)	feu	ojja 3/4 ejja	pays
jjá (ipr.2sg)	mets		
pójje (subj. 2 pl)			
vve 19/13(love)	petite pierre	divve 5/6 avve	dégoût
dittá 5/6 attá	graisse		dive 5/6ave pierre
ftá 5/6 (atá)	lutte		ditá 5/6 aditá noeud
tta (ipr.2sg)	dis	láyotta	atá 6(pl:ftá 5)
		dittátta 5	
		attátta 6	
diínná 5/6 aínná	furoncle	ennáánná 7	objet
		dinnáánná 8	trempe
áápi 6	urine		lopa 11/6ápa bras
áána 5/6 áána	trace		wápi 3/4 chaleur

C CS		CCS	CS
diùmyéelo 5/6 àmyeelo augmentation		dikkweelo 5/6 akkweelo arrachement	myeelé 4 (pl:) mweele 3 machette
diffwéelo 5/6 affwéelo ouverture			
ohhyó 1/2 ahhyo enfant de la soeur			
N NC		NC	
loùmbá 11/10 ùmbá 10	sagesse noix de palme	nyímbá 10 (pl:loùmbá) lombá 11/10 (ùmbá)	
loùmba 11/10	couvée	nyimba 10 (pl: loùmba)	
oùmbó 3/4 eùmbó	restes	wómbó 3/4 eómbó	museau
diùpjà 5	branche		
aùpjà 6	branches	aùpjà 6	terre
yíngá 19/13 toùngá	mille	yíngá (ipr.2sg)	gagne
oùngá 3/4 eùngá	fibre	oùngá 3/4 eùngá	remède

Presque toutes les consonnes peuvent être gémínées, aussi bien les NC que les CS. Par contre, nous n'avons pas d'exemples de NC longs, seulement NC gémínés.

## 2. Consonnes longues et consonnes géminées

Consonnes géminées sont : "des consonnes longues appartenant à deux syllabes successives"(2)  
Comparons-les plus en détail, en nous basant sur J.M.C. THOMAS, L. BOUQUIAUX, F. CLOAREC-HEISS, Initiation à la phonétique, phonétique articulatoire et phonétique distinctive, Paris P.U.F. 1976, par. 7.5-11: "La durée consonantique" (p. 89-94) (Voir aussi: par. 9.132, p.209-210).

CONSONNES GEMINEES  
(par. 7.8-9, p.92-93)

2.1. La coupe syllabique indiquée par | se situe " pendant le temps de tenue, de sorte qu'une partie de l'émission relève de la syllabe précédente: celle-ci est implosive; l'autre partie relève de la syllabe suivante: celle-là est explosive (...) on a donc une coupe syllabique centrale at-ta et c'est la seule possible. Ceci signifie donc que les géminées ne peuvent se rencontrer qu'en coupe syllabique, soit dans un polysyllabe, et jamais, à la différence des longues, dans un monosyllabe"

CONSONNES LONGUES  
(par. 7.7, p.91)

se situe avant l'émission de la consonne: "l'allongement (augmentation de la durée de tenue de l'articulation: de l'occlusion pour une occlusive, de la friction pour une fricative...) se produit toujours au sein de la même syllabe et l'articulation de la consonne longue ne diffère de celle de la brève que par la durée de sa tenue (le deuxième temps de l'articulation".



Les gémínées "sont constituées d'une double articulation" (par. 7.9, p. 92) et sont "une succession de deux consonnes brèves homorganiques" (par. 9132, p. 210, tandis que les longues sont "des articulations consonantiques simples" (par. 7.9., p.92). Dans les gémínées, "la succession étant composée de deux consonnes identiques, il est normal que l'articulation fasse l'économie des temps faibles des articulations successives. Ainsi la désocclusion de la première consonne et l'occlusion de la seconde ne sont pas réalisées: at<sup>3</sup>-ta ; ce qui aboutit à la production d'une articulation en trois temps (comme pour une articulation simple), où la durée du deuxième temps, la tenue, est augmentée (comme pour une longue), mais qui, à la différence des deux, est à la fois implosive et explosive" (par. 7.9, p.92).

## 2.2. Caractéristique tonale:

La partie implosive de la gémínée porte son ton propre, mais pas la partie explosive. Par le fait même le tonème s'impose sur la première consonne, ce qui distingue la gémínée suffisamment et nettement de la longue qui n'a pas de ton propre. Comme il ressort des exemples, il y a plusieurs possibilités de succession tonale:

	-L	-H
(L)L-	̀tta	̀jjá
( )H-	pótte	́jjá

Deux géminées peuvent se suivre dans une même forme, ou bien deux longues, ou bien une géminée suivie d'une longue :

yiúúááúú 19/13 toúúááúúáá petite quantité de nourriture	eccocco 7/8 diccocco grand poids
yiúúúúúúúú 19/13 toúúúúúúúú le fait de cacher	ennáárrá 7/8 dinnáárrá objet trempé

eddááda 7/8 didááda abcès  
lokkékke 11/4 ekkékke immensité

2.3. Groupes consonantiques : le pré-phonème est géminée ou longue, donc :

$\begin{matrix} \dot{N} & NC \\ C & CS \end{matrix}$ à dist: $\begin{matrix} \dot{n} & p \\ \dot{p} & p \end{matrix}$	$\begin{matrix} \dot{N} & NC \\ \acute{C} & CS \end{matrix}$ $\begin{matrix} \dot{n} & p \\ \acute{p} & p \end{matrix}$	longue pas attestée CCS pp (≠ CS)
--	--	---

donc pas écrire : nny ni ssh

3. Il y a des géminées qui semblent liées à certains préfixes plutôt qu'à d'autres: sur 160 exemples de géminées il y en a :

* (C) i-	15 °yi-C (cl 19)	8 °lo-C (cl 11)
	30 °do-C (cl 5)	25 °a-C (cl 6)
	6 °di-C (cl 8)	6 °e-C (cl 7)

Aussi l'impératif (2sg) de certains radicaux -CV-

#### 4. Conclusion

Notre exposé a voulu attirer l'attention sur un phénomène particulier en Tsetsela -découverte commune- qui a été confondu avec la consonne longue sans plus. Il faudra encore des recherches plus poussées pour cerner le phénomène tout entier.

NOTES

1. Nous avons vérifié systématiquement toutes les données de J. JACOBS, Tetela grammatica. I Fonetologie, Gent 1962, Hoofdstuk I. G. : "Lange Consonanten" (p. 48-60). Des 243 exemples cités 201 sont connus par Okitócúdí, soit 82,7 %; il y a ajouté 103 autres ou le plu-riel. Parmi les 146 CC données par l'auteur, il y a 121 géminées (C|C) (82,87 %) et 25 longues (|CC). C'est dire la fiabilité de l'informateur qui -en outre- s'est montré actif en attirant l'attention sur certains phénomènes importants.
2. A. MARTINET, Eléments de linguistique générale, 1970<sup>c</sup>, par 2 -37 p. 59

+ + +

JAN DAELEMAN  
en collaboration avec  
OKITÓCÚDÍ Lokólá

## LA CORRESPONDANCE DU Dr T.W. DOERPINGHAUS dans les papiers Morel

Depuis la publication de mon article "Les Conflits dans l'Equateur, entre les Trappistes et la Société Anonyme Belge (1908-1914)" (1), je suis en mesure de publier ici un complément d'information au sujet de l'affaire Isidore Bakanja (art.cit. p. 8-11). Cette information nous provient également d'archives (2).

Notre attention à l'existence de ces documents fut éveillée par le passage suivant du livre de Dörpinghaus :

"Ich bin in der Lage, Herrn Renkin einen Irrtum nachweisen zu können. Als E. Vandervelde ihm über die, von mir gegen die SAB erhobenen Anklagen in der belgischen Kammer interpellierte, da erklärte der Minister, dass die Schuldigen unnachsichtlich verfolgt werden würden, dass aber nach Mitteilungen, die ihm der Staatsanwalt während seines Aufenthaltes in Coquilhatville gemacht habe, die Falle nicht so schwer lagen, als die Anklage sie hinstelle. Nun hatte ich am 30. Juli meine Klage dem Staatsanwalt überreicht"

(3).

J'étais curieux de savoir dans quelle mesure l'affaire de Bakanja serait impliquée dans l'accusation au Parquet. Maintenant que ce document est retrouvé en deux endroits différents, nous pouvons compléter le dossier.

La plainte au Parquet de Coquilhatville (actuellement Mbandaka) se trouve dans deux dossiers d'archives. Il constitue la première annexe à la lettre écrite de Matadi le 5 septembre 1909 et dans laquelle Dörpinghaus s'explique longuement au sujet de la SAB, de la situation des agents et du sort de la population locale terrifiée par les agents des factoreries, avides qu'ils étaient de caoutchouc à n'importe quel prix. L'annexe est datée de Coquilhatville le 31 juillet 1909 et intitulée "Rapports faits au Parquet de Coquilhatville District de d'Equateur du Congo Belge par Dr W.T. Dörpinghaus, Agent Principal de la Société Anonyme Belge pour le commerce du Haut Congo".

Dans ce rapport, l'auteur dénonce divers crimes et délits (vingt cinq) qu'il impute à des agents de la SAB et qui auraient été commis de 1906 à 1909.

A deux endroits nous trouvons mentionné le cas de Bakanja et de son tortionnaire André Van Cauter :

"J'ai porté à la connaissance de la Direction par procès-verbal du 10 février de 1909 que l'agent Van Cauter avait blessé fortement le nommé Monkana. La Société forcément a congédié l'agent coupable, mais à moi on m'a écrit ensuite par la lettre 904 P.L. -annexe 3- de ne plus m'occuper de questions étrangères à mon service" (4).

Plus loin, dans l'énumération des infractions à la loi, nous lisons au numéro 22 :

"Le 6 février 1909 j'arrivais au beach de Yele avec S/S Sanford. En rentrant de la factorerie au steamer, je rencontrais le nommé Monkana qui me demanda mon secours. L'homme était dans un état terrible ; il avait des plaies de plus de 150 cm de superficie, profondes de plus qu'un centimètre, il était maigre et faible, couvert de mouches et ne pouvait marcher qu'aux mains et aux pieds, il déclarait avoir été frappé par l'agent Van Cauter au moyen d'une 'chicotte' garnie de clous pour avoir fait"

"de la propagande catholique. Je faisais appeler l'agent qui se vantait encore de son crime. Monsieur Johanssen a vu l'homme, qui 5 mois après n'était pas encore guéri"

Par rapport à tous les autres textes connus jusqu'ici au sujet du supplice d'Isidore Bakanja, le document cité ci-dessus nous donne un seul détail nouveau, à savoir que les plaies du domestique avaient "plus de 150 cm de superficie, profondes de plus qu'un centimètre". La relation qu'il donnera plus tard dans son livre sera moins explicite, il y écrit :

"Als ich zum Dampfer zurückkehrte, rief mich aus dem Walde heraus eine Stimme um Hilfe an, und es näherte sich mir ein menschliches Wesen, mit grossen, eiternden, übelriechenden Wunden bedeckt, schmutzig, von Fliegen umschwärmt, mit Hilfe zweier Stöcke, mehr kriechend als gehend" (p.83).

Il se peut que ce détail soit vraisemblable puisque tous les témoignages s'accordent que les plaies furent affreuses.

Le témoin cité, Monsieur Johanssen, ne semble pas avoir été un témoin oculaire du supplice. Ceci peut être établi à partir de l'enquête canonique de 1913 du R.P. A. De Witte. Il se peut qu'il fut un agent de Ngomb'Isongu, la factorerie où le bateau à vapeur accosta et où Bakanja reçut les premiers soins. Aucun autre document parle de lui (5).

A part donc cette information supplémentaire concernant Bakanja, le rapport détaillé destiné à la Justice est intéressant parce qu'il nous permet de compléter certaines informations relatives à d'autres infractions racontées dans son livre (p. 65 - 78). Pour chaque cas sont cités les noms des agents qui se sont rendus coupables et ceux des témoins éventuels. Lui-même déclare dans une lettre adressée à Morel qu'il a transmis une copie de cette plainte au Consul britannique Armstrong avec qui il a eu un entretien à Matadi.

Pour les historiens de l'E.I.C. il peut être intéressant d'avoir connaissance de l'existence de cette documentation.

Signalons en dernier lieu que la documentation rassemblée permet d'établir une biographie sommaire de notre informateur Dörpinghaus. Le dossier des papiers Morel donne le

"curriculum vitae" que voici : " Wilhelm Théodor Dörpinghaus, né le 3 février 1878 comme fils de Théodor Dörpinghaus du Conseil Royal à Barmen. Il a cinq frères dont un est capitaine dans la Flotte Impériale, un ingénieur des Mines, un juge à Tsingtao, un commerçant aux Etats-Unis et un fermier en Allemagne. Il parle l'allemand, l'anglais et le français. Il étudia la géologie, la minéralogie, la chimie et les sciences techniques à Tübingen, München et Berlin, et obtint le diplôme d'ingénieur à München et le doctorat en philosophie à Berlin". J'ai trouvé qu'il a publié : Hydrolyse des Horns, ein Beitrag zur Kenntnis des Proteide, Inaugural-Dissertation, Berlin, G. Schade, 1902, in 8, 42 pages.

Sa lettre du 5 septembre 1909, écrite à Matadi, adressée au Consul allemand à Boma, nous apprend qu'il s'engagea dans la S.A.B. en juillet 1907 et qu'il sollicita ultérieurement une mutation au Katanga pour pouvoir y travailler comme géologue.

Dans une lettre écrite de Ngomb'Isongu le 10 juin 1909, il demanda au directeur de la société son rapatriement. Il ne se voit plus capable, en tant qu'agent principal depuis mars , d'assumer la responsabilité pour toutes "les infractions à la loi qui se répètent dans presque tous les postes". D'après la réponse du Directeur Le Marinel (6), écrite du "S/S Président Urban" le 28 juillet 1909, la société accepte même la démission de Dörpinghaus et le prie de faire acter par la justice les faits délictueux dont il prétend avoir connaissance, "ce que d'ailleurs vous auriez dû faire depuis longtemps" (7).

Dörpinghaus quitta le Congo le 5 septembre 1909 et fit le voyage à bord du "Léopoldville", débarquant à Anvers le 25 septembre.

Son adresse fut désormais 15 Neuer Weg à Barmen où il habitait avec son père.

Pendant ce voyage il écrit une lettre à Morel.

Le 21 octobre 1909 il partagea le déjeuner à domicile de Monsieur Emile Vandervelde, le député socialiste, qui pour cette occasion avait invité Monsieur Speyer du Conseil Colonial. Cette rencontre avait lieu suite à une proposition de la part de Morel qui avait d'ailleurs envoyé les lettres de Dörpinghaus à Vandervelde pour consultation.

Nous ignorons encore comment l'affaire de Dörpinghaus s'est terminée exactement. Lui-même affirme dans une lettre du 23 octobre au Vice-Consul Schmidt à Matadi que le Ministre des Colonies Renkin avait fait une déclaration à la Chambre belge le 27 octobre 1909.

Comment comprendre cette connaissance anticipée ?

Dans la Gazette de Cologne du 28 octobre 1909, le correspondant bruxellois écrit que le Ministre Renkin a répondu à Vandervelde le 27 octobre (8), que huit des dix personnes inculpées se trouvaient déjà en Europe lors de la déposition de la plainte. Dans les Annales Parlementaires cependant on ne mentionne pas cette intervention.

On trouve la plainte de Dörpinghaus mentionnée dans le discours du Ministre lors de la discussion générale du budget du Congo Belge pour l'exercice de l'année 1910 (9). Le nom de Dörpinghaus est aussi cité par Vandervelde lors de son intervention du 3 février 1910.

Le 15 décembre 1909, Madame Vandervelde écrit à Morel que l'avocat Monsieur Royer avait dit que rien ne pouvait être entrepris aussi longtemps que l'instruction dans le district de Bussira n'était pas terminée. Depuis cette date je n'ai plus de traces de l'affaire Dörpinghaus.

= + = + = + = + = + =

#### NOTES

(1) Revue de Théologie Africaine, n. 7, 1980, p. 5-18.

(2) Le premier dossier consiste en 32 lettres et 1 télégramme conservés dans les Papiers Morel à la London School of Economics, British Library 7.

Le second concerne 12 documents (ensemble de 32 pages) du dossier "Politische Abteilung 1867-1920. Congostaat, Belgisch-Congo" des Archives Politiques du Ministère des Affaires Etrangères à Bonn. Le premier a été retrouvé par Mr VANGROENWEGHE qui l'a mis à ma disposition.



- (3) Deutschlands Rechte und Pflichten gegenüber dem Belgischen Kongo. Im Dienste einer Kongo-Gesellschaft gemachte Erfahrungen und Beobachtungen, Berlin, D. Reimer, 1909, p. 110-111.
- (4) Plainte de Dörpinghaus, dd. 31 juillet 1909, p. 1. Remarquons que l'auteur appelle la victime Monkama ou encore Monkana. L'étude des documents relatifs au supplice révèlent plusieurs noms. Dans le registre de Baptême de Coquilhatville on lit au numéro 1953 : Isidorus Makanda. D'après l'enquête canonique de 1913-1914, il fut appelé Bakanja par ses concitoyens.
- (5) Parmi les 12 documents conservés à Bonn il y a une lettre de Dörpinghaus du 28 octobre 1909, adressée au Procureur du Congo Belge à Boma, dans laquelle il cite encore une liste de témoins concernant d'autres infractions rapportées dans cette lettre mais le nom de Johanssen n'y figure pas en ce qui concerne le cas de Yele.  
Dans cette lettre nous apprenons que l'administration centrale de la S.A.B. à Bruxelles a fait une enquête privée auprès de certains agents. Jusqu'ici il n'était pas possible d'avoir accès aux archives de la S.A.B. conservées par la Société Agricom-Agriges à Bruxelles.
- (6) Paul Le Marinel (1858-1912), Directeur de la S.A.B. de juillet 1908 à janvier 1910 cf. BCB, I, col. 664-670 (R. Cambier).
- (7) Une note manuscrite de Dörpinghaus en bas de la page dit : "Circulaire n. 40 du 6 juillet 1906 interdit aux agents de la S.A.B. de porter plainte aux autorités". Cette circulaire est citée avec la même date dans sa lettre à Morel du 30 septembre 1909. Cependant, le correspondant de la Gazette de Cologne cite dans son article du numéro 1138 du 28 octobre 1909, col. 3 une lettre de Dörpinghaus où la circulaire est datée du 6 juin.
- (8) Ce jour l'Ambassade allemande à Bruxelles fait savoir au Chancelier de l'Empire, Monsieur von Bethmann Hollweg, que le Ministre a déclaré que l'enquête avait commencé le 5 septembre.

- (9) Extrait des Annales du 15 décembre 1909, p. 2-3  
(le Ministre dit que la plainte date du 30 juillet  
1909).

André CLAESSENS m.s.c.

B.P. 22

LISALA

## A PROPOS DE L'APPLICATION DES REGLES TRANSFORMATIONNELLES EN KISWAHILI

La Revue "Annales Aequatoria" de 1981 a publié un article de RWIGAMBA Barinda intitulé : Transformations in the feature Analysis Device. An Application on Kiswahili (p. 39-55), où l'auteur applique la théorie générative révisée de CHOMSKY à la phrase swahili.

Notre propos n'est pas de proposer un autre modèle génératif mais il s'agit de faire deux observations pour une meilleure compréhension de la méthode descriptive impliquée dans l'analyse.

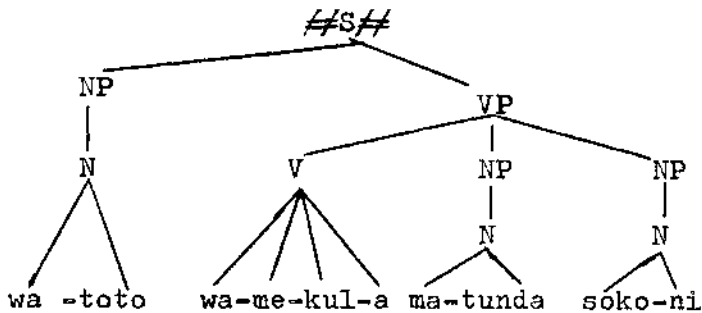
1. La phrase swahili citée en exemple est :

watoto wamekula matunda sokoni (p. 46)

"Children have eaten fruits in the market"  
dont la traduction française courante est : "les enfants ont mangé des fruits au marché".

L'auteur présente bien la structure profonde de la phrase précitée sous forme d'arbre dérivationnel comportant les différents éléments linéarisés et analysés en faisceaux de traits syntaxiques (p.46)

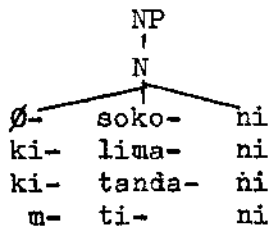
Après application des règles transformationnelles et lexicales, la structure finale de la phrase se présente comme suit:



où le syntagme sokoni "au marché" apparaît sans préfixe nominal et l'auteur se justifie en disant: "the class-prefix transformation is blocked for the noun 'soko' which does not take any nominal prefix" (p. 47).

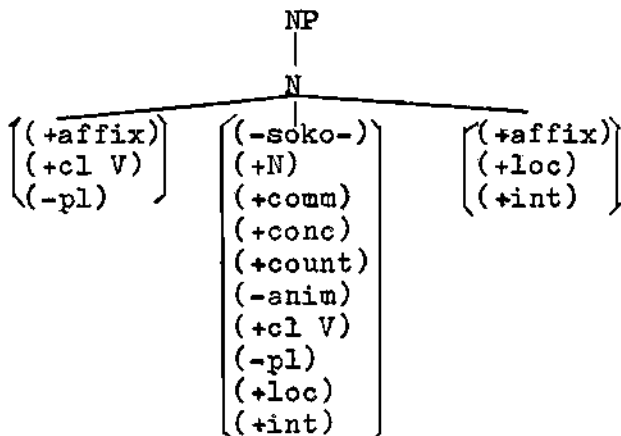
Si le nom soko "marché" n'a pas de préfix formel, il y a lieu cependant de dire qu'il contient au moins un préfixe structurel du type zéro (symbolisé par  $\emptyset$ ) suivi du thème nominal. Une telle analyse se conformerait à la structure du nom en bantou.

On peut rapprocher le syntagme postpositionnel sokoni de beaucoup d'autres syntagmes tels que kitandani "au lit", kilimani "sur la colline", mtini "sur l'arbre"... dont l'analyse comprend formellement un préfixe de classe, un thème nominal et une postposition. On aura ainsi :



Si notre interprétation est exacte, on peut en prévoir les conséquences sur la configuration de

l'arbre dérivationnel pour le syntagme sokoni après la transformation locative et celle du préfixe de classe comme on peut le remarquer ci-dessous:



où le faisceau des traits [(+affix)(+cl V)(-pl)] sera remplacé par le morphème zéro ( $\emptyset$ ).

2. Une autre anomalie est l'imprécision du radical du verbe swahili signifiant "manger". L'auteur analyse la forme verbale wamekula "ils ont mangé" en wa - me - kul - a (p. 51) où -kul- est considéré et traité comme radical. La même forme du radical -kul- se retrouve sous le symbole V dans toutes les représentations transformationnelles de la phrase analysée et citée en exemple.

Mais curieusement, dans la liste des formes dérivées dressée à la page 52, le radical a la forme -l- comme on le remarque ci-dessous:

(ku-l-il-a)	"to eat for"	manger pour
(ku-l-ish-a)	"to make eat"	faire manger
(ku-l-i-w-a)	"to be eaten"	être mangé
(ku-l-an-a)	"to bite one another"	se manger
		l'un l'autre

Et l'on peut se poser la question suivante: quel est le radical du verbe "manger" en kiswahili ?

A l'issue de tout ce qui précède, nous estimons que l'auteur aurait mieux fait de choisir un exemple simple et clair d'une phrase swahili qui ne présente ni transformation bloquée ni confusion dans l'identification des éléments linguistiques. Il est cependant évident que la technique d'analyse en traits syntaxiques présente des avantages sûrs pour une description dynamique des langues bantu.

° °

Professeur BOKULA Moiso  
Université de  
KISANGANI - ZAIRE

## LA DECOUVERTE DE LA SALONGA ( Région de l'Equateur - Zaïre )

La revue Le Congo Illustré dans son volume I, (1892) fascicule XXV et XXVI, publiait la relation du voyage de Alexandre Delcommune "dans le Ruki", sous la forme du journal tenu à bord du steamer Roi des Belges, en février 1889 (1).

La description de la rivière sur le parcours suivi est de nature très générale ; elle donne peu d'éléments utiles pour l'histoire. Il s'y trouve pourtant quelques détails dont l'importance historique mérite de retenir l'attention.

Le 15 février l'expédition s'arrête pour acheter des vivres à la hauteur du village Bakele qui occupe 1500 mètres de la rive gauche, et est construit sur un plateau de 4-6 mètres au-dessus de la rivière. Il s'agit donc bien de Bokélé, qui depuis le passage du Peace en 1885 a retraversé la rivière (2).

Tout comme von François (l.c.) Delcommune s'est émerveillé de l'habillement des femmes de ces riverains : une sorte de "tournaire" (3) en fibres de palmier, (je suppose : raphia) attachée par derrière à une large ceinture en mêmes matériaux (dessin dans von François o.c.p. 99). Je n'ai jamais vu cette tournaire, mais à sa place, et attachée à une ceinture semblable en raphia, une boule de fibres de raphia peinte en rouge (photographies dans G. van der Kerken : L'Ethnie Mongo, 1944 pl. XI. 49 et XV, 68 et 69).

A midi on voit le premier village sur la rive droite. Ici on peut penser aux Riverains Mampoko qui, à présent, habitent avec les Ikéngé sur la rive opposée. Dans le contexte il semble bien qu'il ne s'agit pas d'un simple campement nganda, puisque l'auteur lui-même fait la distinction avec un village (p. 198/2).

Le 17 le Ruki n'a plus que 400 mètres. L'auteur remarque bien la présence d'îles, mais le contexte ne permet pas de leur attribuer ce rétrécissement. A cette occasion il note que les indigènes appellent la rivière Eomba. Ce nom m'est totalement inconnu et j'ignore son origine. Le texte ne dit pas où exactement il a été entendu (4)

L'attitude des populations varie selon les endroits. Des menaces sporadiques et la tenue généralement sur la défensive armée n'ont pas eu de suites sanglantes, grâce surtout au calme de Delcommune (p. 199/1).

La stupéfaction générale des habitants suivie souvent de tapotages "des doigts sur les bouches entr'ouvertes" et de coups de mains sur les cuisses, prouve "que depuis le voyage de M. Grenfell, à bord du Peace, aucun steamer n'a plus visité ces parages" (P. 199/1).

Le 18 -le contexte laisse entendre que c'est dans l'après midi- le bateau arrive dans "un large pool, divisé en quatre bras séparés par trois grandes îles boisées". On s'engagea dans le plus large, croyant -d'après la suite du récit- que c'était le bras principal du "Ruki". Après quatre heures on arriva à un gros village de pêcheurs situé sur une hauteur. On y passa la nuit, embarqua du combustible, commença et apprit "des détails bien intéressants" (199/2) e.s. que le village s'appelait Kussu, la rivière Zalonga, le chef Evora.



On reconnaît ici la localité Mkusc, qui fait partie de la tribu Elsku-Bonsela. Et le pool aux trois îles est nettement le delta formé par le confluent Jwafa-Salonga. Quant au nom du chef, il m'est inconnu. Comme ressemblance je ne connais que Efole.

A Mkusc l'explorateur vit l'échafaud pour les décapitations et le décrit longuement avec sur un pieu le crâne du dernier criminel condamné pour avoir tué quelqu'un par ensorcellement. Ici il faut noter que les traditions connaissent bien la décapitation et le cannibalisme consécutif, mais pas pour le motif indiqué. N'y aurait-il pas eu confusion par une insuffisance d'explications ?

Le lendemain le voyage continua. La rivière devenant de plus en plus étroite, on commença à supposer qu'on se trouvait sur un affluent inconnu jusque là. Après l'avoir remonté sur 225 kilomètres de son cours il fallait rebrousser chemin (p. 200/1).

À la descente l'attitude des Mkusc était devenue totalement hostile : une attaque en règle ne fut repoussée que grâce à quelques coups de fusil en l'air. Ici on retrouve le renversement complet des attitudes signalé par von François : la cordialité changée en agression caractérisée.

En aval du confluent de la Salonga l'expédition accosta à la localité Bobuando, dont le chef s'appelait Issasanga. Il m'est impossible d'identifier ce village ou de proposer une hypothèse basée sur quelque similitude phonétique. De son côté le contexte ne donne pas la moindre indication qui permettrait la localisation. Quant au chef son nom pourrait être Is'asanga, c'est-à-dire père de Basanga.

La suite du récit ne fait mention d'aucune autre agglomération ou détail de nature géographique.

X X

X

Dans cette relation de voyage l'élément principal semble bien être la découverte de la Salonga, demeurée inaperçue lors du voyage du Peace en 1885.

Après l'avoir prise pour un tributaire inconnu l'explorateur change d'avis : il s'agissait plutôt de la "Bussera" reconnue par von François et Grenfell et qu'on n'avait pas encore rencontrée. Dans ce cas -poursuit-il-"l'emplacement du confluent de la rivière doit être remonté beaucoup plus à l'est, à 260 kilomètres du Congo" (p. 206/1).

En réalité, l'explorateur avait bel et bien découvert la Salonga. Comment il a manqué d'apercevoir la "Bussera", appelée plus tard Momboyo, et cela tant à la montée qu'à la descente, demeure un mystère.

On pourrait se demander pourquoi l'auteur n'a pas profité du nom donné par la population au cours d'eau pour admettre l'existence d'un affluent inconnu jusque là.

Il y a une sorte de contradiction dans le texte. Au début l'explorateur pensait se trouver dans les eaux du Ruki ; ensuite il parle d'un affluent encore inconnu ; enfin il l'identifie avec la 'Bussera' de von François. C'est cette dernière thèse qui a été retenue par l'auteur, mais c'est la deuxième qui s'est avérée conforme à la réalité.

Ce qui me paraît spécialement valable pour l'histoire est que Delcommune a retenu le nom Zalonga. Malgré la graphie défectueuse -commune à cette époque lointaine, comme malheureusement encore à présent- on y reconnaît sans peine Njaaloonga, abréviation de Njálé à Loonga, c'est-à-dire rivière des Loonga (groupe des Riverains Eléou de cette région). C'est ainsi que je l'ai entendu nommer en 1927 (localement aussi : Nyáaloonga, selon la phonétique dialectale - les Nkengo disaient Nyéenkengo).

Notons en passant que le responsable de la déformation ultérieure, moins logique, de l'initiale en 'S' -maintenue malgré la zaïrisation des noms géographiques- demeure inconnu.

NOTES

1. Alexandre DELCOMMUNE à décrit cet événement à plusieurs reprises:

- (1) 1890 dans le Mouvement géographique p. 108
- (2) 1892 dans Le Congo Illustré fascicules XXV et XXVI, p. 196-199; 205-206. Ce texte est à la base de notre note.
- (3) 1895 dans le Mouvement géographique du 8 décembre, p. 318-320
- (4) 1922 dans son livre: Vingt années de vie africaine I, p. 329-336

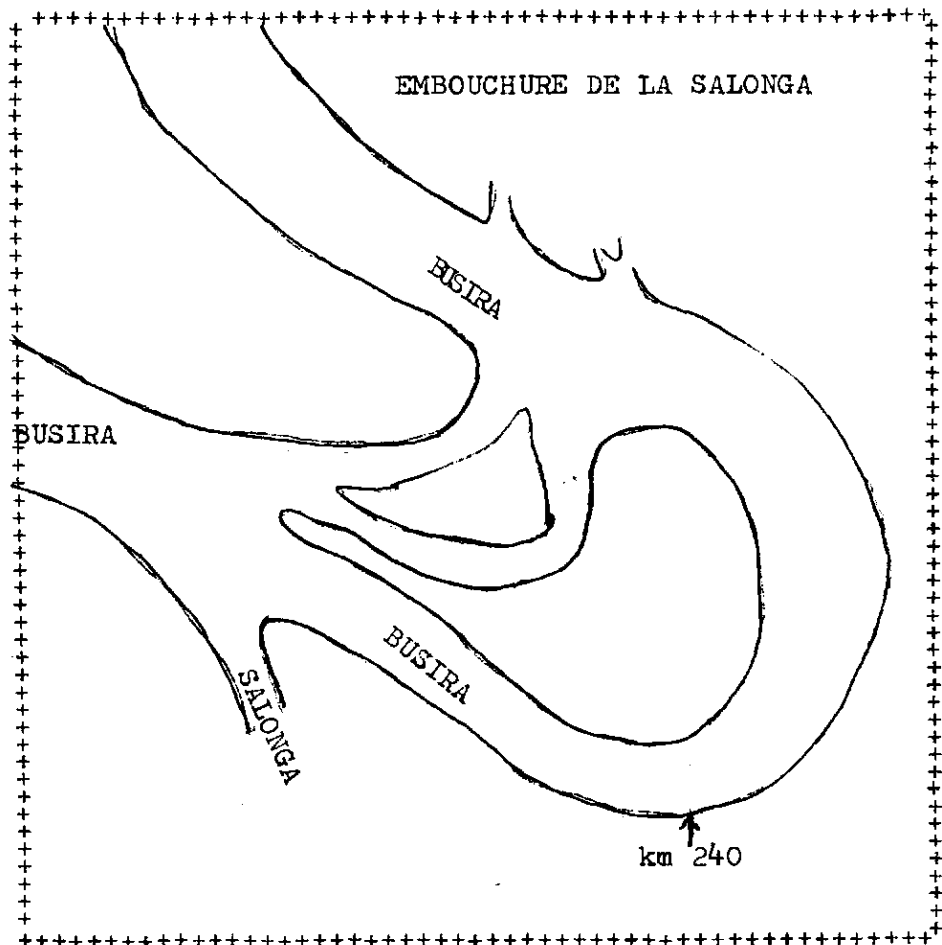
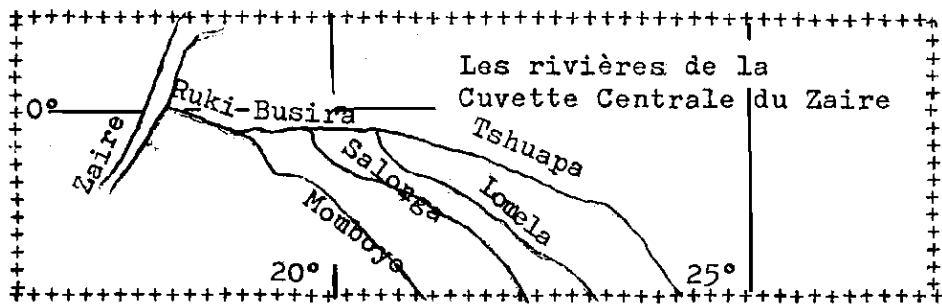
E. BOELAERT mentionne ce cas dans son étude: Les premières explorations su Ruki et de ses affluents, dans Aequatoria 21(1958) p. 129-30

2. C. von FRANCOIS, Die Erforschung des Tsuapa und Lulongo, Leipzig 1888, p. 97

3. Tournure : sorte de bouffant élastique, que les dames attachent par derrière sans leur robe, au-dessous des reins.

4. Note de la rédaction: dans son étude mentionnée E. Boelaert explique le mot "ecomba": "probablement du mot indigène likúmba = courbe".

Gustaaf HULSTAERT msc  
B.P. 276  
MBANDAKA - ZAIRE



## **CENTRE ÆQUATORIA MBANDAKA - ZAIRE**

"Aequatoria" is the name given in Mbandaka, in Zaire to a centre which comprise a library, a documentation service and a periodical.

The name comes from the former periodical "Aequatoria", founded in 1937 by Edmond Boelaert and Gustave Hulstaert, both Missionaries of the Sacred Heart (MSC) in Zaire.

"Aequatoria" continuing the work of Father Hulstaert, wants to promote scientific research in Central Africa. The main disciplines are: Archeology, History, Linguistics and Social Anthropologie.

## LIBRARY

The Aequatoria library in Bamanya, 10 kilometres away from Mbandaka, has as origin the private collection of books and periodicals of Gustave Hulstaert. Over the past years, the library has acquired an increasing number of books and periodicals. Presently 3,000 books and 200 titles of reviews (about 3,600 volumes) are to be found here. The library has a particular good documentation on the Zairean languages, the colonial History and african Zoology and Botany. You also find there all great collections: MRAC (Tervuren), ARSOM (Brussels), IFAN (Dakar), INEAC (Brussels), CEPSE (Lubumbashi), CEEBA (Bandundu), CEDAF (Brussels).

Bibliography: Annales Aequatoria 1(1980)II,1-19

## ARCHIVES

The Archives include the Boelaert Papers and the linguistic and ethnological documentation collected by G. Hulstaert in the course of his 55 years' stay in Zaire. They are classified under historical, linguistic and cartographic archives. A collection of about 500 booklets in 35 Bantu languages put a first class linguistic documentation at the disposal of research workers.

Bibliography:

Annales Aequatoria 1(1980) II,20-96

JEWSIEWICKI B., Rapport de la mission chargée de la reconnaissance des Archives administratives de la Province de l'Equateur (manuscrit).

MOBEMBO ONGUTU BWIBANGA, Inventaire des Papiers Boelaert, Mémoire de licence, Lubumbashi 1907, 102 p.(stencilé)

THE PERIODICAL: A N N A L E S A E Q U A T O R I A

The periodical "Annales Aequatoria" ceased publication in 1962. In 1980, it was published again, now under the title of "Annales Aequatoria" and is henceforth published annually in the form of an about 200-page book. By the end of 1981, the periodical had subscriptions in 12 countries. The "Annales Aequatoria" want to be an instrument for dialogue between the national and international cultures.

Bibliography:

BONTINCK Fr., Le 80 e anniversaire du Père  
G. Hulstaert, in: Revue Africaine de  
Théologie 5(1981) 99-102

AEQUATORIA and the MSC-MBANDAKA

The MSC missionaries of the Belgian Province who have been working in the Equator Region of Zaire since 1924, have always had in their ranks people who devoted themselves to the promotion of art, culture and science directly inspired by the local cultural values. These missionaries have always considered this work as a service to the people. In this regard we might cite the following names:

- In the linguistic and ethnological field

Mgr E. VAN GOETHEM. (1873-1949).

Bibliography: L. Esser, Un grand indigéniste,  
Mgr Van Goethem, in: Le Courrier d' Afrique  
20(1949) n. 172, 1.3.

Edmond BOELAERT (1899-1960).

Bibliography: A. Storme, E.P. Edmond Boelaert,  
in: Bulletin de l' ARSOM, 1967, 167-170

Albert DE ROP (1912-1980)

Bibliography: H. Vinck, Bio-bibliographie de  
A. De Rop, in: Annales Aequatoria 2(1980)  
149-167

Gustave HULSTAERT (\*1900)

Bibliography: A. De Rop, A l'occassion du

70e anniversaire de G.Hulstaert in:  
Africa-Tervuren 16(1970) 107-112.

-In the literary field

Alfons WALSCHAP (1893-1938)

Bibliography: V. Celen, Het letterkundig  
werk van Alfons Walschap, Antwerpen De  
Sikkel, 1952.

-In the field of plastic arts

Jozef MOEYENS (1899-1955)

Bibliography: F. Van Linden, L'oeuvre  
artistique de J. Moeyens, in:Annales  
Aequatoria 1(1980) 683-697.

- In the musical field

Alfons WALSCHAP

Paul JANS (1886-1962)

Bibliography: W.Tegethoff, Die Kirchenmusik  
in den Missionen, in: Lewacher (ed),  
Handbuch der katholischen Kirchenmusik,  
Essen 1949, 159-170.

Jules DE KNOP (\*1906)

#### AEQUATORIA IN THE ZAIREAN CONTEXT

Aequatoria wants, first of all, to render service to the local research workers to institutes of higher education. With this aim in view, an active collaboration is scheduled with the Higher Institute of Paedagogics of Mbandaka and with the Major Seminary of Bamanya. The "Annales Aequatoria" want to bring works of the Zairean research workers to the knowledge of the international spheres.

The contents of his documentation and its tradition orientate Aequatoria more particularly towards the Môngo people and language. Doing this the Centre wants to promote an important regional culture of Zaire and thus contribute to the



inter-cultural dialogue.

Aequatoria also wants to put its means at the service of a wider action: give the teaching personnel and all those interested in Mbandaka and in the environing regions the possibility of improving the knowledge of their own languages and cultures. With this in view, it is intended to hold conferences and seminars and to draw up popularisation publications.

Bibliography:

C. YOUNG, Politics in the Congo, London 1965,  
248.249.266

#### AQUATORIA IN THE INTERNATIONAL CONTEXT

Father Hulstaert has established a vast network of relations with a great number of Africanists of all countries, thanks to which people in various Universities and scientific institutes of America and Europe are interested in the MÓNGO language and culture. Aequatoria wants to assure the continuity of this.

Bibliography:

Amba Losako. Liber Amicorum G. Hulstaert,  
Mbandaka 1980

The "Institut für Ethnologie und Afrika--Studien" of the Johannes Gutenberg Universität in Mainz and the "Archäologisches Institut " of the University of Hamburg have developed this collaboration in view of carrying our research work in the Central Basin of Zaire.

Bibliography:

E.W. Müller, P.G. Hulstaert Ehrendoktor des  
Johannes Gutenberg Universität Mainz,  
in: Zeitschrift für Religionswissenschaft  
und Missionswissenschaft, Münster 57(1937)  
33-38.

Scientific missions which desire to carry out research work in our regions can apply for logistic assistance at Aequatoria.

Bibliography:

H. VINCK, Il centro di ricerca africana dei MSC , in: Osservatore Romano of 16-3-1981 .

H.V.

## **FOUILLES ARCHEOLOGIQUES dans la région de Mbandaka**

D'octobre 1981 à mars 1982, une mission scientifique de l' "Institut für Ethnologie und Afrika-Studien " de l' Université de Mayence et de l' "Archäologisches Institut" de l'Université de Hambourg à travaillé dans notre région. Ce projet était financé par la "Deutsche Forschungsgemeinschaft" et patroné par les "Musées Nationaux du Zaïre". L'équipe était composée de :

1. Mr Dr M.K. EGGERT, assistant à l'Université de Hambourg, responsable du projet.
2. Citoyen KANIMBA Misago, assistant aux "Musées Nationaux du Zaïre" et archéologue de l'Université d' Hambourg.
3. Mr H.P. WOTZKA, archéologue des Universités d' Hambourg et Southampton.
4. Mme R. EGGERT, ethnologue de l'Université de Mainz.
5. Mr J. PREUSS, géographe et géomorphologue de l'Université de Marburg.

Déjà en 1977 - 78, quelques membres de cette équipe avaient effectué des recherches dans la région de Bokuma (62 km de Mbandaka) (1).

Leur but est l'étude de l'histoire ancienne des peuples de la forêt équatoriale. L'archéologie en est la porte d'accès.

Vers le milieu de ce siècle, Dr Erika Sulzmann avait découvert des tessons d'ancienne poterie à Bondongo et à Mbandaka (2). De nouvelles découvertes en 1977 permirent d'en déterminer le type et l'âge approximatif.

Les recherches actuelles veulent étendre géographiquement ces résultats et apporter plus de précisions dans la datation. Les fouilles entreprises en 1981-1982 à Mbandaka et Imbonga ( sur Momboyo à 250 km de Mbandaka) ont fourni une abondance de matériaux permettant déjà de suggérer des dates du 12e ou 13e siècle. En outre ces découvertes montrent que les populations de cette époque possédaient un sens esthétique bien développé et faisaient un usage courant de poteries admirablement décorées. Les poteries actuelles, originaires d' IkEngE (sur la Ruki) sont d'une qualité nettement inférieure (3).

Ces recherches peuvent apporter une contribution importante dans les points suivants:

1. Déterminer les dates objectives et les aires géographiques de la première (?) occupation de la forêt équatoriale dans l' Afrique centrale par des hommes, ceci dans le cadre des migrations des peuples bantous, connues par la tradition orale (4).
2. Former un lien entre les données archéologiques de l' Afrique de l' Est et de l'Ouest.
3. Décrire la qualité de la culture de ces peuples sur base de leurs expressions artistiques.

Dans quelques mois nous en connaissons les premiers résultats. Nous en espérons une publication dans les "Annales Aequatoria". L'équipe scientifique à d'ailleurs travaillé en étroite collaboration avec le "Centre Aequatoria", tout comme l'avaient fait ses prédécesseurs dans les années '50.

NOTES

1. M.K.H. EGGERT et KANIMBA Misago, Report on Archaeological, Ethnographic and Geographic Fieldwork in Equator Province, Zaire, dans: Nyame Akuma 13, 41-45.

La partie géologique de la mission a été relaté par Johannes PREUSS, Abschlussbericht und Ergebnisse des Maizer Zaire-Projetes 1977, stencilé, 64 p. avec cartes.

2. E. SULZMANN, Zentralafrikanische Keramik aus voreuropäischer Zeit, dans: Keramos 8, 19-21.
3. M.K.H. EGGERT et KANIMBA - Misago, Aspects d'un métier traditionnel: L'industrie de poterie à Ikonge (Région de l'Equateur -Zaire), dans: Baessler-Archiv 28(1980) 387-430.
4. M.K.H. EGGERT, Aspects de l'ethnohistoire môngo: Une vue d'ensemble sur les populations de la rivière Ruki, dans: Annales Aequatoria 1(1980) 1, 149-168.

M.K.H. EGGERT, Historical linguistics and Pre-historic Archaeology: Trend and Pattern in early Iron Age Research of Sub-Saharan Africa, dans: Beiträge zur allgemeinen und vergleichenden Archäologie 3(1981)277-324.

H. VINCK

## A nos collaborateurs

Dans la rédaction des manuscrits les auteurs sont invités de se tenir à ce qui suit:

1. Le manuscrit doit être clairement dactylographié à intervalle double au recto seulement. Les auteurs sont priés de conserver une bonne copie de leur manuscrit.
2. Cartes et graphiques doivent être confectionnés uniquement en encre noire. Pour les cartes reprises d'une autre publication, celle-ci doit être mentionnée en référence.
3. Les articles de linguistique africaine doivent utiliser l'alphabet de l' Institut International Africain de Londres. Pour l'identification de la langue ou du dialecte étudiés, ils doivent se référer aux cartes et classifications existantes ( Guthrie; Greenberg; Hulstaert; Van Bulck; Bryan etc...).
4. Notes et bibliographie doivent être dactylographiés séparément à la fin de l'article selon les indications suivantes:

### (1) Livres

NOM (en majuscules) de l'auteur, prénom/post nom, titre du volume souligné, nom de l'éditeur, lieu d'édition, date, nombre de pages (Titre de la collection éventuelle avec numéro entre parenthèses).

### (2) Articles

NOM (en majuscules) de l'auteur, prénom/postnom, titre de l'article, titre du volume souligné, numéro du volume, année (entre parenthèses), éventuellement fascicule ou tome, première et dernière page de l'article ou de la citation.

### (3) Articles ou livres cités plusieurs fois dans les notes

La première fois on note la référence intégralement, ensuite: on mentionne toujours le NOM et prénom de l'auteur, les premiers mots de l'article et les pages citées.

5. Langues à utiliser : Français, anglais, allemand.  
On peut ajouter un résumé dans une autre langue que celle utilisée dans l'article.
6. Correction des épreuves  
La méthode de reproduction ne nous permet pas d'envoyer les épreuves pour correction aux auteurs séjournant en dehors de Mbandaka. Fautes ou omissions peuvent être signalées pour un Corrigendum dans le numéro suivant.
7. La rédaction se réserve le droit de faire une révision rédactionnelle. Si des changements importants s'imposent la rédaction prendra contact avec l'auteur.
8. Les textes publiés n'engagent que leurs auteurs.
9. A la fin de l'article, l'auteur note avec son nom les attributions scientifiques ou professionnelles qu'il veut voir mentionnées, et éventuellement son adresse.  
L'auteur recevra 25 tiré-à-part de son article.  
Pour des exemplaires supplémentaires on fera une demande écrite à la rédaction qui en communiquera le prix.

DISPONIBLE AU CENTRE AEUATORIA

**ANNALES** *Aequatoria*

1980 = Recueil Hulstaert = Tome I - volume I  
- volume II  
= Tome II  
( 30,00 Z/ 300,00 FB par volume )

2 (1982) = deuxième année, volume unique  
( épuisé )

3 (1982) = troisième année, volume unique  
(30,00 Z/ 300,00 FB)

A. DE ROP

**VERSIONS ET FRAGMENTS DE L'EPOPEE MONGO**

Volume II, Textes B.

Sortira vers la fin de 1982, sous la responsabilité du  
Centre Aequatoria. 150,00 Z/ 800,00 FB/ 20,00 \$



Dépôt légal : 839/81

---

Imprimerie Mission Catholique Mbandaka-Zaire

